

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 29

MONTREAL, 18 DECEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

AU PAYS DES TZIGANES



MARCHANDES DE BONNE AVENTURE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 DÉCEMBRE 1897

Un Numero de Noel

La prochaine semaine verra, comme les années précédentes, le SAMEDI offrir à ses lecteurs et abonnés, sans augmentation de prix, un NUMÉRO DE NOËL contenant 36 pages exclusivement consacrées, comme gravures et texte, à la grande fête chrétienne, avec une première page en couleurs, dont les planches ont été entièrement faites au Canada, qui sera tirée sur nos presses et offrira ainsi, aux lecteurs du SAMEDI, le premier spécimen, réellement et entièrement canadien, de ces tirages en couleurs dans lesquels nos voisins des États-Unis sont passés maîtres.

Rien n'a été négligé pour faire du prochain numéro du SAMEDI un souvenir que chacun voudra posséder et qui marquera une nouvelle étape dans la série des améliorations et perfectionnements que recherche continuellement le SAMEDI quand il s'agit de satisfaire ses lecteurs.

Pour éviter les déceptions que beaucoup ont éprouvées en ne se procurant pas, en temps opportun, ce numéro exceptionnel, nous prions les chefs de dépôts de bien vouloir nous faire parvenir, dès maintenant, leur commande de numéros supplémentaires. Cela nous évitera, comme cela s'est produit les années précédentes, de faire un tirage insuffisant, malgré nos prévisions les plus ôcées, et nous pourrions satisfaire tout le monde et en temps utile.

LA DIRECTION.

PROVERBES ARABES

On demande au chameau: qu'est-ce qui vaut mieux, le montée ou la descente? — il répond: Dieu les maudisse toutes deux, partout où elles se rencontrent.

x

Si tu n'as pas payé le salaire du Thalab qui t'a écrit une amulette, elle n'a pas de vertu. — autant te pendre une pierre au cou.

x

Le paradis terrestre est sur le dos des chevaux, dans l'étude, et dans la société des femmes.

x

On ne peut être raisin sec avant d'avoir été raisin vert.

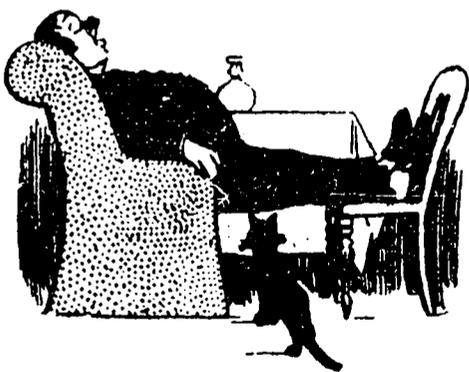
x

La faim vient de Dieu et la malpropreté du Diable.

UN CAVALIER DES BENI KHÉLIL.

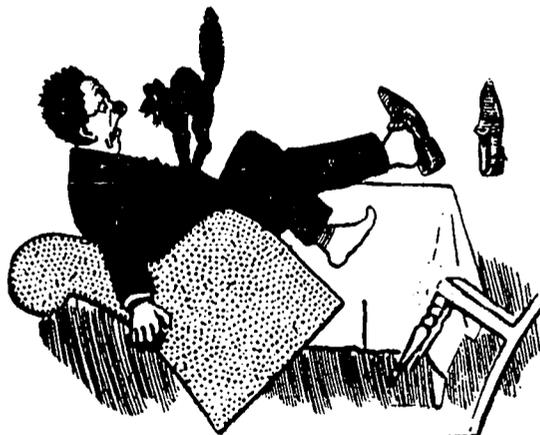
Il n'y a pas comme les gens qui font métier d'être gais pour être tristes et mélancoliques. — YVETTE GUILBERT.

QUAND ON PREND LA PLACE DE L'ONCLE



I

Polycarpe cherchait un bon coin pour se reposer quand, apercevant le fauteuil de son bonhomme d'oncle, il s'y installa avec componction et s'endormit du sommeil du juste.



II

Mais le chat du bonhomme est venu lui procurer un réveil mouvementé.

HOMME DE PRÉCAUTION



Le nouveau pensionnaire (d'un ton sarcastique). — Est-ce là, madame Cœurdur, tout le savon qu'il y a dans la chambre?

Mme Cœurdur (aigrement). — Certainement, monsieur, c'est tout ce que j'alloue pour une semaine, à chaque pensionnaire. N'en avez-vous pas suffisamment?

Le nouveau pensionnaire. — Donnez-moi donc deux autres chambres; j'ai besoin de me laver la figure, demain matin.

LE POINT A CONSIDÉRER

Elle. — Ce qu'on envisage dans le mariage, c'est le bonheur, n'est-ce pas?

Lui. — Vous l'avez dit.

Elle. — Qui donc consentirait à se marier s'il était certain de mener une vie de chien et de chat.

Lui. — Cela dépendrait, évidemment, duquel des deux serait le chat.

PAS D'ERREUR

Lui. — Avez-vous jamais aimé?

Elle. — Jamais, jusqu'à ce jour.

Lui (enthousiasmé). — Chère Marie, alors s'est bien vrai que vous m'aimez?

Elle. — Je n'ai jamais dit cela! Celui que j'aime n'est même pas de vos connaissances.

UN HOMME HABILE

Louison. — Vous semblez avoir une plus haute opinion de Penoute qu'auparavant?

Joson. — Je l'estime beaucoup, depuis que les vieilles roales que je lui avait vendues pour m'en débarrasser, se sont mises à pondre aussitôt qu'il les a eues.

TOUCHANTE ABNÉGATION

La dame de la maison. — Est-ce que vous consommez de ce lait-là, chez vous?

Le garçon (candid). — Oh! non, madame. A la maison on ne sert que de la crème afin de laisser le lait aux pratiques.

LA RAISON

Madame Pafins. — Je ne comprends pas pourquoi vous prenez madame Vipérine pour faire votre ouvrage; c'est une très mauvaise couturière.

Madame Lacomais. — Je le sais aussi bien que vous; mais elle connaît tous les secrets de mes voisins à trois milles à la ronde.

CALEMBREDAINE

On demandait à un patron horloger:

— Eh bien, êtes-vous content de votre apprenti?

— Très content. Il est tellement appliqué que quand il est en train de faire un mouvement, il ne bouge pas.

REGRETS CONDITIONNELS

La maman. — Dis-moi que tu regrette avoir jeté ce livre à la tête de ton petit frère et je ne te punirai pas.

Le petit (pleurant). — Oui, maman, je regrette que ce livre n'était pas une brique.

Le génie ne reconnaît pas de grammaire; il porte sa doctrine dans son œuvre: au lieu de subir la loi du passé, il écrit la loi de l'avenir. — L'ART FRANÇAIS.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXXIX

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leur couchant,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore
De l'autre côte des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

SULLY PRUDHOMME.

INSTANTANÉS

XXXXIII

CROQUIS DE DÉCEMBRE

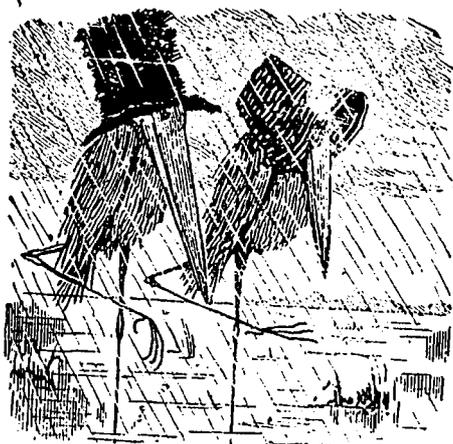
Quoique nous soyons sur la côte Ibérique, l'hiver se fait sentir, quelquefois.

Ce matin, il vente frais.

Le temps est bas, nuageux, maussade.

A l'abri des tentes dressées sur la plage, près du Casino, se pressent les frileuses promeneuses et le sexe laid a, — lâchement, — presque complètement abandonné le bain, réfugié qu'il est au billard, au café, au fumoir.

IL EN AVAIT ASSEZ



Lui. — Et toi, Lucie, penses-tu que la pluie va cesser ?
Elle. — Pense pas !
Lui. — Alors retournons en ville, j'en ai assez de me mouiller les pieds.

bot peu à peu s'effaçant, s'atténuant, disparaissant enfin.

O la poésie de la tempête qui s'annonce !
L'Océan vert, glauque, frangé de pâle écume !
Poème vivant, — toujours semblable mais toujours divers, — s'ajoutant au poème du flot battant, — sans relâche, — les rochers à fleur d'eau, noirs et glissants, en tout pareils aux dos d'un troupeau de monstres échoués sur la grève !

SILVIO.

DE TRÈS LOIN

Le petit Georges — Ah, papa, je crois bien que maman ne t'aime plus du tout ?

Le papa. — Comment cela ? Georges, je pense que tu te trompes.

Georges. — Pourtant, si elle t'aimait bien elle n'essairait pas de te rendre malheureux, hein ?

Le papa. — Non, mais...

Georges. — Eh bien, elle m'a dit ce matin qu'elle était pour te dire de me battre, ce soir, et tu m'as dit encore hier que ça te rendait bien malheureux quand tu me battais.

LE PREMIER DU SIÈCLE

Mme Bouleau. — Qui considérez-vous comme le plus grand inventeur du siècle ?

Mme Rouleau. — Mon mari !

Mme Bouleau. — Votre mari ! Je ne savais pas qu'il eut jamais inventé quelque chose.

Mme Rouleau. — C'est que vous ne l'avez jamais entendu parler lorsqu'il rentre à la maison à deux heures du matin.

ÇA SERAIT DROLE



Le petit Louis. — Dis, Brigitte, parles-moi donc et racontes-moi quelque chose de drôle ?

Brigitte. — Pas en ce moment, tu vois bien que suis occupée à faire des gâteaux !

Le petit Louis. — Eh bien. Si tu me disais seulement : l'petit Louis ! veux-tu un gâteau ? Ça serait drôle.

Brigitte. — Pour toi !

PAS PLUS FIER

Le maman. — Georget, as-tu donné à ta petite sœur la plus grosse moitié de la pomme ?

Georget. — Oui, maman.

La maman. — Eh bien, c'est gentil de ta part et tu dois te sentir heureux et fier de ce petit sacrifice !

Georget (très digne). — Non, maman, c'était la moitié qui était pourrie.

PRENDS ÇA

Le fils Boisansoif. — Dites, père, je voudrais vous poser une question.

Boisansoif. — Vas-y, mon fils.

Le fils. — Savez-vous pourquoi l'auberge de Tiresou ressemble à un dollar contrefait ?

Boisansoif. — Non ! Pourquoi ?

Le fils. — Parce que vous ne pouvez pas la passer.

DOUCE IGNORANCE

Mlle Lamoureux. — Enfin, ne pensez-vous pas que c'est étrange que ce cher Emile m'aime ainsi ?

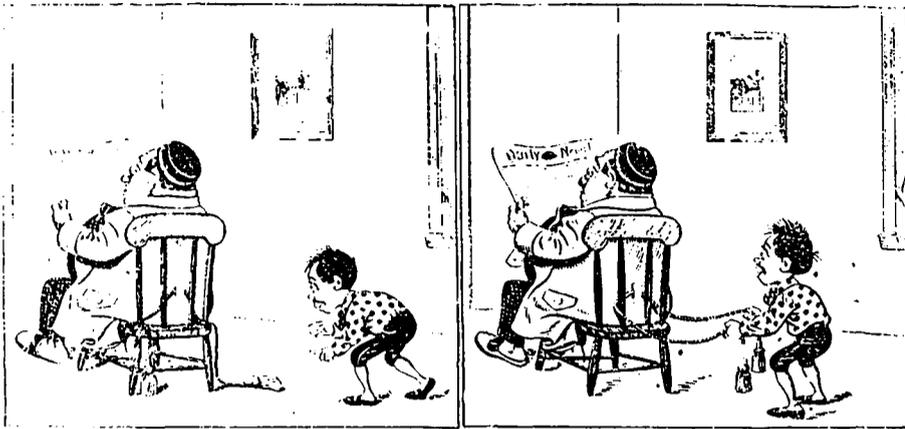
Mlle Caustique. — Non pas, si l'on considère qu'il vous connaît si peu.

NOS CHÉRIS



— M'man, Rosalie n'veux pas m'consoler !

GRAND PÈRE ET PETIT FILS



I
Le petit Louis aimait beaucoup jouer des tours à ses parents. Un jour qu'il surprit son grand-père en train de lire son journal, une mauvaise pensée le hanta.

II
Il saisit les deux cordons de la robe de chambre du pauvre grand-papa et les tourna autour du fauteuil, silencieusement, sans que sa victime s'en aperçut.

LA CLÉ DU PARADIS

(LÉGENDE BRETONNE)

Dans la rustique petite église bretonne, frustement décorée d'ex-voto, la flamme pâlotte de quelques cierges indiquait, çà et là, des contours d'autel, ou des silhouettes dévotes, clairsemées sur les bancs de bois brun.

De la chaire, la voix monotone, un peu nasillardo, du bon curé, tombait lentement sur les coiffes blanches papillonnantes et dodelinantes...

Il s'y mêlait, sans doute, un charme soporifique, quelques poignées de la poudre invisible empruntée au marchand de sable qui endort les bébés ; car, bercées, en de petits sommes vacillants et sournois, tour à tour les têtes des plus âgées s'inclinaient, et leurs vieilles âmes s'en allaient très loin, dans l'infini vague du sommeil... en sorte que c'eût été miracle que la bonne parole y pût germer ce soir-là.

Fraîche et rosée, belle du velouté de ses vingt ans, sous l'immaculée coiffure locale, Yvonnette, la pieuse petite Bretonne, se tenait droite, vaillante, écoutant, elle, le sermon, de toutes ses oreilles.

"Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus" ; tel était le texte choisi par le pasteur. Passant des délices raréfiées du ciel aux épouvantables menaces de l'Enfer, le bon prêtre s'efforçait, par l'effet d'une sainte terreur, de faire de ses ouailles autant d'élus...

Yvonnette — ne dormant pas — sentait peu à peu un petit frisson la gagner... beaucoup d'appelés et peu d'élus !... si peu !... qui donc était sûr d'entrer en Paradis ?... Dans sa détresse grandissante, la naïve et pieuse fille fixait instinctivement ses regards sur un grand et bel ange aux ailes blanches, au lumineux sourire, qui, figurant dans un tableau, auprès de la crèche divine, lui avait toujours paru radieux et consolant à contempler. Œuvre d'un pinceau savant, et présent d'un généreux donateur, cette toile était une réelle manifestation d'art, égarée dans la rustique église.

Seigneur ! faites-nous miséricorde !... Si vous comptez si jalousement vos élus, qui donc, mais qui donc ! peut être assez présomptueux pour espérer entrer en Paradis ?...

Pas Yvonnette, à coup sûr, dont la naïve conscience, limpide, s'effare au souvenir de quelques peccadilles, et croit déjà, pauvre ! sentir le roussi...

Soudain... mystérieusement, le sourire du bel ange paraît s'accroître... il y glisse une infinie, une croissante douceur... O ciel ! les yeux troublés d'Yvonnette le voient, peu à peu, vivre, remuer, se détacher du cadre... Il glisse à terre sans bruit, pâle et lumineux, comme un cygne qu'un rayon de lune envelopperait... et tout près, tout près de la Bretonne, il arrive, dans le coin d'ombre où elle est assise !...

— Yvonnette ? Je suis ton ange gardien. C'est pour cela que, toujours, tu t'es sentie attirée vers moi... Je te protège. Je te veux en Paradis... mais il est tant d'appelés, si peu d'élus !... Écoute : pour être sûre, bien sûre, de ne pas trouver closes les portes, les grandes portes d'azur clouées d'étoiles, prends la clef... eh ! oui, la clef du Paradis ; je te l'apporte sous mon aile. Cache-la précieusement, garde-la comme un trésor : grâce à elle tu pourras te passer de Monsieur saint Pierre..."

Et, clandestin, le grand ange blanc, du bout de ses doigts de lumière, remit à Yvonnette une clef, une grosse clef d'or massif, incrustée de diamants si limpides, si beaux, qu'ils l'étaient — Dieu me pardonne ! — presque autant que ces larmes d'amour et de pitié versées sur les douleurs d'autrui...

— O mon ange gardien ! dit Yvonnette, qui voudrait se prosterner ; mais il pose un doigt sur ses lèvres célestes : et, deux minutes après, Yvonnette pourrait croire qu'elle a rêvé... oui, vraiment, elle le pourrait, tellement cela est merveilleux et incroyable... si, sous sa guimpe où elle l'a glissé jalousement, elle ne sentait son trésor dur et massif, qu'elle peut toucher, heurter...

Quant à l'ange, il a repris sa place dans le cadre, en adoration auprès de la crèche... à le voir si recueilli, si immobile, Monseigneur saint Pierre lui-même ne pourrait le soupçonner de la grosse supercherie qu'il a commise, par amour pour l'âme d'Yvonnette...

L'office est terminé. Une à une, les Bretonnes franchissent le porche étroit... la jeune fille les imite, la main sur sa guimpe...

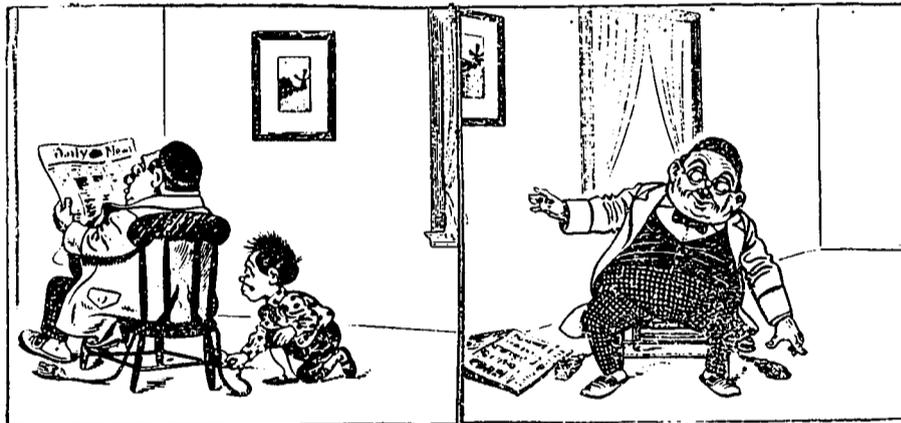
Ah ! si l'on savait — si l'on pouvait seulement soupçonner ce qu'elle emporte, combien de pieuses âmes seraient tentées de la voler... Mon Dieu, oui !...

Mais nul ne le sait... Yvonnette marche, comme éblouie... à tel point qu'elle ne s'aperçoit même pas que les éléments se sont déchainés. Le ciel est sillonné de nuages sanglants, où s'entrecroisent les éclairs comme de vives lueurs de poignard... La mer hurlante, indomptable, doit bercer rudement les pauvres petites barques qui, téméraires, se sont livrées à elle corps et biens...

— En Paradis ! chante, cependant, l'âme d'Yvonnette... en Paradis sûrement ! Là, où tous les bonheurs, toutes les délices, tous les rêves entrevus et vainement poursuivis, se donnent rendez-vous pour vous attendre chez le bon Dieu !...

Certaine, désormais, d'atteindre ce port céleste, Yvonnette passerait sur la falaise, ignorante de la tempête, si de grands cris entendus, une troupe de gens rassemblés, parlant, se désolant avec bruit, ne la tiraient de sa bienheureuse torpeur...

Ciel ! quelle lugubre nuit !... Fille de la côte, Yvonnette en a pourtant rarement vu de semblable... Elle s'approche, s'informe... Hélas ! quel épouvantable malheur ! La barque de Jean-Pierre, un des plus hardis pêcheurs du pays, s'est perdue sur les rochers... Sa femme, la Marie-Jeanne, ignore la catastrophe : Elle est au lit, et vient de mettre un inno-



III
Il allait les attacher autour des barreaux quand grand-papa, qui avait un peu froid, fit un mouvement sur sa chaise, Louis s'enfuit au plus vite.

IV
— Il ne fait pas chaud ici, dit grand-papa, et je ferai bien de fermer ma robe de chambre. Voici un des cordons...

cent au monde, il n'y a pas huit jours !... Sans compter les quatre autres, dont l'aîné a sept ans !...

Qui donc aura le courage d'annoncer à la malheureuse son affreux malheur ?... Qui donc, plutôt, aura la main assez délicate pour amortir le premier choc, l'empêcher d'être mortel ?...

— Ce sera moi, dit Yvonnette, si émue, si troublée, en son âme compatissante, qu'elle oublie une minute la clef du Paradis !

Sous le ciel courroucé, au bruit de la mer en démente, sous le vent qui la fouette au visage et la secoue comme une tige de bruyère, elle va, elle court, messagère de douleur...

Elle heurte à la porte.

— Entrez, dit une voix que la faiblesse et l'angoisse rendent "imperceptible." Elle obéit.

Oh ! cette femme pâle, inquiète, à demi soulevée sur cette couche de misère, cet humble berceau, où vagit, plaintive, une vie neuve de quelques jours... ces quatre têtes blondes échelonnées ; cette famille du malheureux Jean-Pierre !...

Osera-t-elle leur apprendre l'étendue de leur infortune ? ... Elle balbutie, elle tremble, elle pleure... Le vent qui hurle, les flots qui mugissent au dehors, et l'heure qui s'est écoulée achèvent la confiance.

— Mes enfants ! mes enfants ! s'écrie Marie-Jeanne, en couvrant d'un regard désespéré les cinq innocentes créatures ; que vont-ils devenir ? hélas ! hélas !...

Car chez le pauvre — chez la mère surtout — le souci du pain quotidien, l'aiguillon de la vie matérielle, se mêlent aux pleurs de la douleur la plus vraie ; et, souvent, lui impose silence, de leur voix cyniquement impérieuse !...

— Mes enfants vont mourir de faim !...

Yvonnette, éperdue, tâte secrètement ses poches, ses doigts, son cou... à quoi bon ? Elle est elle-même si pauvre !... Rien... pas une abole, pas une bague, pas une croix d'or !...

Et du pain, du pain, il en faut pour ces orphelins !... sur la plaie vive de cette douleur, il ne faut pas que se greffe la plaie hideuse de la faim !...

Qu'est cela? Sous sa guimpe, elle touche... elle tire... un objet qui brille... de l'or, des diamants : la clef du paradis!!!

Qu'importe! Elle donnera son seul trésor... elle sauvera d'abord ces misérables, et n'entrera pas au ciel clandestinement, comme une voleuse, tandis que d'autres souffrent sur la terre... Dût Monseigneur saint Pierre lui clore les portes au jugement dernier!...

—Tenez, Marie Jeanne, prenez... prenez!... la douleur est sans prix, sans raison, mais vos enfants auront du pain, du pain pour longtemps!... Prenez, vous dis je...

Et Yvonne s'en alla au dehors, sur la falaise rude, sous le vent grondeur.

Pauvre Yvonne! C'en est fait du beau Paradis : elle n'a plus sa clef... et il y a tant d'appelés, si peu d'élus!...

A présent qu'elle a obéi à son cœur — et Dieu sait qu'elle n'en a nul regret! — une grande détresse l'envahit. Les poings sur les yeux, comme un enfant, elle pleure à longs sanglots.

—Yvonne!

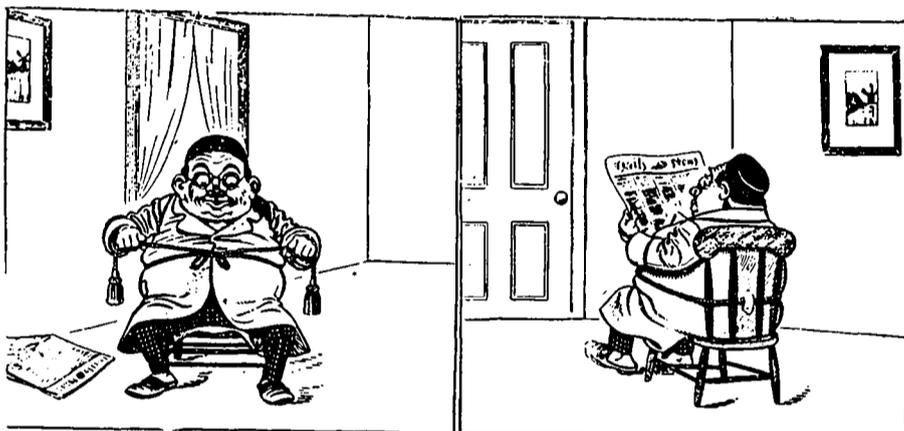
Cette voix mélodieuse, elle l'a entendue quelques heures auparavant, dans l'église rustique... Elle lève les yeux.

Blanc, lumineux, immatériel, l'Ange est là; sur la falaise où les flots n'osent plus gronder.

—Yvonne! sois consolée, sois bénie!... La clef du Paradis n'est pas une clef vulgaire. Dès ce soir, l'intuition de ton cœur t'en a enseigné l'usage véritable. O Yvonne! La vraie clef d'or du ciel — écoute et souviens-toi — c'est la Charité... Il y a tant d'appelés et si peu d'élus...

Comme l'Ange a dit cette dernière phrase d'une voix nasillarde?... Que soit devenu les accents mélodieux de tout à l'heure?... On croirait presque la voix de M. le curé... mais il ne peut être sur la falaise, à cette heure... Au fait, voici bien l'autel qui, lui non plus, ne saurait être sur la falaise... et les vieilles dévotes somnolentes qui, une à une, se réveillent, s'étirent... Yvonne aurait elle fait de même?... Ce qui est sûr,

GRAND-PAPA ET PETIT FILS — (Suite et fin)



V

—Je crois bien que j'engraisse encore, ma cordelière était certainement plus longue que ça. Enfin, ça n'est pas ma faute et je n'y puis rien.

VI

—Tout à fait bien, à présent. Voyons, où en étais-je... "Le président McKinley... le général Weyler... Le tarif Dingley..."

c'est que ses yeux sont bien lourds, et qu'elle est toujours sur son banc à la même place, Alors?!

Le bel ange est en adoration devant la crèche, dans le tableau. On dirait qu'il n'a jamais fait autre chose... et, en effet, il est peu probable que... hum! hum! Yvonne s'étire elle aussi, rajuste sa petite coiffe.

M. le Curé vient de descendre de chaire. Tout porte à croire qu'Yvonne a dormi. Dormi pendant le sermon?... C'est horrible, certes!... Et, cependant, son ange gardien lui a paru si beau, si transparent!...

Un à un les cierges clignotent, s'éteignent. L'office est fini. On sort. Au dehors, le ciel est bleu, voluté, plein d'étoiles que rellète la mer calme et douce.

Le pêcheur Jean-Pierre est probablement rentré, près de sa femme et de ses petits... Les flots ont été, ce soir, cléments pour les frères petites barques.

Et Yvonne, qui n'a, en réalité, ni or ni diamants, mais qui ne veut point laisser se rouiller la clef du Paradis, distribue quelques sous aux vieux pauvres du porche...

Henriette BEZANCON.

PAS UNE SEULE

Le secrétaire de la rédaction.—Monsieur Percemur, je vous avais donné pour mission de trouver cette femme qu'on dit si âgée; l'avez-vous trouvée?

Le reporter.—Oui, monsieur.

Le secrétaire.—Et, quel âge a-t-elle?

Le reporter.—Elle dit qu'elle a 110 ans.

Le secrétaire.—Mettez sur votre copie 125 ans, il n'y a pas une femme au monde qui dise la vérité sur son âge.

Avec la France, on ne doit dire ni jamais, ni toujours : c'est le pays de l'imprévu.—CARDINAL GALIMBERTI.

UNE RÉPONSE MEILLEURE QUE LA DEMANDE

Mgr Alle, archevêque de Paris, voyageait dans une diligence où il n'était pas connu, car il portait la soutane des simples curés : il fut pris à partie par un commis-voyageur, qui crut remarquer sous sa soutane la croix épiscopale.

"Monsieur l'abbé, dit le mauvais plaisant, pour maintenir dans la joie la société ambulante qu'il amusait, nous diriez vous la différence qu'il y a entre un âne et un évêque? Vous qui avez étudié, vous devez parfaitement connaître cela.—Je vous assure, dit le prélat lentement et avec bonhomie, que je ne pourrais vous répondre.

—Eh bien! monsieur l'abbé, la différence entre un âne et un évêque, c'est que l'évêque porte sa croix sur la poitrine, et que l'âne porte la sienne sur le dos."

Tous les voyageurs éclatèrent de rire, et l'archevêque rit avec eux.

Le prélat, prenant sa revanche, s'adressa au jeune plaisant : "Eh vous, mon jeune monsieur, nous diriez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un commis-voyageur?—La différence entre un âne et un commis-voyageur? répéta le jeune homme, je ne la vois pas.—Ni moi non plus, dit l'archevêque : ils ont, au contraire, plusieurs points de ressemblance.

Cette fois, tous les rieurs furent pour le prélat; le jeune voyageur seul ne rit plus, il baissa la tête et descendit au premier relais.

AU RESTAURANT

—Dites-moi, garçon, c'est bien du canard sauvage que je mange-là?

—Oh! oui monsieur, tellement sauvage qu'il a fallu lui donner la chasse près d'une demi-heure dans la basse-cour avant de l'attrapper.

LES TEMPS SONT CHANGÉS

Labadens.—Ça doit te sembler bon d'être arrivé à la fortune après les tribulations que tu es éprouvées?

Muzodor.—On n'est jamais complètement heureux, mon cher, il est vrai qu'autrefois, je n'avais pas toujours quelque chose à me mettre sous la dent, mais, aujourd'hui, je n'ai plus de dents à me mettre sur quelque chose.

SON DERNIER MOT

Lui.—Pensez-vous que votre père donnerait son consentement à notre mariage?

Elle.—J'en suis absolument certaine.

Lui.—Et il nous donnerait une maison pour nous seuls?

Elle.—Parfaitement.

Lui.—Et de quoi vivre largement?

Elle.—Naturellement.

Lui.—Et il me prendrait comme associé dans ses affaires?

Elle.—Je crois bien qu'il le ferait.

Lui.—Et il me laisserait conduire son établissement selon mes goûts?

Elle.—Je ne crois pas qu'il vous refuserait cela.

Lui (froidelement).—Alors, ne comptez plus sur moi, votre père a vraiment trop envie de se débarrasser de vous.

UNE MAUVAISE FARCE

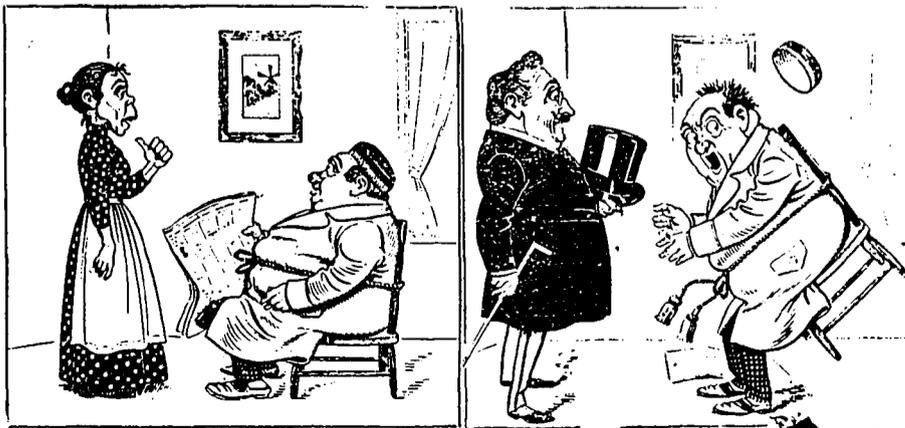
Un petit garçon de 5 ans avait dérobé à sa mère une boîte pleine de lait. Celle-ci, s'en étant aperçu, lui fit la morale à ce sujet.

—Dis-moi donc un peu pourquoi tu as pris ce lait, lui dit-elle, était-ce pour me faire une farce?

—Non, maman, c'était pour en faire une au petit chien, en le lui faisant boire.

Rien ne dérange les calculs des diplomates comme la raison s'avisant d'avoir raison.—G.-M. VALTOUR.

Teindre ou ne pas teindre? Voilà la question. Si vous désirez teindre votre barbe grisonnante, employez la Teinture Buckingham; c'est la meilleure et la plus nette.



VII

La servante.—Monsieur, il y a là votre ami, le colonel, qui voudrait vous voir.

VIII

—Faites-le entrer.—Comment ça va-t-il, colonel, je suis enchanté de vous... mais le malheureux a eu une forte émotion.

Le Drame de St-Ignace du Coteau-du-Lac

Les crimes se suivent presque de jour en jour, et tous les comtés environnant Montréal, semblent, chacun à leur tour, devoir être le théâtre de quelque lugubre tragédie.

C'est évidemment une série noire, mais il serait puéril d'y attacher plus d'importance que cela doit en comporter, tout en déplorant, du plus profond du cœur, ces hécatombes humaines.

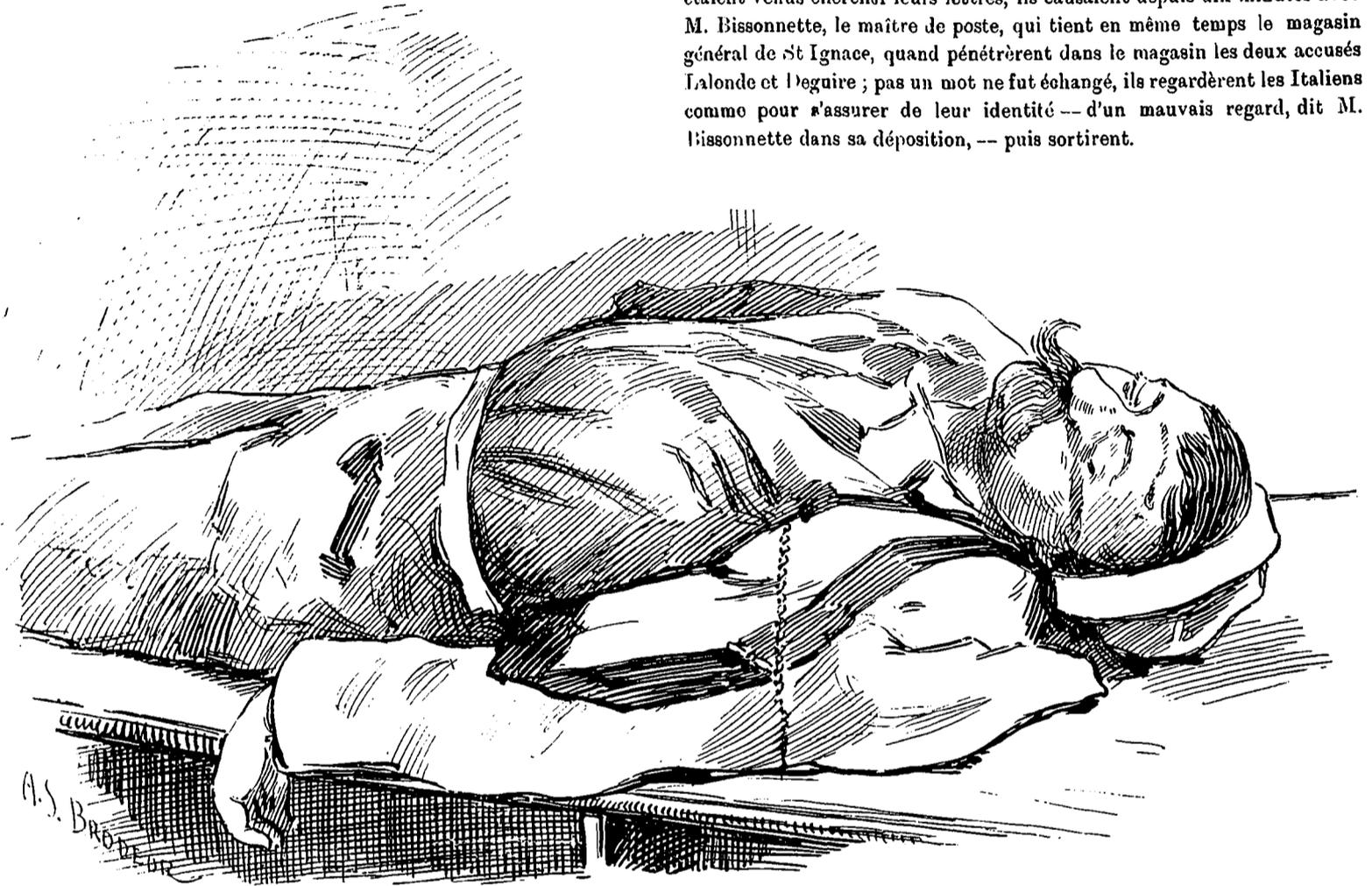
Il s'agit ici, il le paraît du moins, d'un drame ayant pour cause l'ivrognerie.

Deux hommes, Joseph Lalonde et Gédéon Deguire, ont attaqué, sans aucune provocation, trois Italiens, les nommés Aleccio Grecio, Pasquale

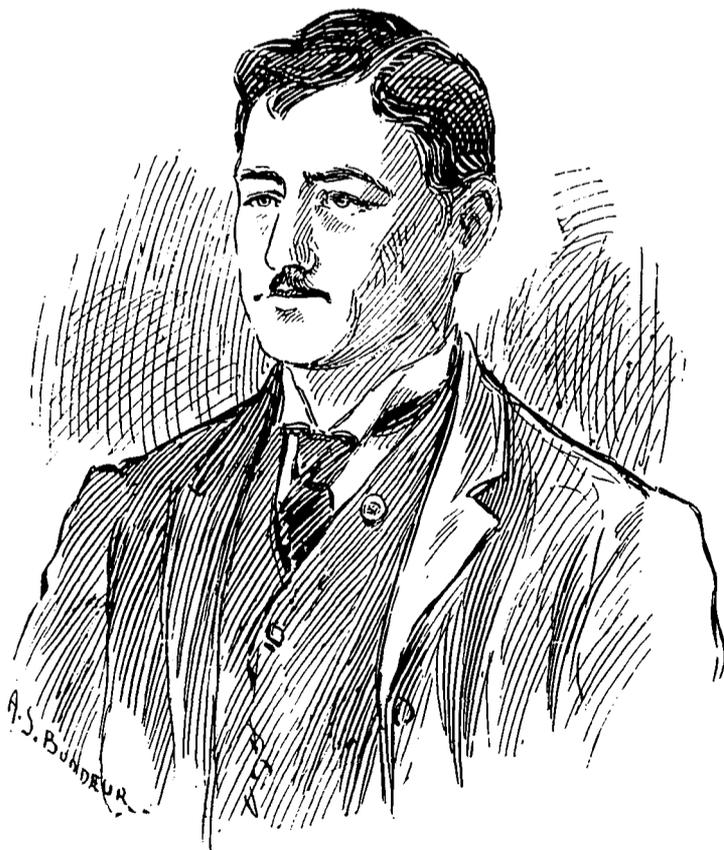
Camparoni et Georgio Ferrari qui allaient au bureau de poste s'enquérir si des lettres y étaient arrivées pour eux.

Rien, précédemment, n'était survenu entre les assaillants et leurs victimes qui put justifier semblable agression et, autant que les dépositions des deux seuls témoins du drame, M. et Mlle Bissonnette, ont pu le faire constater, pas une parole n'a été prononcée, ni par les accusés, ni par les trois Italiens, qui puisse devoir amener semblable bagarre.

A cinq heures et demie, les trois camarades Grecio, Camparoni et Ferrari étaient venus chercher leurs lettres, ils causaient depuis dix minutes avec M. Bissonnette, le maître de poste, qui tient en même temps le magasin général de St Ignace, quand pénétrèrent dans le magasin les deux accusés Lalonde et Deguire ; pas un mot ne fut échangé, ils regardèrent les Italiens comme pour s'assurer de leur identité -- d'un mauvais regard, dit M. Bissonnette dans sa déposition, -- puis sortirent.



ALECCIO GRECIO, L'UNE DES DEUX VICTIMES.



JOSEPH LALONDE, L'UN DES ACCUSÉS.



GEDÉON DEGUIRE, L'UN DES ACCUSÉS.



PASQUALE CAMPARONI, UNE DES VICTIMES.

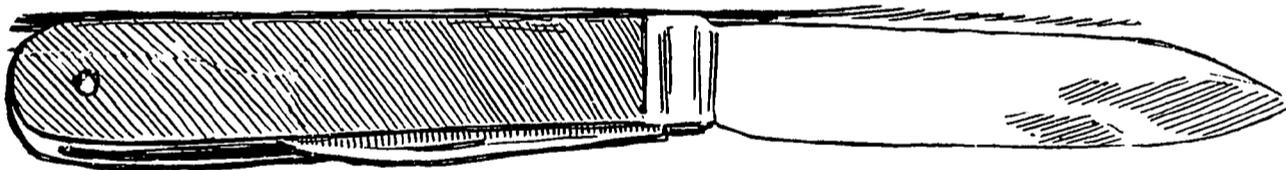
Un instant après Grecio se dirigeait lui même vers la porte suivi de ses deux amis; puis il sortit. Que c'est il passé à ce moment? Mlle Bissonnette, qui était à coudre près d'une croisée, vit un des accusés frapper Grecio, le jeter à bas de la galerie. Puis, les deux autres Italiens étant sortis, la mêlée devint générale.

Quand M. Bissonnette, après avoir protégé Ferrari, poursuivi jusque dans son magasin, sortit à son tour, deux hommes gisaient à terre après lesquels s'acharnaient, à coups de pieds, deux brutes humaines! Quelques instants après Grecio expirait, le crâne défoncé à coups de bottes et Camparoni était transporté, dans un état lamentable, jusqu'à son domicile:



L'ASSISTANT CORONER CHARLES LACROIX, QUI A OPÉRÉ LES ARRESTATIONS.

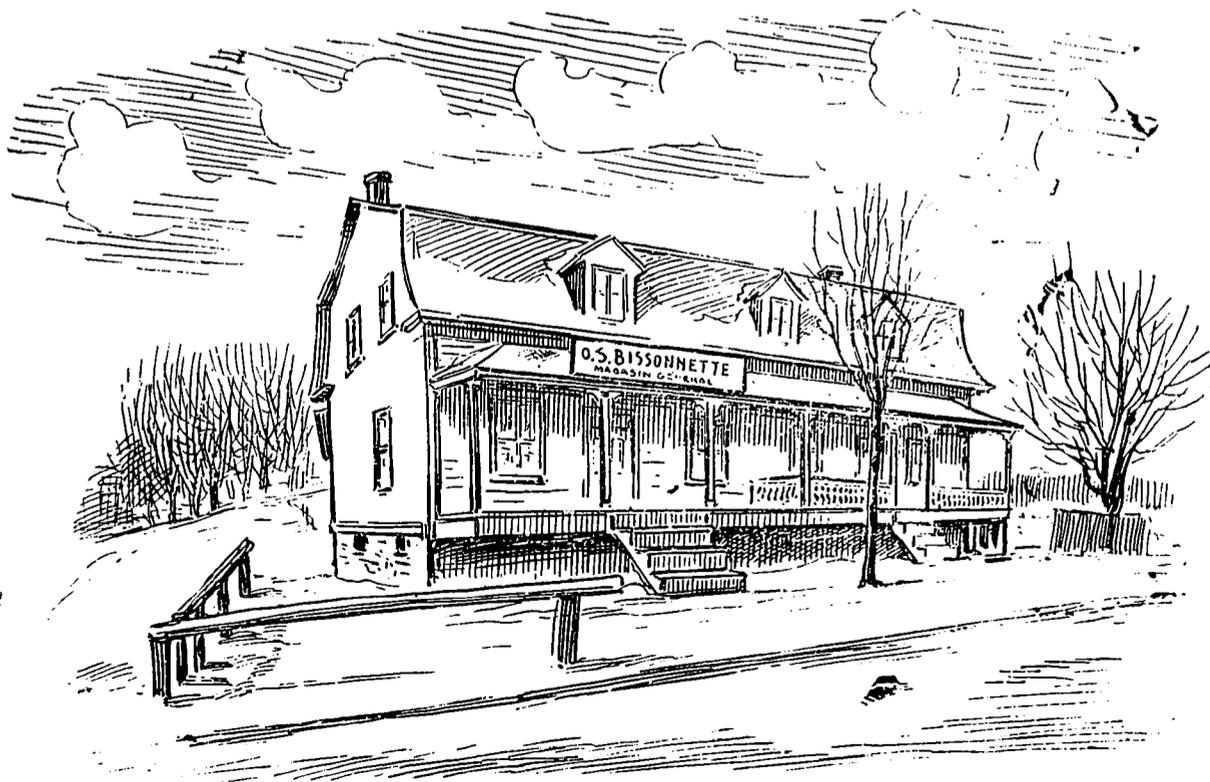
Les croquis, pris sur place, que nous donnons de ce triste drame, représentent, fidèlement, les acteurs et le théâtre de la tragédie. Les portraits des deux accusés; de deux des victimes; du principal témoin, Mlle Bissonnette; de l'assistant coroner Lacroix, qui a opéré les arrestations; de la maison de poste où s'est accompli le drame.



COUTEAU TROUVÉ SUR LE LIEU DU CRIME.



MLLE BLANCHE BISSONNETTE.



LE THÉÂTRE DE LA TRAGÉDIE.



I
Une des grandes joies de l'éclat c'était de surprendre les passants avec son bicycle, jouant de la cloche au moment même où il les abordait.



II
Un soir, sur la route de Lachine, il a été désagréablement surpris à son tour.



III
Le plus triste, c'est qu'il a dû payer, jusqu'à la dernière goutte, le lait de la mère Tapaleuil. Ça lui apprendra !

LA GRÈVE DES ABATTOIRS

ACTUALITÉ PARISIENNE

A Francisque Sarcey.

La grève de nos abattoirs
Duraît depuis plus d'une année !
Se traînant le long des trottoirs
Passait la foule consternée.

Comme des manches à balais,
Les femmes étaient maigrelettes ;
Et les hommes, déjà si laids,
Semblaient devenus des squelettes.

On ne se mettait sous la dent
Que de rarissimes légumes,
On broutait même l'herbe dans
Toutes les fentes des bitumes.

Seul, un homme ne souffrait rien,
Gardant tout seul son amplitude ;
Comme il était végétarien,
Il en avait pris l'habitude.

Or, comme on l'avait très longtemps
Blagué sur un ton très acerbe,
Un jour, à son tour, dans le Temps,
Il se moqua des mangeurs d'herbe.

Disant : "On a blagué mes mets ?
Aujourd'hui, c'est moi qui jubile :
La critique est aisée... Oui, mais
Le lard est difficile !"

X...

LE RETOUR DU ROI DE SIAM

SA MAJESTÉ CHOULALONGKORN (débarquant de son royaume). — Ouf !
LE PREMIER CHAMBELLAN. — Sa Majesté soupire ?
SA MAJESTÉ. — Oui, Kamavo. Et désires-tu savoir pourquoi ?
LE PREMIER CHAMBELLAN. — Ce serait le rêve de ma vie.
SA MAJESTÉ. — Eh bien, mon ami ! je soupire, mais c'est un soupir de contentement que je pousse.

LE PREMIER CHAMBELLAN. — Tant mieux, sire !
SA MAJESTÉ. — Oui. J'éprouve une immense satisfaction d'être enfin de retour dans mes États. Certes, ces pays d'Europe ont leurs qualités ; on y entend de la bonne musique et l'on y mange parfois une cuisine passable, quoique bien inférieure à la nôtre. Je ne conserve même pas un mauvais souvenir de ce Félix Faure qui a une figure assez gaie... Mais, au point de vue des mœurs, mon ami, comme ces gons-là sont loin de nous ! Plus de respect ! plus de vénération des choses les plus sacrées ! Un mépris de l'autorité qui me rappelle les pires époques de la barbarie ! J'ai vu, un jour, ce pauvre Félix Faure sourire devant une caricature qui le ridiculisait. Je lui ai demandé s'il n'avait pas fait tenailler la chair du dessinateur et verser ensuite de l'huile bouillante sur les plaies. Il m'a répondu que cela lui était interdit par la Constitution !

LE PREMIER CHAMBELLAN. — C'est monstrueux !
SA MAJESTÉ. — Ainsi, tu m'aurais manqué de respect en France, toi, mon esclave et premier chambellan, la loi me défendait de t'ouvrir le ventre ou même de t'arracher les yeux...

LE PREMIER CHAMBELLAN. (avec dégoût). — Quel pays !
SA MAJESTÉ. — C'est pour cela que je ne suis pas fâché de rentrer chez moi... Et, pour commencer, je vais me remettre un peu en goût... Viens que je te donne une douzaine de coups de bâton sur la plante des pieds.

LE PREMIER CHAMBELLAN (tendant ses pieds). — Avec joie, seigneur... (Il reçoit les coups de bâton).

SA MAJESTÉ. — Ah ! et puis... mon chocolat était un peu brûlé... Fais monter mon cuisinier et coupe-lui les deux oreilles devant moi... Ça me fera perdre le souvenir de cette irrespectueuse Europe.

CAPUS.

PAS LA MORT DU PÊCHEUR

Bouleau. — Je trouve excessive, mon cher, votre horreur des pianistes. Comment, selon vous, il faudrait leur couper le cou à tous ?

Rouleau (suavement). — Je ne vais pas jusque là, mon ami, et vous exagérez. On les amputerait seulement d'un bras ou deux...

CALINOTADE

Calino prend le tramway au coin de la rue St-Laurent.

— Jusqu'où va-t-il, ce tramway-là ? demande-t-il au conducteur.

— Jusqu'à St-Henri, monsieur.

— Ah ! et moi qui ne vais qu'au Windsor.

Et il s'empressa de redescendre.

LEÇONS DE CHOSES

Petit Paul. — Dis, papa, qu'est-ce que c'est que ces machines-là ?

Le papa. — Ça, c'est de l'orge, mon enfant.

Petit Paul. — Et ça, papa ?

Le papa. — C'est de la betterave, mon enfant.

Petit Paul. — Quoi qu'on fait avec de la betterave, dis, papa ?

Le papa. — On fait du sucre, mon chéri.

Petit Paul (après un silence). — Dis papa, si on plantait dans le même champ de la betterave et de l'orge, est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge ?

LE SUMMUM DE L'AVARICE

Bouleau. — Ton oncle est toujours aussi avare ?

Rouleau. — Ne m'en parle pas, mon cher, il l'est de plus en plus. Figures-toi, qu'à présent, il fait ses bains au compte-gouttes.

LE COMBLE DE LA BONTÉ

Guibollard, est le modèle des époux, et il ne laisse jamais passer une occasion de vanter les qualités de sa femme.

— Mon Héroïse, disait-il, hier, est si bonne, si indulgente à tous que, même lorsqu'elle dit du mal de quelqu'un, elle n'en pense pas un mot.

PAS DE DOUTE

Marthe. — Et, vous dites que les cheveux de Reine ne sont pas teints ?

Jane. — Ce n'est pas gentil de votre part de dire ça, et je suis bien sûre du contraire !...

Marthe. — Sûre !... Sûre !...

Jane. — Certainement ! j'étais avec elle quand elle les a achetés !...

EMBARRAS FINANCIERS



Louissette. — Tiens, voilà Henri qui est dans un grand embarras. Ce matin il a trouvé un dix centins et il ne sait comment le dépenser.

Exilda (avec un soupir). — Quelle pitié. On voit bien qu'il n'est pas marié.

L'AVENTURE DE MICHIGAN JOHN

Mon oncle Charles était un grand et beau garçon de dix-neuf ans quand il prit le parti d'entrer dans l'armée ; l'Angleterre était alors en guerre avec les provinces d'Amérique, et mon oncle fut envoyé avec son régiment sur le théâtre des hostilités.

Ils débarquèrent à New-York, et, dès que les hommes furent remis de cette longue traversée, ils reçurent l'ordre de rejoindre leur frères d'armes, car on savait que les Américains venaient d'augmenter leurs forces, en acceptant le secours d'une nombreuse tribu d'Indiens dont le chef était John Michigan.

Ce Michigan, bien connu des Américains, dont il visitait chaque année la frontière pour échanger des fourrures contre des munitions de chasse, était un homme d'une intelligence peu commune, familier avec la langue anglaise, et qui exerçait sur ses sujets un empire absolu.

Ces sauvages alliés, leurs ruses, leur connaissance des moindres accidents du terrain, leur habileté à en tirer parti, furent, pour les Américains, d'un secours inappréciable. Placés en embuscade sur le chemin que suivait le régiment de mon oncle, ils tombèrent inopinément sur nos soldats pendant la traversée d'un petit bois. Les trous d'arbre les cachaient ; une première salve, qui decouvrit leur présence, blessa mortellement un grand nombre d'hommes ; la surprise, les cris, l'aspect féroce de ces ennemis inattendus, ne pouvaient manquer de jeter l'effroi parmi les survivants ; le colonel fit sonner la retraite, dans l'espoir de continuer le combat sur un terrain découvert. Comprenant que le manque de chefs rendrait la victoire plus facile, les Indiens faisaient tous leurs efforts pour atteindre mortellement les officiers ; mon oncle fut blessé grièvement par Michigan John lui-même et tomba, tandis que les sauvages, définitivement vainqueurs, commençaient à dépouiller les morts et à scalper les mourants.

Michigan John s'appropriait à scalper sa victime, quand un mouvement de mon oncle l'avertit qu'il vivait encore. Changeant aussitôt d'idée, le chef ordonna à ses hommes de couper des branches et d'en faire vivement une litière ; le blessé fut pansé avec soin. Puis, à la tombée de la nuit, toute la horde reprit le chemin du lac Michigan, au bord duquel campait la tribu.

Le voyage dura quelques jours ; le pauvre captif était si affaibli par la perte de son sang qu'il ne pouvait plus faire le moindre mouvement ; mais Michigan John prit toutes les précautions, tous les soins possibles, pour conserver sa vie.

Les guerriers furent reçus avec des cris de triomphe par leurs squaws et ceux de leurs compagnons qui étaient restés à garder le camp. Mon oncle fut porté dans le wigwam du chef ; on

appliqua des herbes sur sa blessure, et, peu à peu, il revint à sa vie. Son cœur était plein de reconnaissance pour les soins touchants qu'il recevait de ces braves sauvages et surtout de leur chef ; aussi sa stupéfaction, son horreur furent-elles indicibles, quand Michigan John lui apprit qu'il avait été choisi et guéri à cause de sa beauté, pour être offert comme victime, aux mânes des guerriers qui avaient péri pendant le combat.

Il regrettait amèrement qu'on ne l'eût pas laissé mourir sur le champ de bataille ; le sort dont on l'avait préservé lui paraissait maintenant digne d'envie ; vainement il supplia le chef de mettre fin à ses jours : John répliqua que les coutumes de la tribu devaient être respectées, que l'invasion du territoire des Peaux-Rouges par les Visages-Pâles justifiait les pires représailles, et mon oncle, voyant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à la destinée qu'on lui réservait, s'efforça de se préparer à mourir en chrétien, employant les longues heures de la journée et ses veilles à implorer le secours du ciel.

Avec un calme, une tranquillité d'âme qui l'étonnèrent lui-même, mon oncle assista aux préparatifs de la sinistre cérémonie. Il fut très satisfait d'apprendre qu'il ne serait pas soumis à la torture, mais seulement fusillé. faveur qu'on ne lui avait pas d'abord laissé espérer. Son stoïcisme avait touché le cœur du vieux John : souvent, tandis que mon oncle priait dans un coin du wigwam, il le regardait tristement invoquer le "Grand-Esprit" en faveur de sa mère, implorer le pardon du ciel pour ses propres péchés, et il regrettait de n'avoir pas un fils aussi beau, aussi courageux, auquel il transmettrait le gouvernement de la tribu.

Enfin, mon oncle étant absolument guéri, le jour du sacrifice fut fixé, et toute la tribu s'assembla en tenue de guerre. Quand John parut, suivi de son prisonnier, les femmes et les enfants entonnèrent le chant de la mort. Le chef fit une courte allocution, et toute la foule le suivit jusqu'à l'endroit choisi pour l'exécution. Mon oncle fut adossé à un arbre. On ne

l'attacha point, par égard pour le courage qu'il avait montré. On ne banda pas non plus ses yeux, " puisqu'il ne craignait pas de regarder la mort en face ", dit Michigan John.

Lentement, le vieux chef chargea son fusil, visa sa victime et pressa la détente... L'arme fit long feu ; il examina le fusil d'un air très mécontent, renouvela la charge de poudre et visa encore. Même insuccès. Il visita soigneusement l'arme, aiguisa la pierre, mais le coup rata encore.

L'anxiété, la consternation, se peignirent sur tous les visages ; alors, comme frappé d'une idée subite, Michigan John tira en l'air : une détonation formidable retentit.

Les Indiens se regardaient avec surprise, des exclamations étonnées sortaient de toutes les bouches.

Quand, après quelques minutes, le silence fut rétabli, le chef prit la parole :

" Mes enfants, dit-il, nous ne devons pas tuer ce Visage-Pâle, il est protégé par le Grand-Esprit. Avez-vous jamais vu le fusil de Michigan John trahir son maître ? Le Grand-Esprit a parlé, obéissons. Je n'ai pas de fils, ce jeune homme sera mon enfant, et, quand je serai vieux, quand je retournerai dormir dans la terre avec mes pères, il vous dirigera. Nous lui apprendrons à chasser et à pêcher, et il sera communé de notre race."

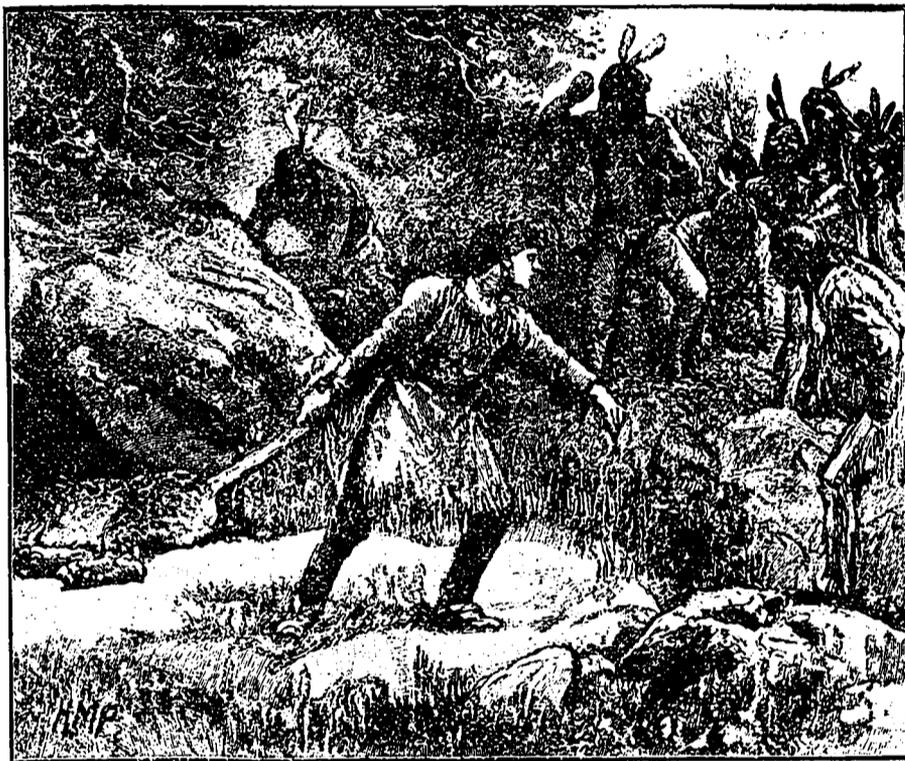
Ce discours fut accueilli par des exclamations enthousiastes, et mon oncle, qui croyait rêver, fut rapporté en triomphe au wigwam, où les Indiens le laissèrent aux soins de son père adoptif, tandis qu'ils s'apprêtaient à passer le reste du jour en danses et en réjouissances.

Mon oncle ne douta pas un instant que sa vie n'eût été miraculeusement protégée par l'intervention de la Providence, et n'adressa ses actions de grâce qu'au ciel.

Peu de temps après, il fut adopté solennellement et désigné comme le

successeur de Michigan John. Sa peau fut magnifiquement tatouée : on perça son nez et ses oreilles pour y suspendre des ornements ; on m'a affirmé qu'ainsi barbouillé, vêtu du manteau de guerre d'un chef indien, armé de son tomahawk et de son couteau à scalper, il était le plus bel homme de la tribu. Pour achever la cérémonie, on lui conféra le nom de son père adoptif.

La jeunesse s'accommode facilement aux circonstances : John Michigan junior, qui était très attaché au vieux chef, oublia bientôt qu'il n'avait pas toujours été un Peau-Rouge ; il se passionna pour la chasse et devint un des adroits tireurs de la tribu ; on avait pour lui un respect mêlé d'une sorte de crainte superstitieuse, comme il convenait envers un protégé des dieux. Cependant son adoption, approuvée par la plupart de Indiens Michigans, avait excité l'envie de quelques-uns, et surtout des parents



Le saisissant par la queue, il le traîna dehors. (P. 9, col. 2.)

du vieux John, qui ne cherchaient qu'une occasion de se débarrasser de lui.

Un jour, quelques hommes de la tribu, accompagnés par mon oncle, s'étant engagés dans une lointaine expédition de chasse, ils poursuivirent et blessèrent une énorme panthère, qui se réfugia dans une profonde caverne. Saisissant cette occasion, les parents de Michigan John exigèrent que mon oncle s'introduisit dans la caverne pour en déloger la panthère. C'était l'envoyer à une mort certaine, car l'entrée de ce repaire était si basse qu'on ne pouvait la franchir qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains ; quelques-uns des Indiens protestèrent contre ce traitement, mais les mécontents, qui avaient la majorité, ne voulurent rien écouter. Mon oncle, voyant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, se glissa dans l'étroite ouverture, son couteau à scalper entre les dents.

La caverne était fort sombre ; pendant quelques minutes il ne put distinguer le terrible animal. Enfin, il l'aperçut qui agonisait dans un coin, mortellement blessé par le coup de feu qu'il avait reçu. Mon oncle s'avança avec précaution, lui plongea son couteau dans la gorge, et le saisissant par la queue, le traîna dehors et le jeta d'un air indigné devant ses persécuteurs qui, humiliés et l'oreille basse, demeurèrent convaincus, après cette expérience, que la vie de leur rival était protégée par un charme et qu'il était inutile de rien tenter contre lui.

Il y avait trois ans que mon oncle vivait parmi les Indiens, quand le vieux chef résolut d'aller à Charlestown pour échanger les fourrures et les autres produits du pays, qu'il accumulait depuis plusieurs années, contre des armes et des munitions de chasse ; il emmena avec lui son fils et sept de ses sujets.

Malheureusement pour Michigan John, mon oncle rencontra dans cette ville un de ses anciens collègues du 42^e ; cette rencontre inopinée réveilla dans son cœur les doux souvenirs de sa jeunesse, de sa famille, de sa patrie : il courut vers lui et parvint avec quelque peine à se faire recon-

nature ; le vieux chef suivait toute cette scène d'un regard inquiet ; son anxiété augmenta encore quand il vit que mon oncle avait l'intention de suivre son camarade chez lui : il voulut accompagner les deux jeunes gens.

L'officier représentait à mon oncle, dans les termes les plus énergiques, qu'il y avait de la folie à passer ainsi sa vie parmi les sauvages, qu'il se devait à sa famille, à son roi, à son pays ; John répliquait en racontant tout ce qu'il devait à son père adoptif. Son ami ne le pressa pas trop, mais il informa aussitôt le colonel et lui raconta l'histoire de Charles Grant, en réponse de quoi un exprès fut aussitôt dépêché vers le pseudo-Peau-Rouge, lui enjoignant de rejoindre son régiment dans le plus court délai.

L'hésitation n'était plus possible, à moins que Charles ne consentit à être considéré comme déserteur. John l'expliqua au vieux chef, qui était accablé de douleur et s'efforçait, par de tendres paroles, de le décider à rester avec lui.

— « Revenez, mon John, revenez avec votre vieux père ! Pourquoi voulez-

vous redevenir un Visage-Pâle ? Mon John, ne brisez pas le cœur de votre père Indien ! »

On essaya de tous les moyens pour le consoler, mais en vain ; on alla jusqu'à lui dire que le Grand-Esprit appelait son fils loin de son peuple. Il fit un choix des plus belles fourrures et exigea que mon oncle les emportât ; puis il lui dit un adieu définitif et retourna vers son pays.

Mon oncle partit aussitôt pour New York, où son histoire extraordinaire était arrivée avant lui, et où chacun, — surtout les dames, — était impatient de le voir. Une jeune Américaine, qui l'entendit raconter ses aventures avec modestie, s'enthousiasma pour son courage et sa simplicité ; il ne resta pas insensible à l'intérêt de cette aimable personne et demanda sa main. Parmi les cadeaux de noces, figurèrent le tomahawk et le couteau à scalper, qui resteront à tout jamais pendus dans le hall, en souvenir de Michigan John, redevenu Charles Grant de Glen.

Imité de l'anglais par
C. DICKSON.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

XX

(Suite)

Voyons, c'est peut-être le père de l'enfant qui l'a fait enlever à la mère ? ... Pourquoi non ? Ce pourrait être aussi la famille de ce dernier pour l'empêcher de le reconnaître, ou pour tout autre motif, qui a voulu faire disparaître l'enfant. ... Oui, c'est possible. Mais ce sont là des suppositions, et j'en pourrais faire bien d'autres. Ce qu'il me faut, c'est une certitude. Où la chercher ? Comment la trouver ? ... Ainsi que je le disais tout à l'heure, le mystère est profond, je suis dans la nuit !

Heureusement, il y a la mère. Oui, tout mon espoir est en elle. Pourvu qu'elle vive !

Morlot en était là de son monologue, lorsqu'il s'arrêta devant un groupe de douze à quinze personnes qui causaient avec beaucoup d'animation.

Le vol de l'enfant était déjà connu dans tout Asnières, et les hommes et les femmes, parmi lesquels se mêla l'inspecteur de police, se livraient à toutes sortes de commentaires sur la mystérieuse affaire.

— C'est clair comme le jour, disait une femme, la coquinerie était combinée d'avance.

— Mais la jeune femme ne se doutait donc de rien ?

— Il faut le croire. Dans tous les cas, on ne peut rien savoir d'elle, puisque ce matin, en ne retrouvant plus son enfant, elle est devenue folle. Vous comprenez, une révolution pareille. ...

— C'est épouvantable ! s'écria une mère qui tenait dans ses bras un bébé de cinq ou six mois.

— Ainsi, reprit une autre, c'est la nuit dernière que le coup a été fait ?

— Oui, puisque l'enfant est né hier après-midi.

— A quelle heure ? demanda un homme.

— Dame, personne n'était là pour le dire, et il est probable que la mère dormait.

— Ce ne peut être qu'après le départ de la sage-femme, qui était encore dans la maison à neuf heures.

— Alors, reprit l'homme qui venait de parler, je ne crois pas me tromper en disant que c'est vers dix heures que l'enfant a été enlevé.

Morlot s'approcha de lui.

— Vers dix heures, dites-vous ? l'interrogea-t-il.

— Oui.

— Vous avez donc vu ou entendu quelque chose ?

— Je n'ai rien entendu, mais j'ai vu. ...

— Eh bien, vous avez vu ?

— Oui, dites-nous ce que vous avez vu, crièrent plusieurs voix.

— Voilà : Hier soir, je passais au bord de la Seine ; il pouvait être neuf heures et demie ; je remarquai une belle voiture qui était arrêtée au bord de l'eau ; elle était attelée de deux chevaux, deux superbes bêtes, ma foi. ... Le cocher, dont je ne pus voir que le bas du visage, était sur son siège. Un peu avant dix heures je repassai ; la voiture se trouvait à la même place, le cocher était toujours sur le siège. La curiosité me prit et je voulus savoir ce que la voiture attendait et si elle resterait encore là longtemps. Je m'éloignai un peu, puis je revins, en me rasant et à petits pas, me cacher derrière un buisson.

Au bout d'un instant je vis apparaître une femme, qui me parut grande et qui était vêtue de noir. Elle marcha rapidement vers la voiture.

En même temps j'entendis une grosse voix d'homme qui disait : « Allons donc. » Je pus voir très-bien que la femme portait quelque chose dans ses bras.

— C'était le pauvre petit, dit une femme.

— J'en suis presque sûr maintenant, continua l'homme. Bref, la femme noire monta dans la voiture, et aussitôt les chevaux filèrent comme si le diable les emportait.

— Quelle direction la voiture a-t-elle prise ? demanda Morlot.

— La direction de Paris, je suppose, car, après avoir traversé le pont, je l'ai encore entendu rouler sur la route d'Asnières.

— La voix qui a dit : « Allons donc, » était-ce celle du cocher ?

— Sans pouvoir l'affirmer, je crois que la voix sortait de la voiture.

— Voilà encore un renseignement dont je dois prendre note, se dit Morlot en s'éloignant ; s'il ne m'apprend pas grand-chose, il me confirme que ce sont des gens riches qui ont machiné l'enlèvement. C'est avec ces renseignements entassés les uns sur les autres et bien analysés qu'on arrive souvent à faire d'importantes découvertes.

Adresse, intelligence, patience et persévérance, voilà ce qu'il nous faut à nous autres. Je ne sais pas encore de quelle intelligence je suis doué ; mais adroit, je le suis. Quant à la patience, j'en ai autant et même plus que pas un.

Satisfait d'avoir fait son éloge à lui-même, il s'en alla demander des nouvelles de Gabrielle, avant de retourner à Paris.

XXI

Les soins ne manquèrent pas à Gabrielle. Mais pendant près d'un mois elle fut entre la vie et la mort. Le médecin et la sage-femme firent preuve du plus grand dévouement. Ils luttèrent contre la maladie avec le plus grand courage, prenant à peine le repos qui leur était nécessaire. Ils ne se lassèrent point, car ils ne perdirent pas un instant l'espoir de la sauver.

Dès les premiers jours, elle avait été l'objet de nombreuses sympathies. On la plaignait, on souhaitait sa guérison, on faisait des vœux pour que les recherches auxquelles se livrait la police fussent couronnées de succès. Chaque jour plus de vingt personnes se présentaient à la maison de la rue Vieille-d'Argenteuil pour avoir de ses nouvelles.

Sa mort eût été en quelque sorte un deuil public. Aussi la joie fut-elle grande quand on apprit qu'elle allait mieux, que les forces lui revenaient et que le médecin avait déclaré qu'elle n'était plus en danger.

Cette satisfaction donnée à ceux qui s'intéressaient si vivement à la jeune femme, se changea bientôt en consternation lorsqu'on sut que si l'on n'avait plus à craindre pour sa vie, il n'en était pas de même de ses facultés intellectuelles.

En effet, le médecin ne pouvait plus douter de l'affection cérébrale qui s'était déclarée à la suite de la commotion violente éprouvée par la malheureuse enfant. Toutefois, les désordres produits dans le système nerveux central n'étaient peut-être pas aussi graves qu'on pouvait le supposer ; mais il paraissait difficile de déterminer, pour le moment, qu'elles étaient les altérations organiques du cerveau. Dans tous les cas, il y avait aliénation mentale ; la raison était éteinte, sinon pour toujours, mais pour un temps plus ou moins long.

Il y eut pour Gabrielle une recrudescence de sympathie ; son malheur, le mystère qui l'entourait, défrayaient toutes les conversations, et les plus indifférents eux-mêmes ne parlaient d'elle qu'avec un sentiment profond de compassion.

On se préoccupait de plus en plus des recherches que faisait la police ; on en attendait les résultats avec anxiété.

On disait :

Pour la guérir, il faudrait qu'on lui rendit son enfant.

Ce sont de bien grands misérables, ceux qui l'ont miso dans un pareil état.

La police a des yeux et des oreilles partout, elle saura les trouver.

Pour de tels crimes il faut un châtement exemplaire.

Le bain ne serait pas une punition suffisante ; de pareils scélérats doivent monter sur l'échafaud.

Ainsi se révélait l'indignation et la colère du public.

La préfecture de police avait mis en campagne de nombreux agents. Malgré l'intelligence de quelques-uns, le zèle et l'activité de tous, aucune lumière ne se faisait. Les agents se virent obligés de déclarer les uns après les autres qu'ils étaient complètement découragés et qu'ils avaient perdu l'espoir de rien découvrir avant les révélations que la jeune femme pourrait faire plus tard. Celui qui éprouvait le plus de peine à reconnaître son impuissance, c'était Morlot.

Il était désolé. Il avait rempli plusieurs pages de son carnet des vagues renseignements qu'il recueillait. Chaque jour, avec un air piteux, il consultait longuement ses notes. Mais il se torturait inutilement l'esprit, car à une idée qui lui venait, une autre idée succédait, et toujours il se heurtait à l'impossible où il s'apercevait que sa pensée voyageait dans le vide.

Il se disait amèrement :

— C'est comme si, après avoir visité la place où la voiture a stationné au bord de la Seine, j'avais voulu suivre les traces des roues sur la route jusqu'à l'endroit où elle s'est arrêtée.

Toutefois, son amour-propre n'avait pas trop à souffrir, il essayait de se consoler en se disant que ses collègues, reconnus pour les plus habiles, étaient obligés, comme lui, de se reconnaître impuissants.

Certes, si un autre plus heureux que lui était parvenu à soulever seulement un coin du voile qui cachait le mystère, il se serait imaginé qu'il était à jamais frappé d'incapacité, et qu'il n'avait plus qu'à aller cacher sa honte dans quelque retraite ignorée, ou à aller vivre seul dans une île déserte, comme un autre Robinson.

À la fin de septembre, sous le rapport physique, Gabrielle était complètement rétablie. Elle était encore très pâle, mais elle avait recouvré toutes ses forces, et les fonctions de la vie animale et végétative s'accomplissaient en elle régulièrement.

Elle causait, parfois même elle répondait à certaines questions qui lui étaient adressées ; mais la pensée était absente et elle avait entièrement perdu la mémoire. Les organes de la sensibilité étaient paralysés et son esprit restait plongé dans les ténèbres.

L'administration décida qu'elle serait placée dans un hospice.

Un matin une voiture vint la prendre et elle fut conduite à la Salpêtrière.

Madame de Perny et son fils étaient satisfaits, car l'audacieuse conception de ce dernier avait réussi au gré de leurs désirs. Cette fortune qu'ils avaient convoitée, même avant le mariage de Mathilde, ils la tenaient, elle ne pouvait plus leur échapper.

Incapables d'avoir des remords, ils avaient la conscience tranquille. Ils ne pensaient même pas qu'il y a tôt ou tard un châtement pour le crime et que ceux qui parviennent à se soustraire à la justice des hommes ne peuvent pas éviter celle de Dieu.

Quelques jours après le départ de Solange, qui avait convenablement joué son rôle de sage-femme, madame de Perny rendit à sa fille sa liberté à peu près complète. Sûre qu'elle n'avait plus rien à redouter de la marquise, qui était devenue forcément sa complice, en cessant de la retenir prisonnière dans son appartement, elle se relevait elle-même des fonctions de geôlière qu'elle s'était imposées.

En apprenant qu'il n'y avait plus autour d'elle des yeux d'espions prêts à surprendre ses mouvements, ses gestes, et qu'elle pouvait aller et venir sans que sa mère se jeta brusquement devant elle pour l'arrêter, la marquise poussa un soupir de soulagement.

Le premier emploi qu'elle fit de sa liberté fut de visiter les jardins et le parc, qu'elle connaissait à peine. Ensuite elle fit à pied et d'autres fois en voiture, d'assez longues promenades aux environs de Coulange, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer les ravissants paysages. C'était une diversion à ses sombres pensées. Elle se laissait aller à sa mélancolie avec une sorte de charme et s'abandonnait plus complètement à sa rêverie. Et puis elle s'éloignait de cet enfant qu'on lui avait donné, dont elle ne voulait pas, et surtout de sa mère qui lui inspirait une terreur invincible.

La plupart des habitants de Coulange ne l'avaient pas vue ; aussi la regarda-t-on beaucoup la première fois que, accompagnée de madame de Perny, elle se rendit à l'église pour assister à la messe. La curiosité des paysans ne pouvaient l'offenser, ni la contrarier, car il lui fut facile de remarquer combien tous étaient heureux de la voir. En effet, dans ces regards de braves gens qui semblaient chercher le sien, il y avait réellement plus d'affection que de curiosité.

Les plus hardis s'approchèrent d'elle et lui adressèrent des compliments dans lesquels le marquis n'était pas oublié. Lui parler de son mari ne pouvait manquer de l'émouvoir. C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle répondit avec sa bienveillance et sa grâce habituelles.

Chaque fois qu'elle sortait à pied et qu'elle traversait le village, après s'être renseignée, elle ne manquait jamais d'entrer dans les plus pauvres maisons où il y avait un peu de bien à faire, un encouragement à donner, une misère à soulager.

Elle apprit, non sans étonnement, que depuis qu'elle était au château, elle avait comblé la commune de ses bienfaits, et qu'elle était devenue la providence de tous les malheureux.

Elle devina sans peine que sa mère, dans un but facile à expliquer, avait fait en son nom de grandes largesses.

— Lorsque la mère de M. le marquis est morte, lui dit-on, le village a fait une grande perte ; mais elle est réparée aujourd'hui, car nous la retrouvons en vous, madame la marquise. Nous l'appelions la mère des malheureux, et déjà nous vous avons donné ce même nom. Il y a à Coulange une tradition, madame la marquise. Elle dit : " Les marquis de Coulange sont toujours généreux et nos marquises toujours bonnes."

Bien moins pour sa fille sans doute que pour sa satisfaction personnelle, madame de Perny ouvrit les portes du château à quelques visiteurs. Le curé de Coulange, entre autres, se montra très empressé auprès de madame de Perny et fit de fréquentes visites au château.

La santé de l'enfant était excellente, et il venait à ravir. La marquise ne parlait jamais de lui et ne s'en occupait d'aucune manière. Son indifférence était remarquée ; pour les gens de la maison comme pour les étrangers elle était inexplicable ; toutefois l'effet produit n'allait pas plus loin que l'étonnement.

En dépit des conseils et des observations de madame de Perny, la marquise tenait l'enfant constamment éloigné d'elle, et faisait certainement des efforts pour penser à lui le moins possible.

La nourrice ne quittait presque pas sa chambre. Lorsqu'elle sortait avec l'enfant dans ses bras elle évitait avec soin de rencontrer la marquise.

Un jour, peu de temps après son arrivée à Coulange, croyant remplir son devoir, elle vint trouver la marquise et lui présenta l'enfant pour qu'elle pût l'embrasser.

La marquise se recula brusquement, son visage prit une expression étrange et elle détourna la tête.

— Madame la marquise ne regarde pas comme il est joli, hasarda la nourrice.

— Non, répondit-elle d'un ton sec.

Puis elle reprit vivement :

— Elevez-le, ayez-en le plus grand soin, voilà votre devoir et c'est tout ce qu'on vous demande.

La nourrice se retira sans oser répliquer.

Et quand elle fut dans sa chambre, elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises.

— Pauvre petit, murmura-t-elle, ta mère ne t'aime pas ! Mais, va, je t'aimerai, moi !

Et elle l'embrassa encore.

Elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Depuis, elle n'avait pas eu la hardiesse de tenter une nouvelle épreuve.

Elle éprouvait une joie intime en voyant que l'enfant lui était complètement abandonné, elle s'attachait à lui davantage et le pauvre petit eut au moins le bonheur de trouver dans sa nourrice l'affection et la tendresse d'une véritable mère.

Dans les premiers jours du mois de septembre on apprit à Coulange la mort de la duchesse de Chesnel-Tanguy. Elle venait de s'éteindre doucement, à l'âge de quatre-vingt-ans, dans son vieux manoir des Pyrénées, qu'elle n'avait pas quitté depuis plus de quinze ans.

C'est le notaire qui écrivait. Sa lettre était adressée à la marquise de Coulange, il disait :

" Rien ne nous faisait prévoir la fin prochaine de madame la duchesse, dont j'étais le conseiller, le notaire et l'ami. Elle est morte presque subitement d'une attaque de paralysie. Il y a quinze jours elle avait éprouvé une grande joie, sa dernière, en apprenant la naissance de votre fils, par la lettre que lui a écrite madame de Perny, votre honorée mère.

" Vous n'ignorez pas, madame la marquise, combien elle aimait M. le marquis ; elle était très affectée du mauvais état de sa santé, mais la naissance de son enfant était venue adoucir son chagrin. — Je suis une Coulange, me dit-elle avec une sorte d'enthousiasme, et je suis heureuse, oui, bien heureuse de savoir, avant de mourir, que notre nom ne s'éteindra pas ! — Peut-être pressentait-elle alors qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. En effet, dès le lendemain, elle voulut ajouter un codicile à son testament qui instituait M. le marquis de Coulange son légataire universel.

“Madame la duchesse a donc pris une disposition nouvelle en légant à son arrière-petit-neveu, Eugène-Charles de Coulange : 1^o une somme de quinze cent mille francs ; 2^o son beau domaine sur l’Allier, évalué à plus d’un million, dont le légataire jouira dès qu’il aura accompli sa vingtième année.

“L’héritage de madame la duchesse de Chesnel-Tanguy dépasse neuf millions sur lesquels il a fallu prendre cinq cent mille francs pour divers legs particuliers.”

Le reste de la lettre du notaire contenait des vœux pour le rétablissement du marquis, des compliments à la marquise, l’offre de ses services et l’assurance de son dévouement.

Sosthène et sa mère triomphaient sur toute la ligne. C’était un rêve féerique qui se réalisait pour eux. Leur joie, leur ravissement devenaient du délire. Ils étaient éblouis.

—Comprenez-vous, maintenant, dit madame de Perny à sa fille, comprenez-vous ?... Vous portez un beau nom, et vous allez avoir, que dis-je, vous posséderez dès aujourd’hui une des plus grandes fortunes de France... Ingrate, voilà ce que votre frère et moi avons fait pour vous, voilà ce que nous avons donné !...

La marquise répondit d’une voix sourde :

—Oui, voilà ce que vous avez fait pour moi ; oui, voilà ce que vous m’avez donné ; la fortune augmente et l’infamie grandit.

XXII

Sosthène de Perny ne perdit pas de temps. Le soir même, il ouvrit sa valise et se mit en route pour les Pyrénées afin de prendre possession de l’héritage de la duchesse de Chesnel-Tanguy.

Il avait en poche la procuration notariée de son beau-frère, laquelle lui donnait les pleins pouvoirs d’agir, en toute circonstance, au lieu et place du marquis de Coulange.

—Je serai probablement de retour dans quinze jours, avait-il dit à sa mère, en la quittant.

—Reste là-bas le moins longtemps possible, avait répondu madame de Perny. Dans tous les cas, si nous recevons la nouvelle de la mort du marquis, je te préviendrai aussitôt par une dépêche.

Depuis plus de quinze jours, aucune lettre venant de Madère n’était arrivée à Coulange. La lettre de madame de Perny, annonçant au marquis la naissance de son fils, était restée sans réponse.

Cela avait fait supposer, à Sosthène et à sa mère, que le marquis était à la dernière extrémité.

Mathilde, elle aussi, avait cette pensée, et elle attendait des nouvelles de son mari avec une angoisse mortelle.

Huit jours après le départ de Sosthène, aucune lettre n’étant venue la rassurer, la marquise était toujours en proie à sa douloureuse inquiétude.

Un matin elle remarqua que sa mère n’était plus la même que la veille et les jours précédents.

Madame de Perny paraissait soucieuse ; son front s’était assombri, il y avait quelques chose d’amer dans le pli de ses lèvres, et son regard n’avait plus la même expression de dédain et de hauteur.

Madame de Coulange comprit que quelque chose de grave préoccupait sa mère. Elle sentit son cœur se serrer.

—Ma mère a reçu une mauvaise nouvelle, pensa-t-elle ; oh ! je devine, ça va plus mal... Mon Dieu ! il est mort, peut-être !...

Elle ne pouvait rester dans une aussi cruelle incertitude.

—Ma mère, demanda-t-elle à madame de Perny, est-ce que vous avez reçu une lettre de Madère ?

—Pourquoi m’adressez-vous cette question ?

—Parce que je vous vois préoccupée, inquiète, dit Mathilde.

—Ma fille, vous voyez mal, je suis toujours la même.

—Non, non, je ne me trompe pas, répliqua vivement la marquise, je suis sûre que vous me cachez quelque chose.

Madame de Perny eut un mouvement brusque des épaules.

—Que pourrais-je donc vous cacher ? répliqua-t-elle avec humeur.

—Je ne sais pas, balbutia Mathilde ; mais mon cœur me dit que vous avez reçu une mauvaise nouvelle.

Madame de Perny fronça les sourcils, en haussant de nouveau les épaules.

—Vous avez une lettre de Madère, reprit la marquise.

Madame de Perny resta silencieuse.

—Ah ! vous ne voulez pas me le dire, s’écria la marquise d’une voix déchirante, mon mari est mort !

—Décidément, vous êtes folle, répondit durement madame de Perny ; c’est vous-même qui créez les fantômes qui vous effrayent ; défiez-vous de votre imagination.

Sur ses mots, elle quitta brusquement sa fille.

—Elle n’a pas voulu me rien dire, se dit la jeune femme, mais elle n’a pas pu me tromper ; je le sens là, elle me cache quelque chose.

La marquise passa le reste de la journée dans une agitation fiévreuse. La nuit elle ne dormait presque pas, et encore ses quelques instants de sommeil furent-ils tourmentés par des songes sinistres.

Elle se leva de bonne heure, s’habilla vite et descendit dans les jardins. Elle éprouvait le besoin de marcher et de respirer au grand air. D’ailleurs le temps était superbe.

Elle alla jusqu’à la porte du jardinier et causa un instant avec la femme. Ensuite elle s’enfonça dans une allée qui la conduisit à une petite porte qui s’ouvre sur la Marne. Elle sortit du parc. Rêveuse, la tête lourde de pensées, elle continuait sa promenade en suivant le bord de la rivière. Elle revint aussi à la grande grille du château.

Elle se disposait à rentrer lorsque sur le chemin, venant de son côté, elle aperçut un homme dans lequel elle reconnut le facteur rural.

Machinalement, elle se mit à marcher comme si elle allait au-devant de l’agent des postes. Au bout d’un instant ils se rencontrèrent. Le facteur s’arrêta devant la marquise en ôtant respectueusement sa casquette.

—Est-ce que vous avez aujourd’hui des lettres pour le château ? demanda-t-elle.

—Oui, madame la marquise, plusieurs, et les journaux comme d’habitude.

—C’est singulier, pensa la jeune femme, depuis un mois je n’ai pas vu un seul journal au château.

Elle reprit tout haut :

—Toutes ces lettres sont pour madame de Perny sans doute ?

—Je ne sais pas, madame la marquise, je n’ai pas encore bien regardé.

Le facteur ouvrit son sac de cuir à plusieurs compartiments.

—Deux lettres de Paris pour madame de Perny.

—Alors vous n’en avez pas portant un timbre étranger ?

—Si, madame, en voici une qui vient de Madère.....

La marquise tressaillit.

—Toujours pour madame de Perny ? fit-elle.

—Non, madame la marquise, celle-ci vous est adressée.

—A moi ?

—Parfaitement, madame la marquise.

—Vous voulez bien me la donner ?

—Certainement, répondit-il... lui tendant la lettre.

Elle la prit d’une main tremblante, en disant :

—Merci.

Le facteur referma son sac, salua la marquise et poursuivit son chemin. Il était déjà assez loin lorsque la marquise le rappela en marchant précipitamment vers lui.

—C’est une petite recommandation que je veux vous faire, lui dit-elle ; si vous voyez madame de Perny, ne lui dites pas que vous m’avez rencontrée, je désire qu’on ne sache pas au château que vous avez ce matin une lettre pour moi.

—Madame la marquise peut être sûre de mon silence, répondit le facteur ; mon métier m’oblige à être discret.

La jeune femme avait glissé la lettre dans son corsage.

Elle revint rapidement sur ses pas, en passant devant la grande grille sans s’arrêter, et elle rentra dans le parc par la petite porte qu’elle avait ouvert pour en sortir.

Quand elle se trouva dans un endroit solitaire, certaine de n’avoir à redouter aucun regard indiscret, elle s’arrêta. Elle était vivement émue. Son cœur battait violemment et elle sentait que ses yeux se mouillaient de larmes. Elle tira lentement la lettre de son sein.

—Mon Dieu, que vais-je apprendre ? soupira-t-elle.

Elle tenait le papier entre ses doigts frémissants. Les yeux fixés sur l’enveloppe, elle murmura :

—C’est l’écriture de Firmin : brave et bon serviteur, c’est lui qui m’écrit.

Cependant elle était toujours hésitant ? elle n’osait pas briser les cachet, elle avait peur.

—Ah ! il faut que je sorte de cette horrible incertitude, s’écria-t-elle.

Elle laissa échapper un nouveau soupir, et elle déchira l’enveloppe. D’abord, il lui fut impossible de lire ; les larmes qui roulaient dans ses yeux éteignaient sa vue. Elles les essuya. Alors, le dos appuyé contre un arbre, ayant autour d’elle un épais rideau de feuillages encore verts, elle lut les lignes suivantes :

“Madame la marquise.

“Depuis quatre jours, tous les matins, je prenais la plume pour vous écrire, mais impossible, ma main tremblait si fort que la plume me tombait des doigts. Je suis dans un état dont on ne peut se faire une idée. En ce moment encore je pleure comme un enfant. Oh ! ne vous effrayez pas, madame la marquise, c’est de joie et de bonheur que je pleure.

“Il est sauvé, madame la marquise, il est sauvé !

“Le docteur Gendron a déclaré que le mal était arrêté, vaincu, que la guérison de mon bon et cher maître était certaine. Madame la marquise, cet homme-là est plus qu’un grand médecin, c’est un Dieu !... Je me suis mis à genoux devant lui et je lui ai embrassé les mains. Alors, il m’a dit :—Mon cher Firmin,—oui, madame la marquise, il m’appelle son cher Firmin,—ce n’est pas moi qu’il

“ faut remercier, c'est Dieu qui a guéri votre maître.—Et moi je lui ai répondu :—Docteur, vous êtes bon comme le bon Dieu.

—Voyez-vous, madame la marquise, je crois bien que je n'ai plus du tout la tête à moi ; je vas, je viens, je cours ; à chaque instant je me mets à danser tout seul comme un fou, ou bien je chante je ne sais pas vraiment quelles chansons, de vieux airs du pays bourguignon qui, tout à coup, me sont revenus à la mémoire. Ça, c'est la joie, madame la marquise.

“ Depuis quelques jours déjà M. le marquis est entré en convalescence ; heure par heure on le voit reprendre ses forces ; il faut encore prendre de grandes précautions et l'entourer de beaucoup de soin ; mais il n'y a plus à craindre pour sa vie : il est sauvé !

“ Il commençait à être moins faible ; appuyé au bras du docteur ou au mien, en allant bien doucement, il faisait au soleil le tour de notre jardin qui n'est que roses et jasmins.

“ Mais lorsqu'il apprit que vous aviez heureusement donné le jour à un fils, ce fut un changement à vue comme dans ces pièces si drôles et qui font tant rire, qu'on joue au théâtre. Ses yeux ont retrouvé subitement une clarté qu'ils ont gardée depuis. Maintenant, madame la marquise, mon cher maître fait seul deux fois le tour du jardin sans s'arrêter, en s'appuyant seulement sur un bâton.

“ Il parle constamment de vous, madame la marquise, et il désire vivement vous revoir. Il y a huit jours, il avait décidé que vous viendriez le retrouver à Madère, si votre santé vous permettait de faire ce long voyage ; mais il a brusquement changé d'idées il y a trois jours, à la suite d'une conversation qu'il a eue avec le docteur.

“ Que s'est-il passé entre eux ? Je ne l'ai pas entendu, et ils ne me l'ont pas dit ; mais je l'ai deviné. Pour vous, madame la marquise, et pour la première fois de ma vie, je trahis un secret de mon maître.

“ Madame la marquise, vous ne viendrez pas à Madère, parce que c'est M. le marquis qui ira vous retrouver à Coulange.

“ Je suis, madame la marquise, avec le plus profond respect, votre très-humble, très-obéissant et très-dévoué serviteur.

“ FIRMIN BRUGELLE.”

En achevant sa lecture, la jeune femme se mit à sangloter, et de douces larmes inondèrent ses joues, mais son front s'était irradié, et une joie immense rayonnait en elle.

Elle porta la lettre à ses lèvres. C'était un baiser qu'elle envoyait à son mari.

—Ah ! je ne suis pas au bout de mes souffrances ! s'écria-t-elle ; mais il m'est rendu, j'ai eu raison de vouloir vivre !

Quand elle se sentit plus calme, elle essuya son visage et ses yeux, et reprit le chemin du château.

Le tantôt, elle s'enferma dans sa chambre et écrivit deux lettres, une de quelques lignes au vieux serviteur pour le remercier ; l'autre très-longue au marquis de Coulange. Cette fois, n'ayant plus à subir la volonté de sa mère, elle ne craignit point de laisser déborder sa tendresse et son amour. La lettre terminée, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas dit un mot de l'enfant. Un frisson passa dans tous ses membres.

—Oh ! c'est épouvantable ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Après avoir réfléchi un instant, elle se décida à écrire : “ l'enfant se porte bien.”

—Ainsi, reprit-elle, d'un ton douloureux, me voilà pour toujours condamnée à mentir ! Où donc est ma fierté ? Où donc est ma conscience ? Qui donc me retirera de l'effroyable abîme où ils m'ont précipitée ?

Ils devaient m'aimer, me soutenir, me protéger ; au lieu de cela, ils ont brisé ma vie, broyé mon cœur ! C'est ma mère, c'est mon frère... Oh ! je les hais !

Elle sortit dans la soirée, et porta elle-même ses deux lettres au bureau de poste.

Cinq jours après, Sosthène était de retour à Coulange. Il était parti joyeux, rayonnant, il revenait sombre et triste. Evidemment, madame de Perny lui avait fait part des nouvelles quelle avait reçues de Madère. Le marquis de Coulange recouvrant la santé, c'était voir s'en aller en fumée le magnifique rêve qu'ils avaient fait, après de si belles combinaisons, de si brillantes espérances, après s'être donné tant de soucis, tant de peine, se retrouver devant rien, c'était pour tous les deux un coup terrible.

Et puis, comme tous les criminels, ils n'étaient pas tranquilles, ils ne pouvaient pas l'être. Si endurcis qu'ils fussent, ils sentaient, ils voyaient les dangers qui les menaçaient. Chez les plus grands coupables, il y a toujours un instant où la conscience se révolte et fait entendre sa voix courroucée.

Sosthène et sa mère n'en étaient pas encore là, sans doute ; mais ils ne se dissimulaient pas toute la gravité qu'il y avait pour eux dans la situation nouvelle.

Il était facile de lire sur le visage de Sosthène sa contrariété, son dépit, son désappointement, ses inquiétudes. Un crime sans profit

pour lui, c'est-à-dire devenu inutile, tous ses merveilleux projets détruits, démolis comme un château de cartes, quel écroulement autour de lui ! Insatiable dans ses ambitions, il avait déjà grimpé sur toutes les hauteurs ; retomber dans la pauvreté, dans la boue, quelle chute !

Il serait revenu enchanté de son voyage s'il avait pu se dire encore qu'en s'occupant des affaires de son beau-frère et de sa sœur il travaillait pour lui.

En dehors des formalités légales, aucune difficulté ne se présentait pour empêcher ou retarder l'entrée en possession du superbe héritage de la duchesse de Chesnel-Tanguy. L'affaire était en bon chemin et marchait rapidement, grâce à l'activité du notaire, que la duchesse avait nommé son exécuteur testamentaire.

La majeure partie de la fortune de la défunte était en propriétés foncières, lesquelles n'étaient grevées d'aucune hypothèque. Il y avait tout près de trois millions de valeurs déposées à la Banque de France. Cette somme énorme représentait les économies faites par la duchesse dans les vingt années précédentes.

Sosthène et sa mère tinrent conseil. Ils se tracèrent un nouveau plan de conduite et cherchèrent à se rassurer réciproquement.

Compromise par son silence et plus encore par les lettres qu'elle avait écrites à son mari, ils ne devaient rien craindre du côté de la marquise. Elle était bel et bien leur complice. En supposant qu'elle fût poursuivie par les remords et l'horreur de tromper le marquis, ils n'admettaient pas qu'elle eût le courage de se faire leur dénonciatrice. D'ailleurs, en révélant le crime, en accusant sa mère et son frère, ce qui leur semblait une monstruosité, ne s'accusait-elle pas elle-même ?

La mère et le fils, si dignes l'un de l'autre, décidèrent donc qu'ils attendraient les événements en se tenant sur leurs gardes, c'est-à-dire constamment prêts à se défendre contre n'importe quel danger.

Un mois s'écoula. On était arrivé à la fin d'octobre.

Un matin, vers dix heures, on sonna à la grille du château. Aussitôt tout le monde fut sur pieds. Un domestique courut ouvrir. Une chaise de poste, traînée par deux chevaux vigoureux, entra et vint s'arrêter devant le grand escalier.

C'était le marquis de Coulange qui arrivait accompagné du docteur Gendron et de son vieux valet de chambre.

Madame de Perny et son fils, devançant la marquise, se précipitèrent au devant des voyageurs.

M. Gendron mit pied à terre le premier et tendit la main au marquis pour l'aider à descendre.

M. de Coulange n'était plus reconnaissable. Assurément, il était toujours très faible et réclamait encore beaucoup de soins avant qu'on pût espérer sa guérison complète ; mais il n'avait plus le teint livide et jaunâtre et cette maigreur affreuse qui, naguère encore, le faisaient ressembler à un cadavre.

Avant qu'il eût eu le temps de jeter un regard autour de lui, il se trouva dans les bras de madame de Perny. Il l'embrassa affectueusement. Ensuite ce fut le tour de son beau-frère. Le marquis était très ému.

—Je sais tout ce que je vous dois, leur dit-il, je vous montrerai bientôt ma reconnaissance.

Puis voyant apparaître la marquise :

—Ah ! Mathilde ! s'écria-t-il, en ouvrant ses bras.

La jeune femme était venue lentement ; car elle se soutenait à peine sur ses jambes fléchissantes. Toute en larmes, elle se jeta au cou du marquis.

Ce fut une délicieuse étreinte, pleine de tendresse et d'amour.

Pour Mathilde, c'était plus que le retour de l'époux aimé après une longue absence. Elle avait vu partir le pauvre condamné à mort, c'est un ressuscité qu'elle voyait revenir !

—Edouard, dit elle, ne te fatigue pas, appuie-toi sur moi.

—Oh ! je suis plus grand garçon que cela, répondit le marquis d'un ton joyeux, n'est-ce pas, docteur ? Je marche seul maintenant et, si je me sers encore d'une canne, c'est uniquement pour faire le coquet.

Pourtant, ma chère Mathilde, continua-t-il, je prends ta main pour que tu me conduises près de notre enfant.

La marquise sentit comme une griffe de fer labourer sa poitrine. Une sueur froide mouilla son front et elle crut qu'elle allait défaillir. Mais elle se remit assez promptement et, sa main dans celle du marquis, elle monta les marches de l'escalier.

Tout bas elle se disait :

—Voilà le calice, voilà le martyre !

Elle mena le marquis dans la chambre de la nourrice. Madame de Perny, Sosthène, le docteur et Firmin y entrèrent derrière eux.

Sosthène et sa mère étaient pâles et agités. C'était le moment de la dernière et suprême épreuve, et, certes, ils étaient loin d'être tranquilles.

La nourrice tenait le petit sur ses genoux. Elle se leva. Le marquis s'approcha. Pendant un instant, il regarda l'enfant, ayant dans le regard une indicible ivresse. Puis il le prit dans ses bras, l'éleva à la hauteur de ses lèvres et lui mit un baiser sur le front.

—Cher petit être, dit-il d'une voix vibrante d'émotion, tu auras, je l'espère, le cœur, la noblesse, la grandeur, les hautes vertus de tes ancêtres !

Puis, se tournant vers la marquise :

—Mathilde, chère Mathilde, cet enfant, ce fils que tu m'as donné est le gage de mon éternel amour. Il n'est pas seulement l'espoir de notre maison, nos joies les plus pures reposent sur sa tête, et par lui notre vie aura tous les rayonnements.

La marquise ne répondit pas. Elle ne pouvait rien dire. Elle s'était un peu éloignée et elle tenait sa tête baissée pour cacher son trouble.

Cette fois, M. de Coulange s'aperçut de l'attitude embarrassée de la jeune femme. Il se disposait à faire sa remarque tout haut, lorsque madame de Perny s'empressa de lui dire à voix basse :

—Ne faites pas attention, tantôt je vous expliquerai cela.

Puis, élevant la voix, elle reprit audacieusement :

—N'est-ce pas qu'il est gentil comme un chérubin, monsieur le marquis ? Sosthène prétend qu'il ressemble à Mathilde ; mais je ne suis pas de son avis. . . Monsieur le marquis, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est à vous qu'il ressemble ?

—Nous verrons cela plus tard, répondit M. de Coulange en souriant.

Et il remit l'enfant dans les bras de la nourrice.

A ce moment un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi. On passa dans la salle à manger et on se mit à table. Le repas terminé, madame de Perny prit le bras du marquis et l'emmena dans sa chambre.

—J'avais hâte de me trouver seul avec vous, lui dit M. de Coulange. Je n'ai pas à me plaindre de l'accueil qui m'a été fait ; mais je vois, je sens que ce n'est point là la joie et le bonheur auxquels je m'attendais. J'avais déjà remarqué autrefois qu'il y a en Mathilde un fond de tristesse, dont j'ai vainement cherché à pénétrer la cause. Aujourd'hui, cette tristesse inexplicable est devenue plus apparente ; on la voit dans son regard, dans son attitude, on la sent dans l'expression de sa physionomie. Je vous en prie, ne me cachez pas la vérité ; que se passe-t-il ?

—Rien qui soit de nature à vous alarmer, monsieur le marquis. Vous savez combien votre femme est sensible, et vous comprendrez qu'il reste encore des traces de ce qu'elle a souffert pendant ces longs mois passés loin de vous dans des inquiétudes mortelles. Sa santé s'est affaiblie et le moral a été un peu atteint. Pour ne vous rien cacher, je dois vous dire que nous avons craint en même temps pour ses jours et pour sa raison. Mais j'étais près d'elle, je lui ai donné mes soins, et j'ai eu le bonheur de la mettre à l'abri d'un danger et de triompher de l'autre. Avec le temps, entourée de votre affection, Mathilde retrouvera sa gaieté des jours heureux ; vous verrez peu à peu disparaître cette langueur qui vous inquiète. A votre arrivée, avec quelle joie elle s'est jetée dans vos bras ? . . . Monsieur le marquis, je peux bien vous le dire, votre femme vous aime trop !

—Oui, oui, elle m'aime. . . Oh ! je n'ai jamais douté de sa tendresse !

—Vous êtes tout pour elle, monsieur le marquis ; seul, constamment, vous occupez toute sa pensée ; il semble que son amour pour vous ait étouffé dans son cœur tous les autres sentiments d'affection. Sosthène et moi, nous lui sommes devenus presque indifférents ; on pourrait croire qu'elle ne nous aime pas. Je dirai plus, monsieur le marquis, son enfant lui même. . .

—Ainsi, c'est vrai, s'écria douloureusement M. de Coulange, elle n'aime pas son enfant !

—Je ne dis pas cela, monsieur le marquis, et je ne voudrais même pas le supposer ; mais elle s'occupe si peu de lui, elle lui témoigne une telle indifférence, que j'en éprouve un véritable chagrin. Elle aime certainement son enfant, s'il en était autrement, ce serait contre nature ; mais si je m'en rapporte à ce que j'ai observé, je crois qu'elle aurait peur de ne plus vous aimer assez, si elle lui donnait une part de sa tendresse. N'est-ce pas étrange, monsieur le marquis ?

—Oui, c'est étrange !

—Je me suis déjà demandé plus d'une fois s'il n'y avait pas là une maladie.

—Une maladie, répéta le marquis ; oui, c'est bien possible.

—Alors vous êtes de mon avis ?

—Il le faut bien, puisque c'est la seule manière d'expliquer la conduite bizarre de Mathilde.

—Ce serait donc une monomanie ?

—Hélas ! oui, une affection cérébrale produite par les tourments que je lui ai causés. . . Pauvre Mathilde ! . . . Ah ! ce n'est pas ainsi que je devrais la retrouver ! Je reviens si heureux ! . . . Dieu ne veut pas que mon bonheur soit complet. Mais nous la guérirons. Je ne ferai jamais assez pour elle et je n'aurai pas trop de mon amour pour lui faire oublier tout ce qu'elle a souffert pour moi. Comme vous le disiez tout à l'heure, ma mère, je l'entourerai de tant d'affection, de soins et de tendresse, qu'elle retrouvera son sourire et sa gaieté des jours heureux.

—Pour Mathilde, monsieur le marquis, votre tendresse sera le meilleur médecin.

—J'ai cet espoir. Mais, dites-moi, quand vous vous êtes aperçue de cette indifférence qu'elle a pour son enfant, ne lui avez-vous pas fait des observations ?

—Je n'ai pu lui cacher mon étonnement et je me suis même permis de lui faire des reproches.

—Eh bien ?

—Eh bien, monsieur le marquis, elle m'a répondu par des larmes, des sanglots. Un jour que j'avais été un peu vive, trop sévère peut-être, elle a été prise d'une crise nerveuse qui m'a beaucoup effrayée. J'ai compris que je la tourmentais inutilement, que je la faisais cruellement souffrir et que, dans l'intérêt de son repos et de sa santé, je devais renoncer à lui parler de son enfant.

Le marquis avait des larmes dans les yeux, il était désolé.

—Monsieur le marquis, me permettez-vous de vous donner un conseil ? reprit madame de Perny de sa voix hypocrite.

—Certainement.

—Eh bien, il faut que vous évitiez, avec le plus grand soin, de contrarier votre femme ; laissez-la libre d'agir selon ses idées, et ne lui faites jamais sentir que vous vous apercevez de sa froideur pour son enfant.

—Ce sera dur pour moi, répondit le marquis ; mais vous avez raison, je ferai ce sacrifice ; c'est un devoir que je dois m'imposer.

—Oui, laissez faire le temps, reprit l'astucieuse femme ; je suis convaincue qu'il y aurait un danger sérieux à lui faire des reproches ou des remontrances, car nous ne devons pas perdre de vue que Mathilde est une sensitive. Elle réfléchira, alors ses sentiments changeront et elle reconnaîtra ses torts.

Voilà, monsieur le marquis, ce que je tenais à vous dire, l'explication que je devais vous donner.

—Vous avez bien fait de me prévenir, et je vous en remercie, répondit M. de Coulange.

Le soir, Sosthène dit à sa mère :

—Vous avez longtemps causé avec le marquis ; que s'est-il passé entre vous ?

—Je me suis jetée au-devant du danger qui nous menaçait et je l'ai conjuré, répondit-elle. Maintenant, nous pouvons être tranquilles, M. de Coulange ne s'étonnera de rien.

—Comment avez-vous fait ?

Madame de Perny sa mit à rire. Puis elle répondit :

—Je lui ai mis un bandeau sur les yeux.

DEUXIEME PARTIE

I

Vingt mois se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Nous sommes au mois de juin.

Nous retrouvons les principaux personnages de notre histoire au château de Coulange.

Le marquis, parfaitement rétabli, est redevenu tel qu'il était avant son mariage. De cette cruelle et longue maladie qui l'a conduit à un doigt de la tombe, il ne reste maintenant que le souvenir d'une grande déception pour M. de Perny et sa mère, d'angoisses et de douleurs pour les autres. Plein de santé et de vie après avoir vu la mort de si près, riche, aimé, jouissant d'une grande considération et se croyant le père d'un fils qu'il adore, M. le marquis de Coulange se trouverait complètement heureux s'il n'était pas tourmenté à son tour par les inquiétudes que lui cause la santé de la marquise.

Fidèle à la promesse qu'il a faite à sa belle-mère, il a toujours évité avec soin de faire aucune allusion à l'indifférence de la jeune femme, à sa froideur, à son éloignement pour l'enfant. Et pourtant ce serait pour lui une joie bien vive si Mathilde avait pour le pauvre petit la tendresse d'une mère. Il sent ce que cette espèce d'antipathie inexplicable a de pénible, de douloureux, et les conséquences qu'elles peuvent avoir plus tard, touchant l'éducation de son fils ; aussi a-t-il pour l'enfant la tendresse la plus excessive.

—Il faut que je l'aime pour deux, s'est-il dit.

La marquise n'a guère changé. Elle a gardé sa tristesse et beaucoup de ses sombres pensées. Elle a encore de longues heures de rêveries ; c'est toujours avec terreur qu'elle regarde dans l'avenir, souvent elle verse des larmes secrètes.

Son mari ne lui parle jamais de l'enfant ; elle a facilement deviné qu'il suivait en cela les conseils de sa mère. Madame de Perny lui a évité ainsi une horrible torture ; elle ne lui en sait aucun gré ; mais, dans son cœur, elle remercie le marquis.

Se voyant entourée des soins les plus affectueux et mieux aimée que jamais, elle voudrait oublier afin de répondre à tant d'attentions et de prévenances ; même dans la plus grande intimité, elle

se sent glacée par l'épouvante qui est en elle. Oui, elle voudrait oublier et elle ne peut pas... Elle voit le bonheur facile et il lui est défendu. Son existence est empoisonnée. Son amour si grand, si pur, est profané, il est comme enveloppé d'un suaire. Chaque fois qu'elle pense à cet enfant sur la tête duquel le marquis a déjà placé de si belles espérances, elle sent un frisson courir dans tous ses membres, son sang se fige dans ses veines.

Parfois, cependant, reconnaissante et émue du redoublement de tendresse que son mari a pour elle, il lui semble que son horizon s'agrandit et qu'il se fait une clarté soudaine dans l'ombre qui l'entoure. C'est dans le ciel noir une échappée du soleil. Alors elle s'anime, son regard brille, sa poitrine se dilate et son délicieux sourire d'autrefois reparait sur ses lèvres.

Pour le marquis c'est un signe d'espérance, c'est une joie !

Mais, hélas ! ce n'est qu'un éclair de gaieté, l'oubli de la souffrance pendant quelques minutes. La jeune femme est vite reprise par ses sombres pensées, et elle se replonge dans sa nuit.

Madame de Perny et son fils sont toujours là. Leur situation est là même. Le marquis continue à être la dupe de leur hypocrisie, de leur fausse amitié.

Sosthène conserve ses fonctions d'intendant. Si le marquis y regardait de plus près, il s'apercevrait peut-être que son beau-frère ne se gêne pas beaucoup pour abuser de sa confiance en lui faisant approuver des comptes dont l'exactitude n'est pas parfaite. Mais M. de Coulange est tellement riche, que c'est à peine s'il dépense dans l'année le tiers de ses revenus. Cela permet à Sosthène de troubler les eaux et d'y pêcher à son aise. Car M. de Perny est resté un viveur, un homme de plaisir, et il a ses passions à satisfaire. Et puis il est bon de dire qu'il n'a pas renoncé complètement à ses prétentions sur la fortune de son beau-frère. En attendant mieux il fait ce qu'il peut, ou plutôt il prend ce qu'il veut.

Il est quatre heures de l'après-midi : le soleil commence à descendre vers le couchant ; la chaleur est moins grande et il y a plus d'ombrage ; l'air est encore rafraîchi par une brise embaumée qui passe dans les arbres, en faisant chanter les feuilles.

Les habitants du château viennent de descendre dans les jardins.

Assise sous une coupole de jasmins, la marquise cause avec une châtelaine du voisinage qui est venue lui faire une visite.

M. de Coulange et Ernest Gendron se promènent gravement dans une allée. Le jeune docteur est resté le médecin du marquis, mais il est aussi devenu son ami.

Madame de Perny lit un journal à l'ombre d'un magnifique polonia.

Sosthène, couché dans un hamac, fume un excellent régalia, en regardant le ciel bleu.

L'enfant se roule sur un gazon doux et flu comme un duvet, pendant que Fanor, le chien de chasse favori du marquis, fait autour de lui des bonds joyeux. Pour le moment, le petit Eugène s'amuse et prend ses ébats sous les yeux du vieux Firmin. C'est presque toujours le brave serviteur qui se charge de veiller sur le jeune maître en l'absence de la nourrice. Celle-ci n'a pas voulu se séparer de son cher nourrisson, dont elle est devenue la gouvernante.

Au bout d'un instant, voulant sans doute inviter le joyeux Fanor à un autre jeu, l'enfant se releva et se mit à courir du côté d'un bassin creusé à l'extrémité de la pelouse.

Firmin, craignant que l'enfant ne tomba dans l'eau, s'élança pour le retenir en criant :

— Monsieur le comte, prenez garde, arrêtez-vous, l'eau, l'eau !

Un éciat de rire du petit garçon lui répondit.

Plus agile que Firmin, Fanor s'était déjà précipité au-devant de l'enfant et couché sur le dos en le tenant dans ses pattes. Du reste, il n'y avait pas eu l'ombre d'un danger, car l'enfant était encore à une assez grande distance du bassin.

Le marquis avait entendu Firmin. Il l'appela.

— Firmin, lui dit-il d'un air contrarié, tu viens encore de retomber dans ton vieux péché.

— C'est vrai, monsieur le marquis, balbutia le serviteur.

— Eh bien, Firmin, je m'étonne que tu ne tiennes aucun compte de mes observations. Encore une fois, je te défends de parler ainsi à mon fils. Docteur, vous devez être de mon avis : Entendre un homme de l'âge de Firmin appeler un enfant, un bambin qui n'a pas encore deux ans "monsieur le comte," n'est-ce pas ridicule ?

— Vous avez raison, monsieur le marquis, répondit le docteur.

— Je ne veux pas élever mon fils sottement, à l'école des vieux préjugés, reprit vivement le marquis ; je ne veux pas qu'il grossisse un jour la masse de ces gandin-pompadés qui traînent partout leur vie inutile et qui dépensent follement la fortune de leur père sans aucun profit pour personne. Je tiens à faire de mon fils un homme, un homme qui n'ait pas de fausses idées. Pour cela, il faut qu'il sache de bonne heure qu'un titre n'est rien, que la richesse n'est qu'un dépôt dont on doit faire un noble emploi, et qu'avant d'être quelque chose par ses ancêtres, il faut être d'abord quelque chose par soi-même.

— J'ai oublié, dit Firmin, excusez-moi monsieur le marquis ; voyez-vous, c'est plus fort que moi, l'habitude.

— Va, mon brave, je ne t'en veux pas et je te pardonne, reprit le marquis, en posant sa main sur l'épaule du vieux domestique ; mais souviens-toi mieux de mes paroles et pénètre-toi bien qu'il s'agit de l'éducation que je veux donner à mon fils. Appelle-le tout simplement Eugène. A toi comme aux autres, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on ait pour lui le respect qu'on doit à l'enfance.

Le marquis reprit le bras du docteur, et ils s'éloignèrent pour renouer leur conversation, interrompue par le vieux serviteur.

Un instant, après, madame de Perny, ayant fini de lire son journal, alla s'asseoir près de sa fille et de la visiteuse dans la gloriotte de jasmins. Bientôt une assez vive discussion s'engagea entre cette dernière et madame de Perny, sur l'acclimatation en France des fleurs et des arbustes exotiques.

La marquise qui n'était pas fâchée de n'avoir plus à répondre aux questions de la visiteuse, s'empressa de profiter de l'occasion qui lui était offerte de reprendre sa liberté. Elle se leva en disant :

— Je vous laisse causer ensemble.

Et elle alla rejoindre son mari et le docteur.

— Ma chère Mathilde, lui dit le marquis, tu désires peut-être consulter notre ami Gendron. Eh bien, tu vas me remplacer auprès de lui pendant que je vais tenir compagnie à ces dames.

Sur ces mots, il s'éloigna rapidement.

La marquise arrêta sur le médecin son regard interrogateur.

— Docteur, dit-elle, n'est-ce pas plutôt mon mari qui désire que vous fassiez sur moi une expérience de votre savoir ? Vous savez combien je vous estime, et la véritable amitié que j'ai pour vous : dites-moi la vérité.

— Eh bien, madame la marquise, c'est vrai, vous avez deviné. M. de Coulange est persuadé que vous êtes un peu malade. Il voudrait que je découvrisse la cause de votre tristesse, de vos préoccupations constantes, et que je trouvasse le moyen de les faire disparaître.

— Que lui avez-vous répondu ? demanda-t-elle.

— Que vous n'êtes pas une malade ordinaire, madame la marquise, que l'esprit ne se laisse pas consulter comme le corps, que pour vous guérir enfin, son amour était plus puissant à lui seul que la science de tous les médecins réunis.

La jeune femme baissa tristement la tête.

— Ah ! madame la marquise, quand vous aurez chassé loin de vous ces idées noires qui vous assiègent sans cesse et brisent votre volonté, le jour où vous rouvrirez votre cœur au bonheur qui vous vient de toute part, aux joies intimes de la famille, ce jour-là, M. de Coulange vous reverra telle qu'il vous a connue quelques mois après votre mariage, souriante, joyeuse, ensoleillée, et il sera le plus heureux des hommes !

La marquise resta silencieuse ; mais le docteur entendit le bruit d'un soupir étouffé, et il vit que deux larmes roulaient dans ses yeux.

Madame la marquise, dit-il, voici un banc à l'ombre, si vous voulez vous asseoir...

— Non, non, répondit-elle vivement ; la grande chaleur est passée, marchons, au contraire, cela me fera du bien.

— Désirez-vous vous appuyer sur mon bras ?

Sans rien répondre, elle prit le bras du docteur.

Quand ils eurent fait une vingtaine de pas la marquise reprit la parole.

— Ainsi, dit-elle, pendant tout ce temps que vous avez causé avec mon mari, vous avez parlé de moi ?

— Uniquement de vous, madame la marquise. Comme toujours il m'a fait part de ses inquiétudes. Vous êtes tout pour lui ; pour vous savoir heureuse, que ne ferait-il pas ?

— Ses inquiétudes ! oui, oui, je les comprends... Docteur, je sais qu'il souffre et qu'il n'est pas plus heureux que moi. Ah ! si je pouvais... Mais, non, je ne peux rien !

— Parce que vous ne cherchez pas à secouer votre torpeur. Ce sont des distractions sans cesse renouvelées qu'il vous faut. Permettez-moi de vous le dire, madame la marquise, vous avez eu tort, l'hiver dernier, de ne pas céder aux sollicitations de M. le marquis qui voulait que vous allassiez dans le monde. Si vous ne l'avez pas oublié, c'est le conseil que je vous donnais.

— J'ai horreur du monde, docteur ; à tout je préfère la solitude et je cherche l'isolement.

— Parce que vous vous y enfermez avec vos pensées, vos rêves ; eh bien, c'est précisément pour cela que la solitude vous est nuisible et que vous devez accepter, même comme un sacrifice à faire, tous les moyens de distraction qu'on vous offre.

Elle secoua la tête. Puis, répondant à ses secrètes pensées, elle murmura :

— Je ne pourrai jamais.

— Quand il le peut, reprit M. Gendron, le médecin guérit les maladies du corps ; Dieu guérit celles de l'âme. Vous aimez votre mari, madame la marquise, vous devez faire quelque chose pour lui.

— Oui, docteur, je dois faire beaucoup.

—Il serait tout à fait désolé s'il n'y avait pas en lui l'espoir ardent.

--Ah ! il espère ? fit-elle.

--Oui.

--Et vous, docteur ?

—J'espère aussi.

--Sur quoi fondez-vous votre espoir ?

--Sur plusieurs choses, madame la marquise ; une entre autres, qui existe aujourd'hui, et sur laquelle je compte absolument.

—Et cette chose, docteur ?

--C'est une découverte que j'ai faite ; je n'ai point cru devoir en parler à M. de Coulange, bien que j'eusse été certain de lui causer une très grande joie.

—Je ne comprends pas. Vos paroles ressemblent à une énigme.

--Elles ne peuvent être une énigme pour vous, madame la marquise.

--Si, du moment que je ne les comprends point. Mais pourquoi, puisque vous pouviez faire plaisir à mon mari, ne lui avez-vous pas parlé de votre découverte ?

--Parce qu'il y a certains secrets de femme qu'un médecin même doit respecter.

La jeune femme ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

--Que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle.

--M. Gendron la regarda en souriant.

—Je ne vous ai pas trahie, dit-il ; du moment que vous n'avez rien dit à M. de Coulange, j'ai compris qu'il était de mon devoir de garder le silence, mais vous allez être mère pour la seconde fois !

La marquise s'arrêta brusquement.

—Mère ! je vais être mère, moi exclama-t-elle.

Elle tourna vers le ciel son front radieux et son regard dans lequel éclatait sa joie infinie.

—Un coin de ce beau ciel d'azur vient de s'ouvrir pour moi ! prononça-t-elle dans une sorte d'extase.

Le docteur la regardait avec étonnement et réfléchissait.

—C'est bien étrange, se disait-il.

Il est impossible de sonder sa pensée : mais plus que jamais je suis convaincu que quelque secret terrible pèse sur son existence.

II

Le soir, aussitôt après le dîner, la marquise se retira dans sa chambre. Elle éprouvait le besoin de se trouver seule avec ses nouvelles pensées.

Oh ! cette fois, elle n'était plus environnée de ténèbres ; elle se trouvait en pleine lumière, l'éblouissante clarté qui rayonnait en elle se répandait sur toutes choses et traçait une ligne lumineuse à travers l'avenir. Elle sortait brusquement de son affaissement et sentait qu'une nouvelle vie allait commencer pour elle.

Sa volonté venait de renaître et elle trouvait en même temps la force et le courage prêts à tout braver. A la faiblesse succédait l'énergie.

—Je n'oublierai pas, je n'oublierai jamais, se disait-elle ; mais si l'épouse était faible, la mère sera forte.

Elle se demandait si le moment n'était pas venu de tout dire au marquis. Elle examina froidement quelles pouvaient être les conséquences de sa révélation. S'il n'y eût eu que l'enfant étranger à éloigner pour toujours, à chasser de cette place qu'il occupait dans la famille, certes elle n'aurait pas hésité un seul instant ; car ce n'était pas seulement la moitié d'une grande fortune, un titre qu'il prenait à son enfant, à elle ; il lui ravissait encore, dans le cœur de M. de Coulange, une part de tendresse à laquelle il n'avait aucun droit.

Mais, devant la loi, cet enfant dont elle ignorait l'origine, avait des droits indéniables, et il était impossible de les lui retirer sans provoquer un immense scandale. Ce n'était pas tout : il y avait un crime, il y avait des coupables... or, quand elle a à punir, la justice marche et ne s'arrête pas. Elle voyait sa mère et son frère traînés devant un tribunal, peut-être une cour d'assises, et elle-même, la marquise de Coulange, appelée en témoignage et forcée de les accuser et de les faire condamner.

Elle se disait bien que sa mère et son frère ne méritaient aucune pitié ; mais pouvait-elle se résigner à jouer le rôle odieux d'accusatrice ? Était-ce bien à elle, la fille et la sœur, d'ouvrir à ces deux coupables la porte d'une prison ?

La marquise se trouvait toujours au fond de la même impasse. Passer sur toutes les considérations, c'était sortir d'un malheur pour se précipiter dans un autre non moins épouvantable.

--Non, se dit-elle, après avoir réfléchi assez longuement, j'attendrai ; plus tard, je verrai... Il y a beaucoup de choses que j'ignore et qu'il faut que je sache. Je réfléchirai, j'examinerai. Dieu m'inspirera. Je trompe mon mari, c'est vrai ; mais comme je suis punie ! Dieu de miséricorde, continua-t-elle, en joignant les mains, vous qui voyez dans les âmes, jugez-moi en me prenant en pitié !

Elle se mit à genoux et fit monter vers le ciel sa prière fervente.

Elle priait encore, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. Elle

se leva et alla ouvrir. C'était le marquis. Toujours inquiet, il venait savoir lui-même si la jeune femme ne se trouvait pas indisposée.

—Comme tu es bon ! lui répondit-elle. Rassure-toi, je n'éprouve aucun malaise.

—A la bonne heure, mais tu nous as quittés si brusquement...

—J'avais besoin d'être seule, de me recueillir.

—Toujours ton rêve, ma chérie, fit le marquis avec bonté.

—Non, Edouard, un autre... M. Gendron ne t'a rien dit, il a voulu me laisser le plaisir de t'apprendre...

—Quoi donc ?

Elle lui jeta ses bras autour du cou.

—Edouard, s'écria-t-elle, tu vas partager ma joie, mon ravissement, je vais être mère !

—Ah ! c'est une nouvelle bénédiction du ciel ! répondit M. de Coulange, en l'étreignant fortement contre son cœur. Oui, ma bien aimée, je partage ta joie. Va, je n'aurais plus rien à désirer si ton bonheur, que je lis dans tes yeux, ne devait plus être altéré par aucune sombre pensée.

—Edouard, ne me fais pas de reproche.

—Non, jamais, car je t'aime !

—Ecoute : tout à l'heure, j'étais là, à genoux, je priais ; dans le silence, j'écoutais les conseils de Dieu, et j'ai pris de grandes résolutions. Edouard, tu seras content de moi, je te le promets. Vois-tu, je ne suis pas la même femme ; une merveilleuse clarté m'inonde et je ne sais quelle douce ivresse s'est emparée de mon cœur.

—Alors, tu l'aimeras, cet enfant que tu vas mettre au monde ?

—Si je l'aimerai ! mais je l'aime déjà ! s'écria-t-elle avec exaltation.

—Mathilde, et l'autre, le premier ?

Elle ne répondit pas. Mais le marquis la sentit tressaillir, et il vit qu'elle pâlisait. Si naturelles que fussent ses paroles, il regretta aussitôt de les avoir prononcées.

—Mathilde, je n'ai rien dit, reprit-il avec douceur ; ah ! ce n'est pas en ce moment que je voudrais te faire de la peine. Dieu me garde de violenter ton cœur et de t'imposer jamais une de mes volontés. Sache-le bien, mon amie, ce que tu veux, je le veux !

—Edouard, tu es généreux et bon ; je t'aime !

Le lendemain matin, la marquise fit appeler les domestiques du château, à l'exception de la femme de chambre de madame de Perny. Quand ils furent tous devant elle, elle leur dit :

—A partir de ce jour, je prends la direction de ma maison ; je vous prévient donc qu'il n'y a plus ici que M. le marquis et moi pour vous donner des ordres ; de même lorsque vous aurez quelque chose à demander, c'est à M. le marquis ou à moi que vous devrez vous adresser.

Les serviteurs se regardèrent avec étonnement.

—Et si madame de Perny nous commande quelque chose demanda la cuisinière.

—Madame de Perny a sa femme de chambre pour la servir.

—Madame la marquise, dit le cocher, depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, M. le marquis est moins mon maître que M. de Perny. Chaque jour je dois ou lui seller un cheval ou tenir une voiture à sa disposition. Que devrai-je lui répondre lorsqu'il me donnera des ordres ?

—Vous répondrez à M. de Perny que vous n'avez pas le droit de sortir une voiture de la remise ou de disposer d'un de vos chevaux, sans la permission de M. le marquis. Je n'avais pas autre chose à vous dire. Maintenant, allez reprendre chacun votre travail.

Les domestiques se retirèrent, moins Firmin, qui s'approcha de la marquise et lui dit d'une voix émue :

—C'est bien, ce que vous venez de dire, madame la marquise, c'est très bien !

—Ainsi, Firmin, vous m'approuvez ?

—Je le crois bien que j'approuve madame la marquise ; il y a longtemps qu'elle aurait dû parler à ses gens comme elle vient de le faire. J'ose vous le dire, madame la marquise, parce que je suis sûr que vous excuserez un vieillard qui vous vénère, vous avez été trop longtemps dans votre maison comme une petite demoiselle. Je ne veux pas oublier le respect que je dois à madame votre mère, mais, quand je la voyais commander ici comme la véritable et seule maîtresse, je sentais mon vieux sang bouillonner dans mes veines. Je sais bien que cela ne me regardait pas, que je n'avais rien à dire, mais c'était plus fort que moi et je souffrais.

Mais c'est fini, madame la marquise reprend son autorité, elle s'apercevra bientôt que si bon que soit un serviteur, il obéit avec plus de plaisir quand il reçoit directement les ordres de ses maîtresses.

—Ça va être pour moi une chose toute nouvelle et probablement une tâche difficile, dit la marquise ; mais je compte sur vous, Firmin, sur vous et sur les autres.

—On vous aime et on vous respecte, madame la marquise, vous ne trouverez autour de vous que des cœurs dévoués.

—Merci, Firmin, vous êtes le modèle des serviteurs, répondit la marquise.

Et elle le congédia.

Le vieux valet de chambre avait dit ce qu'il pensait, ce que depuis des années il avait sur le cœur ; il était content de lui. Tout joyeux il se disait :

—Enfin, il y a donc une marquise de Coulange !

Un quart d'heure ou vingt minutes plus tard, madame de Perny entra brusquement chez sa fille. Elle avait la figure violacée et était frémissante de colère.

—Ma fille, dit-elle avec aigreur, c'est une indignité ; vous allez, je pense, me donner l'explication de ce qui se passe.

—Si je peux vous satisfaire, je le ferai, ma mère, répondit la jeune femme d'un ton très-calme ; mais il faut d'abord que je sache ce qui se passe.

—Les domestiques prétendent qu'il n'ont plus d'ordres à recevoir de moi.

—Et bien, ma mère ?

—C'est une insolence sans non, et je vais exiger que M. de Coulange les congédie immédiatement.

—Je crois qu'avant d'agir mon mari me consultera. Ce que vous venez de me dire serait grave, ma mère, si nos serviteurs avaient la prétention de n'obéir à personne ; mais, rassurez-vous, ils feront leur service comme par le passé, et je vous prie de n'en avoir nul souci.

—Ah ! je ne voulais pas le croire ; ainsi, ma fille, c'est vous... .

—C'est au marquis et à moi que nos serviteurs doivent obéir.

—Vous me rendez ridicule, je ne supporterai pas... .

—Ma mère, répliqua la jeune femme en la regardant fixement, je suis la marquise de Coulange et j'entends et je prétends être la maîtresse dans ma maison.

Madame de Perny fit deux pas en arrière. Elle ne reconnaissait plus son esclave.

—Ma fille, s'écria-t-elle exaspérée, c'est une injure que vous faites à votre mère !

—Comment cela ?

—Parce que vous m'humiliez, et devant qui ? Devant vos gens !

—Je ne fais que reprendre l'autorité qui m'appartient.

—Et bien, c'est absolument comme si vous me disiez : Votre présence me gêne ici, allez-vous-en !

—Puisque vous parlez de cela, je vais vous dire tout de suite quelles sont mes intentions : Si cela ne vous déplaît pas trop, vous pouvez rester au château pendant le reste de la saison. Mais, dès aujourd'hui, vous pouvez charger votre fils, mon frère, de vous trouver un appartement. Vous ne rentrerez pas avec nous à l'hôtel de Coulange.

—Ah ! elle me chasse, elle chasse sa mère !

—Je ne vous chasse pas, nous nous séparons, voilà tout, parce que nous ne pouvons plus vivre ensemble.

—Malheureuse ! et ton frère ?

—Mon frère ! il vous suivra, répondit sèchement la marquise.

Madame de Perny était devenue verte. Ses yeux enflammés ressemblaient à des tisons.

—Et dire que c'est ma fille, ma fille ! s'écria-t-elle d'une voix rauque prête à suffoquer. Elle n'a pas de cœur, elle n'a rien ! Je t'ai mise au monde, je t'ai élevée, je t'ai fait instruire, je t'ai mariée, je t'ai rendue riche ; car ton élévation, ta fortune, ton titre de marquise, c'est à ton frère et à moi que tu les dois ; sans nous, qui t'avons faite ce que tu es, que serais-tu, dis ? Rien, tu ne serais rien... Si, une malheureuse de plus dans la foule des misérables !... Ah ! je devais m'attendre à ton ingratitude, me voilà récompensée de tout ce que j'ai fait pour toi !

La marquise se dressa sur ses jambes d'un seul mouvement. Pâle, le sein bondissant, le regard chargé d'éclairs, superbe d'énergie, elle se plaça en face de sa mère.

—En effet, ma mère, dit-elle, parlons de ce que vous avez fait pour moi. Vous le savez, moi aussi. Ecoutez donc : Vous m'avez opprimée, brisée, anéantie, et si je ne suis pas devenue folle, c'est qu'il est resté dans ma pensée un rayon de clarté que vous n'avez pu éteindre ! Vous avez empoisonné mon existence ; vous avez torturé mon cœur et mon âme de toutes les manières. Vous n'avez pas été ma mère, vous avez été mon bourreau !...

—Mais elle est folle, la malheureuse, elle perd la raison ! exclama madame de Perny, en agitant ses mains au-dessus de sa tête.

Dédaignant ces paroles, la marquise poursuivit :

—Vous m'avez donné le jour ; eh bien, je ne vous en remercie pas... Est-ce que j'avais demandé à naître, moi ? Allez, quand je pense à mes souffrances passées, à toutes les autres douleurs qui m'attendent encore, je me dis que pour vous, pour moi et les autres, il aurait mieux valu que je restasse au fond du néant. Ah ! elle est loin d'être enviable la vie que vous m'avez donné !

Vous m'avez élevée ; comment ? Dès le lendemain de ma naissance vous m'avez éloignée de vous, et, comme une orpheline ou une abandonnée, j'ai été livrée à des étrangers. J'ai grandi sans

connaître aucune véritable affection ; je n'ai jamais reçu de vous une caresse, vous n'avez jamais eu pour moi une parole de tendresse. Je n'ai jamais été heureuse ; cependant, au pensionnat, j'ai connu quelques années de tranquillité. Et cela, et mon éducation, et le peu que je suis, je ne vous le dois même pas... Vous ne m'avez jamais aimée ; je dis plus, vous m'avez toujours détestée. Tout ce que votre cœur pouvait contenir de tendresse, vous l'avez donné à mon frère. Oh ! je ne suis pas jalouse ! Non, car votre tendresse est malsaine, et aujourd'hui je préfère votre haine à votre affection !

Madame de Perny avait cherché un point d'appui contre un meuble. Un tremblement convulsif secouait tous ses membres. Elle était écrasée.

Enfin, vous m'avez mariée, continua la jeune femme. Eh bien ! j'interroge mon cœur et il me répond que je ne vous dois aucune reconnaissance. J'avais près de dix-sept ans ; j'allais devenir pour vous un embarras, et vous vous demandiez déjà, sans doute, ce que vous feriez de moi. A la mort de mon père, vous possédiez une fortune de près de huit cent mille francs. Qu'en avez vous fait ?

—Mathilde, vous savez que de grandes pertes d'argent...

—Oui, je les connais, ces pertes d'argent. A l'âge de vingt ans, grâce à votre faiblesse, à vos funestes complaisances, votre fils avait déjà tous les vices ; c'était un joueur, un coureur, un débauché, qui se vautrait dans toutes les fanges ; il scandalisait les honnêtes gens par son horrible conduite. Cinq fois de suite vous avez payé ses dettes ; il a ainsi dévoré sa fortune et la vôtre. Vous ne vous en êtes pas tenue là, vous lui avez livré ma part d'héritage, ma dot ! pour qu'il puisse satisfaire ses passions viles, vous m'avez dépouillée ;

—Ce sont là des folies de jeunesse, balbutia madame de Perny, et vous n'ignorez pas que M. de Coulange lui-même...

—Il n'y a pas de comparaison à établir entre M. de Perny et le marquis de Coulange, répliqua la jeune femme avec violence. Le marquis est un homme de cœur et d'honneur, lui ; il a su reconnaître ses erreurs, et il a noblement racheté ses fautes. D'ailleurs, il n'avait plus sa mère, il n'avait pas une sœur à protéger, et il était le maître absolu de sa fortune.

Vous m'avez donc mariée, continua la marquise. Pourquoi ? Pour servir vos intérêts. Je n'étais entre vos mains qu'un instrument.

Madame de Perny essaya une protestation.

—Laissez-moi parler, lui dit la jeune femme d'un ton impérieux ; il est inutile de souiller votre bouche par de nouveaux mensonges. Oui, mon mariage a eu pour but votre unique intérêt ; il a été le résultat d'un de vos monstrueux calculs. Je le répète, je n'étais entre vos mains qu'un instrument, un moyen. Du reste, dans vos calculs, mon bonheur n'a jamais compté pour quelque chose. Mon bonheur ! est-ce que vous y avez seulement pensé ?... Mais M. de Coulange m'aimait sincèrement, lui ; je ne tardai pas à découvrir qu'il possédait les plus belles qualités ; il méritait toute mon affection ; à mon tour, je l'aimai. Alors je connus une étrange douleur, en m'apercevant avec stupéfaction que ma mère était jalouse de mon bonheur.

—Oh ! fit madame de Perny.

—Oui, répliqua la marquise avec force, vous étiez jalouse de mon bonheur, et pour le détruire vous avez tout fait. Vous cherchiez à troubler ma tranquillité, en jetant le trouble et l'inquiétude dans mon cœur, en y faisant naître la défiance ; pour m'éloigner de mon mari, pour élever une barrière entre nous, vous faisiez surgir devant moi je ne sais plus quels sombres fantômes du passé. Eh bien, tout cela était encore un calcul. Vous vouliez tenir dans vos mains mon cœur et ma pensée ; vous vouliez me dominer, m'annihiler complètement ; et, en effet, vous aviez réussi à me briser, à me réduire à l'état de machine, à faire de moi une chose inerte.

Mais aujourd'hui je sors de mon sépulchre, je reprends possession de moi-même, je retrouve ma volonté !

Vous parlerai-je maintenant de cet enfant que vous avez acheté, volé ou ramassé je ne sais où ? Non. Mon cœur se soulève, tous mes sentiments se révoltent ; mais la force me manque. Ah ! c'est là le mal irréparable que vous avez fait... Voilà la grande honte, voilà l'horreur, l'épouvante, voilà le tourment de ma vie !... Eh bien, dès aujourd'hui, il faut que vous sachiez quelles sont les conséquences de votre infamie. Je vais être mère réellement, entendez-vous, je vais être mère ! Et il y a ici, amené par vous, un enfant étranger, un enfant étranger qui sera plus que le mien dans la maison de Coulange ! Comprenez-vous, ma mère, comprenez-vous ?

Madame de Perny voulut parler ; il ne sortit de sa gorge que des sons rauques, inarticulés.

—C'est superbe ! reprit la marquise avec une ironie mordante. Ah ! votre amour maternel a le droit de s'applaudir... Voilà ce que vous avez fait pour moi, ma mère, le voilà !... N'est-ce pas que je dois avoir pour vous une vive reconnaissance ?

Madame de Perny se courba davantage. Elle n'osait plus lever les yeux sur sa fille.

La marquise poursuivit.

—Vous et mon frère, vous convoitiez la fortune de Coulange ;

comptant sur la mort du marquis, sur la mienne, car vous saviez que je ne lui aurais pas survécu, vous croyiez déjà que cette fortune était dans vos mains. Aujourd'hui tous vos calculs sont détruits, toutes vos espérances sont annihilées. Les millions vous échappent. De vos machinations infâmes, que reste-t-il ? Regardez ma mère, regardez... Que reste-t-il ? Le crime !

Le visage de la jeune femme avait pris une expression terrible, son regard était fulgurant.

Madame de Perny laissa échapper un sourd gémissement. Puis elle se redressa et fit un pas vers sa fille comme pour l'implorer. Mais elle se rejeta brusquement en arrière sous le regard flamboyant de la marquise. Elle poussa un cri de terreur ; et sans avoir prononcé un seul mot, frémissante, affolée, elle s'élança hors de la chambre.

La marquise se laissa tomber sur un siège.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, si je suis trop dure pour ma mère, pardonnez-moi !

III

En rentrant chez elle, madame de Perny tomba dans une violente attaque de nerfs.

On avertit Sosthène, qui accourut près d'elle.

On dut se passer du secours du docteur Gendron. Il était sorti dès le matin avec le marquis pour faire une excursion dans les environs de Coulange.

Pendant près d'une heure madame de Perny fut en proie à d'affreuses convulsions. Enfin, elle parvint à se calmer. Son premier soin fut de renvoyer sa femme de chambre, afin de se trouver seule avec son fils.

— Comment vous trouvez-vous maintenant, lui demanda Sosthène.

— Mieux. Ce ne sera rien. C'est le contre-coup d'une grande émotion.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai eu avec Mathilde une scène épouvantable.

— A propos de quoi ?

— Je ne te répéterai pas ce qu'elle m'a dit, des injures, des choses horribles !

— Quoi, Mathilde a osé...

— Elle est devenue une véritable tigresse.

— Mais ce n'est pas croyable, ma mère.

— Ta sœur n'est plus la même femme, te dis-je ; en vingt-quatre heures elle s'est transformée.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre : D'abord elle m'a signifié qu'elle ne voulait plus nous avoir près d'elle ; tu entends, Sosthène, elle nous chasse !

— Allons donc, c'est impossible !

— Après l'avoir vue et entendue, je ne peux même pas supposer qu'elle revienne sur sa résolution.

— Eh bien ! c'est ce que nous verrons. Heureusement le marquis est là.

Madame de Perny secoua la tête.

— Le marquis fera ce que sa femme voudra, dit-elle.

— Non, Mathilde n'osera jamais...

— Elle est capable aujourd'hui d'oser plus encore.

— Mais vous êtes sa mère, je suis son frère.

— Oui, mais elle ne nous aime pas.

— Eh, je le sais bien !

— Il y a des choses que je lui avais cachées ; comment les a-t-elle apprises ? je n'en sais rien. Elle se souvient, elle n'oubliera pas et elle ne pardonnera jamais. Va, pour qu'elle n'ait pas craint de se révolter contre moi, il faut qu'elle soit bien résolue à aller jusqu'au bout.

Je ne la connaissais pas encore ; tout à l'heure elle m'a montré ce qu'elle est. Veux-tu que je te dise la vérité ? Eh bien, elle m'a fait peur et j'ai tremblé devant elle !

— Est-ce qu'elle vous a menacé de tout révéler au marquis ? demanda Sosthène en pâlisant.

— Non, je ne crois même pas qu'elle en est la pensée ; elle sait les conséquences terribles qui en résulteraient ; mais je te le dis, Sosthène, et tu peux me croire, elle est dans un tel état de surexcitation qu'il serait dangereux seulement d'essayer de lutter contre elle.

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde, voilà où nous en sommes après tout ce que nous avons fait ?

— Nous ne pouvions pas prévoir que le marquis reviendrait à la santé, après avoir été condamné par tous les médecins, par ton ami Ernest Gendron lui-même.

— Et c'est Gendron qui l'a guéri. Sans lui... J'ai été mal inspiré le jour où je suis allé le chercher. Avoir perdu quand nous avions un si beau jeu !

— Il y avait contre nous la fatalité.

— Ma mère, il y a donc un démon qui se mêle de nos affaires pour les bouleverser ?

— Je viens de te le dire, il y a la fatalité, Mathilde va être mère.

— Ah ! maintenant, je comprends, je comprends, murmura Sosthène atterré.

— Et contre cela nous ne pouvons rien, reprit madame de Perny. Voilà la cause du changement de Mathilde. Il y a en elle une force qu'aucune autre ne peut plus maîtriser. Il est certain qu'elle adorera son enfant ; il est facile de comprendre quels doivent être son désespoir et sa fureur en voyant près d'elle un autre enfant, un étranger, qui partagera tout avec le sien. Elle le déteste, elle le hait, cet enfant. Que fera-t-elle plus tard ? je l'ignore. En attendant, c'est nous d'abord qu'elle frappe dans sa colère.

— Vous exagerez peut-être, ma mère ; je ne puis admettre que Mathilde...

— Elle est et restera impitoyable. Ce matin elle a fait appeler tous les domestiques du château, et elle leur a fait défense de recevoir aucun ordre de moi ; il doit en être de même de toi.

— En effet, répondit Sosthène, et je m'explique maintenant la singulière réponse que le cocher m'a faite ce matin.

— C'est nous faire comprendre que nous n'avons plus qu'à partir d'ici.

— Que faire, alors que faire ?

— Nous soumettre.

— Quoi ! sans rien tenter du côté du marquis ?

— Ce serait entreprendre une lutte impossible. Ce n'est pas seulement Mathilde ; c'est tout qui est contre nous. Ta sœur tient notre sort dans ses mains. Aujourd'hui les rôles sont changés ; c'est elle qui nous domine et nous sommes ses esclaves. Si nous essayons de résister, elle n'a qu'un mot à dire et elle nous brise.

— Elle ne dira pas ce mot.

— Sosthène, je n'en sais rien.

— Oh ! la misère, après un si beau rêve ! murmura-t-il d'une voix creuse.

— Il n'y a qu'une chose, une seule, qui pourrait nous sauver.

— Ah ! Laquelle ?

— La mort de l'enfant.

Sosthène tressaillit.

— Mais il n'a pas envie de mourir, le petit malheureux.

— Ma mère, on ne sait pas, répliqua Sosthène d'une voix étranglée, le mal est si vite arrivé.

Des lueurs sombres passèrent dans son regard.

Madame de Perny ne comprit pas ou feignit de ne pas avoir compris la pensée de son fils.

— Nous n'avons pas cela à espérer, reprit-elle ; cet enfant se porte comme un charme, et ce n'est jamais ceux-là qui ne devraient pas vivre, que la mort emporte.

Sosthène ne répondit pas. Absorbé dans sa pensée le misérable cherchait déjà le moyen de commettre un nouveau crime.

Après un assez long silence, madame de Perny reprit :

— J'espère encore que M. de Coulange ne te retirera pas sa confiance et que, comme par le passé, tu resteras chargé de ses affaires.

— Comme cela, je ne perdrais pas tout, ma mère. C'est égal, ce ne sera plus la même chose.

— Tu vois ce que tu as à faire ; si c'est nécessaire, je t'aiderai.

— Alors, vous êtes décidé à partir ?

— Il le faut bien, si nous ne voulons pas attendre qu'on nous chasse réellement. Dans deux ou trois jours tu te rendras à Paris pour louer un appartement. Ensuite tu feras enlever de l'hôtel de Coulange ce qui nous appartient.

— Il me semble, ma mère, que vous vous pressez un peu trop.

— Sosthène, après ce qui s'est passé ce matin entre Mathilde et moi, nous ne pouvons plus habiter sous le même toit.

— C'est donc une rupture complète ?

— Oui, complète.

— C'est bien, dit-il, je verrai ma sœur.

— Je ne m'y oppose pas, répliqua madame de Perny, mais tu ferais aussi bien de ne lui rien dire.

— J'ai mon idée, répondit Sosthène.

Et il quitta sa mère.

Il voulait avoir immédiatement une entrevue avec madame de Coulange. Mais on lui répondit que la marquise était sortie en disant qu'elle allait au village.

C'était la vérité. La jeune femme s'était rendue à l'église, où elle voulait prier et s'affermir dans ses résolutions.

Sosthène descendit au jardin. Il y trouva le marquis jouant avec l'enfant.

Le docteur Gendron herborisait dans le parc.

M. de Coulange accueillit son beau-frère aussi affectueusement qu'à l'ordinaire.

— Il ne sait rien encore de ce qui se passe, se dit Sosthène.

— J'ai appris tout à l'heure que madame de Perny s'était trouvée indisposée.

— Oui, une légère indisposition, presque rien.

— On m'a, d'ailleurs, aussitôt rassuré. Toutefois, je voulais me

présenter chez elle, mais vous étiez ensemble, vous causiez... Enfin elle va mieux ?

—Tout à fait bien.

—Vous vous êtes levé tard ce matin, paresseux ; tant pis pour vous, car vous seriez venu avec nous ; nous avons fait, le docteur et moi, une délicieuse promenade. Je vous laisse ; on ne peut pas quitter un instant cet enfant des yeux ; il ne tient pas en place et il court toujours vers la rivière.

Le marquis s'éloigna rapidement en rappelant le petit garçon.

—La rivière ! murmura Sosthène, en jetant du côté de l'eau un regard farouche, il faudrait qu'il y tombât ce soir et qu'il n'y eût là personne pour l'en retirer.

Un instant après la marquise rentra. Les domestiques attendaient son retour. Aussitôt un coup de cloche annonça le dîner. Madame de Perny ne parut pas. Elle fit dire par sa femme de chambre qu'elle mangerait un peu plus tard.

—Il ne faut pas contrarier madame de Perny, dit froidement la marquise.

Le repas fut silencieux, presque triste.

Mais, en voyant que sa femme s'occupait de toutes choses, qu'elle avait les yeux à tout, le marquis ne chercha point à cacher sa satisfaction. A chaque instant il envoyait au docteur des regards qui semblaient dire :

—Elle n'est plus du toi ! la même, je suis enchanté !

Quand le dîner fut achevé et qu'on eut causé pendant un quart d'heure ou vingt minutes dans le salon, le marquis proposa une partie de billard. M. Gendreau se leva.

—J'irai vous rejoindre tout à l'heure, dit Sosthène.

Il resta seul avec sa sœur.

—Mathilde, lui dit-il, je désire causer un instant avec toi.

—Ah ! dit-elle, vous avez quelque chose à me dire.

—Oui.

Il s'approcha des portes pour s'assurer qu'elles étaient bien fermées.

—Vous craignez donc bien qu'on ne vous entende ? demanda la marquise avec une nuance d'ironie.

—Il est toujours bon de prendre ses précautions contre les oreilles indiscrettes.

La jeune femme se leva et un sourire singulier glissa sur ses lèvres.

—Eh bien, dit-elle, nous pouvons passer dans ma chambre.

—Au fait, tu as raison, fit-il, j'aime mieux cela.

Il suivit la marquise.

De la main elle lui indiqua un fauteuil ; puis s'étant assise elle-même :

—Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez parler, j'écoute.

—Mathilde, qu'as-tu donc dit ce matin à notre mère ?

—Elle n'a certainement pas manqué de vous l'apprendre ; alors pourquoi me le demander ?

Sosthène se mordit les lèvres.

—Ma sœur, reprit-il, quels que soient les torts qu'elle ait envers toi, elle n'en est pas moins ta mère.

—Malheureusement ! répondit la marquise.

—Mathilde, tu te monte la tête, tu ne raisones pas ; non, non, il est impossible que tu ne reviennes pas à de meilleurs sentiments.

Elle secoua la tête.

—Il est trop tard et le mal est trop grand ! murmura-t-elle.

—Ainsi, c'est décidé, tu nous repousses.

—Oui.

—Sans pitié ?

—Vous n'en avez pas eu pour moi.

—Mathilde, tu sais que je ne possède rien.

—Mon frère, je ne vous demande pas ce que vous avez fait de l'héritage de mon père.

—Quoi, fit-il, en la regardant fixement, cela ne te ferait rien de me voir dans la détresse, dans la misère la plus affreuse ?

—J'ai pensé qu'il y a sur la terre bien des malheureux qui n'ont pas mérité leur triste destinée.

—Ah ! tu veux paraître plus cruelle que tu ne l'es. C'est impossible, on ne traite pas ainsi un frère. Tu ne veux plus nous avoir près de toi, ma mère et moi, soit. Mais tu suis tous les services que j'ai rendus et que je rends encore à M. de Coulange.

—Oh ! oui, je les connais, vos services.

—Eh bien, Mathilde, je ne demande qu'à conserver la position qu'il m'a laissée. Que je reste son intendant, son régisseur. Il faut que je vive, n'est-ce pas ?

—Vous avez là, mon frère, une illusion que je ne dois pas vous laisser. Le marquis de Coulange se porte bien maintenant, Dieu merci ; il n'a besoin de rien ; il s'occupera lui-même de ses affaires ; pour moi je m'occuperai de ma maison.

—Mais c'est odieux ce que tu viens de dire ! s'écria-t-il.

—J'ai eu sous les yeux des choses autrement odieuses, répliqua-t-elle d'un ton sec.

—C'est me retirer le pain de la main, reprit-il d'une voix frémis-

sante ; et c'est toi, ma sœur... Voyons, tu ne vois donc rien, tu ne te demandes donc pas ce que je ferai ?

—Vous ferez comme beaucoup d'autres, mon frère, vous travaillerez, répondit-elle froidement.

—Mathilde, tu n'as pas de cœur ! exclama-t-il.

Et il eut un geste menaçant.

La marquise se redressa, et le couvrant d'un regard de dédain : —C'est vrai, dit-elle toujours avec le même calme, je n'ai pas de cœur pour les indignes.

Sosthène qui faisait des efforts pour se contenir, ne put empêcher un rapide éclair de colère de traverser son regard.

—Alors, c'est un parti pris, prononça-t-il sourdement ; après ma mère, c'est moi ; tu brises le lien de la famille... Mathilde, tu ne tarderas pas à t'en repentir.

—Q'est-ce à dire ? répliqua-t-elle avec hauteur.

—Prends garde !

Les mains de la jeune femme se contractèrent légèrement.

—Vous me menacez, quand c'est vous qui devriez trembler ! s'écria-t-elle. En vérité, vous avez toutes les audaces ! Si vous croyez m'effrayer, monsieur mon frère, vous vous trompez grandement ; je n'ai rien à rebouter, moi... Vous, vous avez tout à craindre !

Sosthène prit aussitôt une attitude plus humble.

—Mathilde, dit-il, ne nous disputons pas ; du reste, c'est bien inutile. Tu me traites avec une grande rigueur ; mais je ne puis t'en vouloir, non, je ne t'en veux pas. Je me rends parfaitement compte de ta position, et ce qui se passe en toi, je le comprends. Mais ne te laisse pas entraîner trop loin, examine autrement les choses et tu les jugeras avec moins de sévérité. Ce que nous avons fait, ma mère et moi, c'était dans ton intérêt, tu ne peux pas dire le contraire.

Un pli se creusa sur le front de la marquise.

—Nous étions persuadés que ton mari allait mourir, continua Sosthène, et il fallait te conserver cette immense fortune des Coulange. Le marquis en a rappelé du terrible jugement des médecins, la mort l'a respecté, il est revenu à la santé, à la vie. Nous en avons été heureux tous. Mais l'enfant était là. Que pouvions-nous faire, dis ? Rien. Il fallait forcément accepter la situation. Si tu avais eu le malheur de perdre ton mari, au lieu de nous reprocher ce que nous avons fait pour toi, tu nous remercierais.

La jeune femme eut un sourire amer, mais elle continua à garder le silence.

—Aujourd'hui, poursuivit Sosthène, la situation s'aggrave d'une nouvelle complication ; tu vas devenir mère... Je t'en félicite, j'en suis heureux ! Mais nous ne pouvions pas prévoir que cette joie t'était réservée. Il y a dans la vie de ces surprises. Ce que nous avions fait pour ton bien est devenu un malheur. C'est de la fatalité !

Tu penses à l'enfant que tu vas mettre au monde et tu vois l'autre, l'étranger... Alors ton cœur se révolte, tu t'indignes, et c'est sur nous que tu frappes sans pitié. Oui, tu te trouves dans une affreuse situation. Tu nous accuses, je le comprends. Pourtant, Mathilde, tu devrais trouver en notre faveur des circonstances atténuantes.

—Je ne vois que mon malheur et tout le mal que vous m'avez fait, répondit la marquise.

Sosthène rapprocha son fauteuil de celui de sa sœur.

—Écoute reprit-il en baissant la voix, ce mal peut être réparé.

—Comment cela ?

—Cet enfant que nous t'avons donné...

—Eh bien ?

—Tu ne l'aimes pas ?

—Je le hais !

—S'il mourrait, tu serais contente.

—Elle tressaillit et plongea son regard dans les yeux de Sosthène.

—Mathilde, veux-tu qu'il meure ? reprit le misérable.

Elle bondit sur son siège, mais sans cesser de le regarder fixement.

Il continua :

—On ne meurt pas seulement de maladie ; il y a des accidents... Ce soir, demain, dans deux ou trois jours, l'enfant peut tomber du haut d'une fenêtre et, dans sa chute, se briser la tête sur une pierre ; ou bien, en courant sur la pelouse, il peut s'approcher trop près de la rivière ou du bassin, glisser, faire la culbute dans l'eau et se noyer.

La marquise se dressa debout comme poussée par un ressort. Elle était devenue blanche comme un suaire. Les yeux étincelants, faisant peser sur Sosthène tout le poids de son regard, où l'indignation se mêlait à l'horreur :

—Infâme ! infâme ! cria-t-elle d'une voix vibrante, dans quelle boue infecte a donc été pétrie ton âme ? Il n'y a donc en toi que la pensée du crime ? Après celui que tu as commis, tu en médites un autre plus exécrable encore ! Et c'est à moi, à moi, que tu viens proposer ce forfait !... Oh ! c'est la suprême honte !... L'air que je

respire près de toi est empoisonné... Va-t-en, va-t-en, tu me fais horreur, tu m'épouvantes !

Il s'était levé et il regardait comme un homme qui n'a plus sa raison.

—Oui, continua-t-elle avec une nouvelle violence, va-t-en le plus loin possible, afin que je ne te revoie jamais ! Mais écoute ce que je vais te dire encore. A partir de ce moment, je prends sous ma protection ce malheureux enfant, qui est innocent, lui ; ne t'approche jamais de lui, ne le regarde même pas. S'il lui arrivait malheur, à cet enfant que je hais, je te dénoncerais aussitôt comme son assassin et en même temps je ferais connaître tes autres crimes. Tu es prévenu et tu sais quel châtement la justice te réserve : le baigne ou l'échafaud !

Puis, marchant vers lui, et lui montrant la porte d'un geste impérieux, elle répéta :

—Va-t-en !

Devant elle, devant son regard implacable, il recula lentement.

Il ouvrit la porte et s'enfuit.

IV

M. de Perny avait oublié que le marquis et le docteur Gendron l'attendaient dans la salle du billard. Il sortit du château et traversa les jardins, se dirigeant rapidement vers le parc où il voulait cacher son agitation et où il espérait apaiser la fureur et la rage qui grondaient en lui.

Dans une allée il aperçut la gouvernante qui se promenait avec l'enfant. Il eut pour ce dernier un regard de fauve ; puis, faisant brusquement volte-face, il s'en alla d'un autre côté, en s'enfonçant dans le taillis.

Le soir, à sept heures et demie, à l'appel de la cloche, qui annonçait le souper, madame de Perny et Sosthène parurent presque en même temps dans la salle à manger.

La mère avait repris son masque hypocrite et était souriante comme d'habitude.

Sur le visage du fils il ne restait aucune trace de contrariété et de mauvaise humeur.

La marquise n'eut pas de peine à deviner qu'il y avait eu entente entre eux. Mais elle ne s'en occupait en aucune façon. Elle était sûre d'elle maintenant, et elle savait que son mari, le moment venu, serait l'exécuteur de ses volontés.

Comme si rien ne s'était passé, le sourire aux lèvres, affectant même de paraître très gai, comme pour braver sa sœur, Sosthène tendit la main au marquis et au docteur.

—M. de Perny nous a boudé toute la journée, dit gaiement M. de Coulange. Je crois, docteur, qu'il ne nous a pas pardonnés d'être sortis sans lui ce matin. A qui la faute ? Quand on veut voir le soleil se lever, il faut soi-même se lever avant lui.

—C'est forcé, répondit le docteur en riant.

—Sosthène, où donc êtes-vous allé cet après-midi ? Nous vous avons attendu au billard jusqu'à trois heures et demie.

—M. le marquis peut ajouter que sur huit parties de trente points il m'en a gagné sept.

—Docteur, je vous connais, c'est une flatterie à l'adresse de la marquise. Et avec cela vous empêchez Sosthène de répondre.

—Au fait, c'est vrai, où est-il allé ?

—Je me suis promené dans le parc pour dissiper un violent mal de tête, répondit M. de Perny.

—En ce cas, c'est différent. Docteur, nous lui pardonnons ?

—Certainement, monsieur le marquis.

M. de Coulange s'avança vers madame de Perny.

—Et vous, ma mère, lui demanda-t-il, comment allez-vous ce soir ?

—Tout à fait bien, monsieur le marquis, je vous remercie.

—Je suis heureux que votre indisposition n'ait pas eu de suites.

—Elle me laisse que le regret de vous avoir inquiétés.

—Alors tout va bien. Mettons-nous à table et soyons gais.

Puis, s'approchant de la marquise, il lui dit tout bas :

—Mathilde, je te trouve toujours plus jolie ; ce soir tu es ravissante.

A la campagne, au château comme à la ferme, on se couche généralement de bonne heure, excepté, cependant, quand on a de nombreux invités ou qu'on donne des fêtes.

A dix heures madame de Perny se retira. Sa retraite fut bientôt suivie de celle de Sosthène et du docteur. Le marquis et la marquise restèrent seuls dans le salon d'été.

—Mathilde, dit M. de Coulange, je ne sais pas si je me trompe, il m'a semblé que ta mère n'était pas ce soir comme d'habitude, qu'elle était contrainte, embarrassée, enfin que quelque chose, un papillon noir, lui trottait dans la tête. J'ai remarqué aussi qu'elle évitait de te regarder ; toi-même, ma chérie, tu avais dans l'éclat de ton regard, quelque chose de singulier, d'insaisissable. Par exemple, ce n'est pas une plainte que je formule, moins encore un reproche

que je t'adresse. Oh ! non ; je suis trop heureux de voir ce rayonnement, qui est le signe de la vie qui se manifeste en toi !

Quant à Sosthène, c'est autre chose, il a été fort gai, mais c'était une gaieté trop bruyante, qui éclatait à contresens ; elle agaçait, elle portait sur les nerfs. Que te dirai-je ? Il m'a paru que la gaieté de Sosthène était beaucoup plus apparente que réelle.

Comme je te l'ai dit, il peut se faire que je me trompe. Après tout, moi-même j'avais peut-être l'esprit mal tourné. Je te fais part de mes impressions, voilà tout. Eh bien, Mathilde, je me disais que tout cela n'était pas naturel et ne pouvait exister sans cause.

—Mon ami, tu ne t'es pas trompé, répondit la marquise ; tu as bien vu la contrariété de ma mère et la fausse gaieté de mon frère. Les préoccupations de l'une et le rire de l'autre ont la même cause.

—Ah ! que s'est-il donc passé ?

—Je vais te le dire. Ce matin j'ai eu avec ma mère une conversation très sérieuse, à la suite de laquelle elle a eu cette indisposition qui n'était autre chose qu'une attaque de nerfs.

Le marquis regarda sa femme avec surprise.

—Voyons, dit-il, explique-moi cela, je ne comprends pas du tout.

—Eh bien, j'ai fait part à ma mère des intentions que j'ai, et je lui ai fait connaître ma volonté.

—Il n'y a pas de mal à cela. La marquise de Coulange a le droit de parler à sa mère de ses intentions et de lui dire quelle est sa volonté.

—Sans doute ; seulement j'ai pris une résolution qui n'est pas agréable à ma mère et à mon frère.

—Quelle est donc cette grave résolution ?

—J'ai décidé que madame de Perny et Sosthène ne demeureraient plus avec nous.

—Voilà une véritable surprise ; j'étais loin de m'attendre à cela.

—Nous serons plus libres et nous serons plus à nous.

—Je t'assure, Mathilde, répondit M. de Coulange, que ta mère et ton frère ne m'ont jamais gêné en rien.

—N'importe, mon ami, je veux maintenant vivre seule avec toi, pour toi.

—Au fait tu as peut-être raison. Mais tu n'a pas pris cette détermination sans un motif sérieux. Tu as eu à te plaindre de ta mère ?

—Oui.

—Et de ton frère ?

—De mon frère aussi.

—Que t'ont-ils fait ?

—Edouard, ne m'interroge pas sur ce sujet, je ne pourrais te répondre. Mais tu peux croire que je n'agis pas sans avoir bien réfléchi, et que si j'éloigne de nous ma mère et mon frère, j'ai des raisons pour cela.

—Certes, je n'en doute pas. Ma confiance en toi, Mathilde, est entière, illimitée ; je sais que tu ne peux vouloir que ce qui est juste ; du moment que tu ne crois pas devoir m'apprendre quelles sont les raisons qui ont provoqué ta décision, je ne demande pas à les connaître. Ta volonté est la mienne. Comme toujours, ce que tu veux, je le veux. Je comprends, en effet, que madame de Perny et Sosthène ne soient pas satisfaits. Ils avaient près de nous la vie facile et agréable. Ils n'avaient que de très-petites dépenses à faire. Si ta mère l'a voulu, elle a pu faire des économies sur ses dix mille francs de rente viagère ; Sosthène aussi a dû économiser quelque chose, s'il a été sage. Mais en se séparant de nous, ta mère va se trouver presque pauvre. Eh bien, Mathilde, que me demandes-tu pour elle ?

—Rien. Elle a vécu pendant des années déjà avec sa rente.

—C'est vrai, fit le marquis en souriant, mais alors elle n'était pas la belle-mère du marquis de Coulange. Voyons, ne penses-tu pas que nous ferions bien en lui servant chaque année une autre rente de dix mille francs ?

—Si c'est ton désir, je ne m'y oppose pas ; du reste, tu as seul le droit de faire de ta fortune l'emploi qui te convient.

—Je ne l'entends pas ainsi, Mathilde ; je ne saurais comprendre une union où les droits des époux ne sont pas égaux, où il n'y a pas égalité parfaite. La fortune de Coulange appartient autant à la marquise qu'au marquis.

—Je n'ai rien à répondre à des paroles qui sont une nouvelle preuve de ton affection pour moi ; je connais tes nobles sentiments et je sais combien tu es grand. Eh bien, mon ami, nous servirons à madame de Perny une rente annuelle de dix mille francs.

—Quand à Sosthène, nous n'avons pas à nous occuper de lui.

—Certainement. D'ailleurs, je suppose qu'il vivra avec ma mère. Et puis il est temps, s'il n'est pas déjà trop tard, qu'il cherche à se créer une position par son travail.

—Tu parles d'une position pour Sosthène, et tu oublies donc celle que je lui ai faite.

—C'est que je ne t'ai pas dit encore, Edouard, que j'ai prévenu Sosthène que tu t'occuperais toi-même de tes affaires à l'avenir.

—Il est certain qu'ayant à Paris mon notaire et sur chacun de

mes domaines un homme de confiance, je n'ai besoin de personne pour gérer mes biens ; mais si nous retirons à Sosthène cette occupation que je lui ai créée, que fera-t-il ?

—Ce que font tous ceux qui ne veulent pas avoir une existence inutile. Il faut qu'il s'occupe réellement, il faut qu'il travaille. Quelle position lui avais-tu faite près de toi ? C'était une sinécure, un prétexte pour lui donner deux mille francs par mois. Il ne faisait absolument rien. En croyant bien faire, mon ami, tu as rendu à Sosthène un très-mauvais service. Déjà habitué à la vie oisive, il s'y est plongé davantage ; il tranchait du grand seigneur et devenait plus maître que toi dans la maison.

Pour lui comme pour toi, une pareille situation n'était plus tolérable ; nous n'avons plus besoin d'être tenus en lisières et nous sommes assez grands, il me semble, pour nous conduire nous-mêmes. Voilà pourquoi, sauf ton assentiment, j'ai décidé qu'il en serait ainsi.

—Mathilde, je t'admire, tu es superbe ! s'écria le marquis véritablement charmé. Ah ! vois-tu, continua-t-il d'une voix émue, c'est que je n'étais plus habitué à te voir ainsi, à t'entendre parler comme tu viens de le faire.

—Eh bien, oui, répliqua-t-elle, je me réveille après un trop long sommeil.

—Et ton réveil est une aurore radieuse.

—Je reviens à Sosthène : il est bien entendu qu'il ne s'occupera plus en rien de tes affaires ?

—Sans doute, puisque tu l'as décidé.

—Jusqu'à présent, il a toujours compté sur les autres : il faut qu'il apprenne à ne compter que sur lui-même.

—C'est très bien, je suis de ton avis ; mais c'est une école à faire.

—Il la fera.

—Je l'espère ; en attendant il faut qu'il vive.

—Sois tranquille, ma mère ne le laissera manquer de rien.

—Je ne dis pas non. Permits-moi pourtant de te faire observer que si madame de Perny donne à son fils d'une main ce que nous lui aurons mis dans l'autre, nous ne ferons absolument rien pour elle.

—C'est admettre que Sosthène continuera à ne rien faire.

—Ma bonne amie, répondit le marquis en souriant, tu ne connais guère les difficultés de la vie ; il arrive qu'avec la meilleure volonté, on ne trouve pas à utiliser son intelligence et ses capacités. Comme tu le disais tout à l'heure, il est peut-être un peu tard pour que Sosthène se mette à la recherche d'une position. Evidemment, il est intelligent, mais cela ne suffit pas toujours. Malheureusement, il n'a fait aucune étude spéciale et je ne crois pas qu'on puisse en faire un préfet ou un diplomate. Ah ! s'il était ingénieur, il y a la grande industrie qui prend chaque jour un merveilleux développement.

Enfin, il cherchera ; il a de belles relations et mes amis seront aussi à son service. Malgré tout, il peut se faire qu'il attende longtemps. Eh bien, Mathilde, Sosthène va se trouver dans une situation plus intéressante encore que celle de ta mère, car il est absolument sans fortune, lui. L'abandonner complètement, c'est-à-dire ne rien faire pour lui, serait de l'ingratitude ou manquer de cœur. D'ailleurs, il est ton frère, le mien. Mathilde, comme à madame de Perny, nous ferons une pension à Sosthène.

La jeune femme resta silencieuse. Elle réfléchissait.

—À quoi penses-tu ? lui demanda le marquis.

—À ce que tu viens de dire.

—Eh bien ?

—Puisque tu crois devoir faire une pension à mon frère, quel en sera le chiffre ?

—Fixe-le toi-même.

—Non, toi.

—Dix mille francs, autant qu'à ta mère.

—Edouard, j'ai une autre idée.

—Voyons.

—Je préférerais que tu lui donnasses tout de suite, dès demain, deux cent mille francs.

—Ah ! fit le marquis étonné.

—Oui. Avec cette somme il fera quelque chose, s'il veut travailler ; il pourra prendre une part d'association dans une entreprise ou bien aller faire fortune à l'étranger, en Amérique ou ailleurs.

—C'est bien pensé ; mais si au lieu de cela il s'amuse et mange son capital ?

—Alors, tant pis pour lui ! Il t'aura bien prouvé, cette fois, qu'il est indigne de tes bienfaits.

—Mathilde, tu as l'air de l'accuser.

—Non. Mais c'est triste à avouer, je n'ai en lui aucune confiance. Le marquis n'insista point. Il est vrai qu'il pouvait reconnaître que sa femme n'avait pas tout à fait tort.

—Ma mère et mon frère ayant été prévenus par moi, reprit la marquise, tu n'auras qu'à leur confirmer demain ce que je leur ai dit aujourd'hui. Tu leur annonceras toi-même ce que tu veux bien faire pour eux, ils pourront rester au château jusqu'à la fin de la

saison, mais ils ne doivent pas rentrer avec nous à l'hôtel de Coulange.

—C'est bien, répondit le marquis, je causerai de tout cela avec madame de Perny et avec Sosthène.

La jeune femme se leva et s'approcha d'une grande fenêtre ouverte, encadrée de verdure.

—La belle nuit, dit-elle, et comme ce ciel est magnifiquement étoilé !

Le marquis vint se placer près d'elle, et d'un bras, entourant sa taille, il la serra contre lui.

Elle appuya amoureusement sa tête sur l'épaule de son mari, et, regardant le ciel, elle murmura :

—N'est-ce pas qu'on est bien, quand on s'aime et qu'on n'est que deux ?

V

Le lendemain matin, M. de Coulange eut avec son beau-frère, d'abord, et ensuite avec madame de Perny une longue conversation.

Le soir, Sosthène partit pour Paris.

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'on entendit parler de lui.

Les relations entre la mère et la fille étaient extrêmement tendues. Elles ne se voyaient plus qu'aux heures des repas et ne se parlaient jamais.

La marquise déployait une activité extraordinaire. Elle avait pris réellement et sérieusement la direction de sa maison. Lorsqu'elle se trouvait embarrassée, le vieux Firmin était là ; elle ne dédaignait pas de lui demander des conseils et de se servir de sa longue expérience. Elle se rendait compte de toutes choses, voulait tout voir par ses yeux. Mais, toujours affable et bonne, elle n'était jamais tracassière. Ses gens lui obéissaient avec plaisir, sans discuter aucun de ses ordres.

Cette vie active eut pour résultat de l'arracher un peu à ses tristes pensées et de raffermir sa santé, en rétablissant en elle la circulation normale du sang. Elle redevenait vive, alerte ; elle retrouvait sa grâce. Si elle gardait sa tristesse songeuse, si elle avait encore des heures d'abattement, son front s'était éclairci et les fraîches couleurs de la jeunesse estompaient ses joues plus arrondies.

Le marquis voyait s'opérer ce changement à vue avec une joie impossible à décrire.

Un matin madame de Perny reçut une lettre de son fils. Dans la journée elle annonça à son gendre que Sosthène arriverait au château le lendemain et que le jour même elle quitterait Coulange.

—Mais rien ne vous presse, lui dit le marquis ; pourquoi ne restez-vous pas avec nous, vous et Sosthène, jusqu'au jour où nous-mêmes nous rentrerons à Paris ?

Elle se contenta de répondre :

—Vous savez bien que notre présence ici n'est plus possible.

Elle employa la soirée à préparer ses malles avec l'aide de sa femme de chambre.

Quand Sosthène arriva, elle était prête à partir. Il n'y eut qu'à charger les malles sur une voiture que le marquis mit à leur disposition.

Sosthène ne demanda pas à voir la marquise. Cependant, au moment du départ, M. de Coulange crut devoir faire prévenir la jeune femme et il alla lui-même chercher le petit Eugène.

Madame de Perny embrassa l'enfant, en paraissant très-émue. Elle avait de grosses larmes dans les yeux. Faisant contre fortune bon cœur, Sosthène embrassa aussi le petit garçon.

La marquise venait de paraître, se rendant à l'appel de son mari. Elle vit toute cette scène. Elle sentit son cœur se soulever de dégoût.

—Les hypocrites, se dit-elle, sont-ils assez misérables !

Sosthène la salua sans lui adresser une parole, peut-être ne l'osa-t-il point.

—Ma fille, lui dit madame de Perny, vous reviendrez un jour, je l'espère, de vos préventions contre moi et votre frère, et vous reconnaîtrez que nous ne vous avons donné que des preuves d'affection. Avant de se séparer de vous, permettez à votre mère de vous embrasser.

La jeune femme devint très pâle. Pourtant, elle n'osa point repousser sa mère, qui, s'étant approchée d'elle, lui mit un baiser sur le front.

Tels furent les adieux.

La mère et le fils montèrent en voiture et partirent.

La marquise poussa un soupir de soulagement.

—Voilà une première délivrance, murmura-t-elle.

Le château de Coulange perdait deux hôtes ; mais M. et madame de Coulange en reçurent d'autres, surtout pendant le temps de la chasse, car le grand et le petit gibier abondaient sur le domaine de Coulange. Il y eut des jours où la marquise eut jusqu'à trente invités.

On arriva ainsi jusqu'aux derniers jours d'octobre. Alors on rentra à Paris.

Le 25 décembre, jour de Noël, la marquise de Coulange donna le jour à une petite fille.

Elle était toute mignonne, délicate, même un peu chétive. Mais elle paraissait avoir bonne envie de vivre.

La jeune mère déclara qu'elle ne voulait pas de nourrice, qu'elle tenait absolument à élever elle-même son enfant.

On essaya de lui faire des observations.

— Puis je nourrir ma fille, oui ou non ? demanda-t-elle au vieux praticien amené par Ernest Gendron.

Le médecin répondit : oui.

— En ce cas, tout ce que vous pourriez me dire encore est inutile.

On lui laissa son enfant, un peu contre le gré du marquis, qui redoutait pour elle de trop grandes fatigues.

M. de Coulange avait voulu profiter de la circonstance pour tenter un rapprochement entre la fille et la mère ; mais il avait complètement échoué.

Madame de Perny n'osa point se présenter à l'hôtel, la marquise ayant déclaré nettement qu'elle ne la recevrait pas.

Le marquis, qui n'avait aucune raison d'en vouloir à sa belle-mère, lui faisait d'assez fréquentes visites, et c'est par lui que madame de Perny savait à peu près tout ce qui se passait à l'hôtel de Coulange.

Était-ce par calcul ? Sosthène avait loué pour sa mère un appartement rue de Moscou, c'est-à-dire à l'autre extrémité de Paris. Il était censé y demeurer avec elle ; mais il avait conservé son petit appartement de la rue Richemont. Ceci indiquait qu'il ne songeait pas encore à changer son existence et à se créer une position indépendante, comme le lui avait conseillé son beau-frère, en lui faisant gracieusement don de deux cent mille francs.

Tous les quatre ou cinq jours, Sosthène venait voir le marquis. Il tenait à conserver un pied dans la place. Il ne parlait jamais de sa sœur et il évitait avec le plus grand soin de se trouver sur son passage. En revanche, il entretenait longuement le marquis des démarches qu'ils ne faisait point, en vue de se procurer une occupation en rapport avec ses goûts et ses aptitudes.

Il semblait naturel que madame de Perny fût la marraine de sa petite fille ou Sosthène son parrain.

On en parla à la marquise.

Elle répondit froidement qu'elle préférerait que sa fille ne fût jamais baptisée.

Le marquis ne savait plus que penser. Où il avait cru d'abord à un caprice de sa femme, à un de ces froissements dont l'impression s'efface avec le temps, il voyait apparaître une véritable répulsion, une sorte de haine. Mais ne voulant point sortir de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, sans donner toutefois raison à la marquise, il résolut de nouveau de toujours respecter ses sentiments, si bizarres qu'ils fussent.

Le comte de Laugeon, son cousin, et la comtesse de Laugeon furent les parrain et marraine de la petite fille.

On lui donna les prénoms de Maximilienne-Charlotte.

Nous n'avons pas besoin de dire que la jeune mère adorait son enfant. Il lui semblait qu'elle n'aurait jamais assez de tendresse à lui donner et que son cœur n'était pas assez grand pour contenir tout son amour.

Devant le petit ange endormi, elle restait des heures entières à le contempler. Quelles étaient alors ses pensées ? Nous ne saurions le dire. Mais il se mêlait certainement beaucoup d'amertume dans son extase.

Certes, cette tendresse passionnée de la mère pour son enfant était bien naturelle ; pourtant on la trouvait exagérée ; et quand on voyait d'une part l'affection de la marquise pour sa fille, de l'autre son indifférence pour son fils, on ne pouvait s'empêcher de convenir que cette mère avait d'étranges sentiments, et cela conduisait à faire de singulières réflexions.

Mieux que personne, M. de Coulange était à même de faire ces remarques. Il comparait, méditait ; et quand il essayait de s'expliquer ces deux sentiments contraires, il s'égarait complètement ; néanmoins il trouvait que le cœur de Mathilde était en contradiction flagrante avec lui-même.

En voyant que ce cœur insondable voulait donner toute à l'une et rien à l'autre, le marquis en arriva à éprouver un assez vif sentiment de jalousie. Oui, il devint jaloux de cette tendresse maternelle que la jeune mère réservait exclusivement à sa fille et refusait à son fils avec opiniâtreté. C'était un tort considérable fait à ce dernier, et, à ses yeux, la plus grande des injustices. Il sentit qu'une réparation était due plus que jamais au déshérité, et il lui donna aussi presque exclusivement toute sa tendresse. Et cela se fit naturellement, sans qu'il le voulût. A son insu, et pour la première fois, il y eut entre lui et la marquise une opposition de sentiment.

■ Nous ne voulons pas dire que le marquis n'aimât pas sa fille ; mais il l'abandonna complètement à sa mère pour n'avoir qu'à s'occuper de son fils. D'un côté comme de l'autre il y eut exagération

de tendresse. Ce que la petite fille recevait de la mère, le petit garçon le recevait du père. On aurait dit que le marquis comptait les caresses données par Mathilde à l'un des enfants pour ne pas faire tort à l'autre d'un baiser. Et cela sans qu'il y ait un nuage ou une plainte du mari ou de la femme. Du reste les époux étaient aussi unis que par le passé, et leur affection restait la même. Un amour comme celui qu'ils éprouvaient résiste à tout.

Disons, cependant, que toute entière à ses joies maternelles et complètement absorbée dans les soins qu'elle donnait à sa fille, la marquise se s'apercevait point de cette préférence déjà marquée que M. de Coulange avait pour le petit Eugène.

Plus tard elle fera cette découverte, car elle n'a pas versé toutes ses larmes.

De nouvelles et cruelles découvertes lui sont réservées.

Pendant les mois de janvier, février et mars, il y eut de nombreuses réceptions à l'hôtel de Coulange. A l'occasion de la naissance de sa fille, le marquis voulut donner plusieurs fêtes ; elles furent splendides. La fortune de M. de Coulange lui permettait de faire magnifiquement les choses. Il eut la satisfaction de voir réunie chaque fois l'élite de la société parisienne : les plus grands noms du faubourg Saint Germain, les sommités politiques, les hommes illustres de la littérature, de l'armée.

Madame de Perny et son fils ne parurent à aucune de ces réceptions, n'assistèrent à aucune de ces fêtes.

Plusieurs personnes, parmi celles qui avaient d'anciennes relations d'amitié avec la famille de Coulange, s'en étonnèrent.

Interrogé à ce sujet, le marquis fut assez embarrassé. Cependant il répondit :

— Entre Madame de Perny, son fils et la marquise, il y a rupture. La chose est arrivée il y a quelques mois, lorsque nous étions encore à Coulange. A quel propos ? Je l'ignore. Mais je suis persuadé que les torts ne sont pas du côté de la marquise. Le temps fait oublier bien des choses. J'espère pouvoir bientôt rétablir la bonne harmonie dans la famille.

De son côté, à ceux qui se permirent de la questionner, la marquise répondit :

— Ma mère voulait être la maîtresse chez moi ; j'ai cru devoir lui faire quelques observations ; alors elle s'est trouvée humiliée. Elle est partie, mon frère l'a suivie. Je n'ai rien fait pour les retenir ; du reste il était impossible que nous puissions nous entendre.

— Oh ! ce n'est qu'une petite querelle ; un de ces jours vous vous rencontrerez, vous vous embrasserez et la paix sera faite.

— Jamais ! dit la marquise.

Ce mot "jamais" et aussi le ton dont il fut prononcé causèrent aux curieux un nouvel étonnement.

Il y en eut qui devinèrent qu'il y avait dans le cœur de madame de Coulange une plaie cachée. Dès lors on commençait à se demander :

— Quel est le secret de la marquise ?

VI

Dès le premier jour de son entrée à l'hospice, Gabrielle Liénard inspira aux administrateurs, aux médecins, aux élèves, à tout le personnel de l'établissement un très-vif intérêt.

La triste position de cette malheureuse jeune femme qui sortait à peine de l'adolescence, ne pouvait manquer de faire naître la compassion.

En voyant son pur profil, ses traits délicats, son nez finement modelé, son front superbe et ses grands yeux noirs pareils à ceux d'une Mauresque, on pouvait se dire qu'elle était divinement jolie un an auparavant, quand elle était en pleine santé.

Quelque jours après, on apprit à la Salpêtrière ce qui était connu de la douloureuse histoire de la nouvelle pensionnaire. Alors la pitié de tous devint plus profonde et elle fut l'objet d'une plus grande sympathie encore.

Dans nos hospices et hôpitaux, les malades sont tous également bien soignés, car tous ont part au dévouement de nos savants docteurs, aux soins intelligents des employés attachés à leur service. Toutefois, il n'est pas défendu, aux uns comme aux autres, d'avoir certaines préférences parmi les malades. C'est une question de sentiment. On ne peut pas empêcher cela. Du reste, là aussi bien que partout ailleurs, il y a des malheureux plus intéressants les uns que les autres.

Gabrielle devint la pensionnaire favorite de l'établissement. D'ailleurs, par sa douceur et sa docilité, elle méritait l'affection et la vive sollicitude dont elle était entourée.

(A suivre.)

L'Amour Mouillé (Suite)

Mouvt de Valse

First system of the score, featuring piano accompaniment and vocal line. The vocal line begins with the instruction *dolce leggiero* and a dynamic marking of *p*.

Second system of the score, continuing the vocal line with the instruction *mf cantando*.

Third system of the score, featuring piano accompaniment with a dynamic marking of *p*.

Fourth system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *acch*, and a vocal line with a *do* note.

Fifth system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *f*.

Sixth system of the score, featuring piano accompaniment with a dynamic marking of *mf* and the instruction *tristanguado*.

Seventh system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *acch*, and a vocal line with a *do* note.

Eighth system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *acch*, and a vocal line with a *do* note. The instruction *a Tempo* is present.

Ninth system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *acch*, and a vocal line with a *do* note.

Tenth system of the score, featuring piano accompaniment with dynamic markings of *mf* and *acch*, and a vocal line with a *do* note. The instruction *a Tempo* is present.

LE SAMEDI

This system contains six staves of music. The first staff is marked *pib* and *f*. The second staff is marked *a Tempo* and *mf cantabile*. The third staff has lyrics *cra - scien - do* and is marked *mf*. The fourth and fifth staves are marked *f*. The sixth staff is marked *bb-7*.

This system contains six staves of music. The first staff is marked *scen* and *f*. The second staff has lyrics *cra - scien - do* and is marked *pib* and *Più mosso*. The third staff has lyrics *cra - scien - do* and is marked *mf* and *ff*. The fourth staff is marked *f* and *pp*. The fifth staff is marked *cantabile* and *mf*. The sixth staff has lyrics *inf legittimo* and *pp*.

PRESSÉS !



I

Ils étaient deux : un crapaud, une crapaud ; ils étaient jeunes et beaux, ils s'aimaient.
—Viens, dit-il, t'asseoir à l'ombre de ce rocher que je te presse amoureusement sur mon cœur de crapaud.



II

—Excusez-moi, dit le canard en abaissant sa mandibule supérieure ; c'est moi qui presse, aujourd'hui.
Et il le fit.

—Des passants.
—Quels passants ?
—Les passants qui passent, parbleu !
—Il n'en passe pas.
—Il pourrait en passer, riposta le marchand de tabac, une certaine aigreur dans la voix ; et, d'ailleurs, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Un fait est : cette guérite n'a plus d'utilité, elle encombre la voie publique, il convient donc de l'enlever au plus vite.

Le commandant était un homme plein de bon sens.

—Eh bien ! enlevez-la, dit-il.
C'était bien là que ces messieurs l'attendaient. A ces mots :

—Élevez-la vous-même, repliquèrent-ils à l'unisson.

—Moi ? fit le commandant. Pourquoi moi ?

—Parce qu'à vous seul appartient le droit d'enlever une guérite qui est la propriété...

—De la Ville.
—Non !... de la Place ; ce qui n'est pas la même chose.

—Vous vous trompez.

—Du tout.

—Si.

—Non. C'est vous-même qui êtes dans l'erreur.

Le visage du commandant de place se colora instantanément d'un violacé de mauvais augure.

—Monsieur, dit cet homme valeureux, j'ai cinquante-quatre ans d'âge, trente-cinq ans de service, trois blessures et onze campagnes. J'ai donc la prétention de savoir ce que je dis...

—Je vous ferai remarquer...

—...Et ce que je fais.

—Mon Dieu...

—Quand vous aurez fini, je vous demanderai la permission de placer un mot.

—Mais...

—Un seul !... — Vous voulez bien ?... Bon ! Je vous répète qu'une guérite est propriété communale au même titre qu'une borne-fontaine, est-ce clair ?

—C'est clair, mais ce n'est pas exact. Une guérite fait partie du matériel de la guerre, comme une prolonge ou un caisson ; à preuve qu'il n'y a pas de guérites dans les villes où il n'y a pas de soldats.

MIRAGE

Dans l'Aube qui s'éveille à peine, vaporeuse,
La Caravane accourt au lumineux festin ;
Le Sphinx, morne et sceptique, aux rives du Destin
Regarde s'agiter son ombre valeureuse.

Les Prophètes ont vu, dans l'éclat du Matin,
S'argenter les palmiers de l'Oasis ombreuse ;
Et la foule poursuit, haletante, févreuse,
Sous le brûlant Midi, l'horizon incertain.

Les Apôtres s'en vont, par la sente poudreuse,
Chanter le Paradis à la Foi généreuse ;
Car, dans le soir brumeux, le verger d'or s'éteint.

La Nuit voile de deuil la marche douloureuse ;
Mais l'Ame exhale encor sa complainte amoureuse,
Et revoit dans le ciel un Mirage lointain...

L. CHAZÉ.

LA GUERITE

Mon vieux camarade La Brige, qui s'attache, depuis de longues années, à la rédaction d'une *Flore des beautés de l'Administration française sous le second Empire et la troisième République*, me conte l'histoire suivante, touchante au plus haut point, d'une guérite abandonnée que personne ne voulait recueillir. Il prétend qu'elle n'est pas nouvelle. Elle l'est pour moi ; elle le sera donc pour bien d'autres. La voici :

Une petite ville de province, chef-lieu de brigade militaire depuis des temps immémoriaux, et que nous appellerons Bouzainville, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, possédait, entre autres curiosités, un général, un factionnaire, et une guérite. Il arriva, par suite d'une décision ministérielle, que le général reçut son changement de résidence et s'en fut sous d'autres cieux, en emmenant son factionnaire. La guérite demeura donc seule, cuverte comme la bouche d'une femme qui bâille d'ennui, à la silencieuse tristesse d'une rue où — remarquez ceci ! — il ne passait pas vingt personnes par semaine.

C'est très bien.

Onze ans s'écoulèrent.

Un jour, le Conseil municipal qui présidait aux destinées de Bouzainville songea brusquement que la guérite gênait la circulation en créant de l'encombrement (!). Il s'en émut, comme de raison, et, ayant voté par acclamations la déchéance d'un état de choses préjudiciable — ô combien ! — aux intérêts de la cité, il délégua au commandant de place une ambassade de quatre messieurs honorablement connus : Tinèthe le bonnetier, Oscar le coiffeur, Troude l'épicier en gros, et Venne le marchand de tabac. Ce dernier avait reçu du ciel, en naissant, le don précieux de l'éloquence. Ce fut lui qui prit la parole.

—Monsieur le commandant de place, dit-il, nous venons au sujet de la guérite.

—De la guérite ! fit l'interpellé. Quelle guérite ?

—La guérite du général.

—Quel général ?

—Le général qui commandait la brigade, quand la brigade avait son siège à Bouzainville.

—Il est parti, il y a onze ans.

—Oui, mais sa guérite est restée ; ça ne peut pas durer davantage.

—A cause ?

—Elle gêne.

—Quoi ?

—La circulation.

—De qui ?

SES IDÉES SUR L'EAU DE LA



Freddie. — Ton papa n'a seulement qu'une jambe, n'est-ce pas, Anna ?

Anna. — Oui.

Freddie. — Où est l'autre ?

Anna. — Comment, où elle est ? Dans le ciel !

ÇA N'A PAS PRIS



Jim Jackson (qui cherche à briser son engagement).—Ah, vous savez, mam'zelle Johnson, moi y chique, y fume, y jue, y joue aux cates ! Li suis politicien, voleu de poulets ; li paie jamais mes dettes, ne coie à rien, et mon gaud pès li à été pendu pou meute.

Mlle Johnson (en extase).—Oh, Jim, vous ne savez pas combien vous me rendez heuuse de savoi quo je vais avoi un homme si célèbre pou mon maï.

—Oui ; seulement, quand un régiment passe d'une garnison à une autre, il emporte ses prolonges, qui lui appartiennent, et laisse sa guérite, qui ne lui appartient pas.

—Il ne la laisse pas, il la cède !

—A qui ?

—Au régiment qui doit le remplacer ; à charge, par le régiment qu'il remplace, lui, de lui céder la sienne en échange. C'est de la mutation de fournitures, pas autre chose.

Ça pouvait durer longtemps.

—Résumons-nous, dit l'officier. Vous voulez que j'enlève cette guérite ?

—Oui.

—Vous y tenez ?

—Nous y tenons.

—Absolument ?

—Absolument.

—Bon ! Eh bien ! je ne l'enlèverai pas. Est-ce que vous vous fichez de moi ?

—Mais...

Lui, s'emporta.

—Il suffit ! cria-t-il. Voilà cinquante-quatre ans que je suis un honnête homme ; ce n'est pas aujourd'hui que je changerai. Vous pouvez vous retirer ; je suis votre serviteur. J'ai trop la fierté de mon passé pour aller le compromettre au déclin de ma carrière, et m'exposer à me faire poursuivre par les tribunaux militaires, en détournement de guérite.

L'entretien prit fin sur ce mot, et la délégation se retira. Mais le cas avait trop d'importance pour que le Conseil municipal, battu, se déclarât content par-dessus le marché. Par le double intermédiaire du sous-préfet, puis du préfet, il adressa au président de la République, qui en saisit le président du Conseil, un rapport circonstancié où se voyaient énumérées, en rhétorique de complainte, les innombrables calamités résultant pour Bouzainville du maintien de la guérite abandonnée, et qui mettait l'autorité supérieure en demeure de se prononcer sur la propriété d'icelle. L'autorité supérieure, en la personne du ministre de la guerre, se déclara incompétente et se retrancha prudemment derrière l'administration des Domaines, qui, de son côté, ne voulut rien entendre, arguant que les guérites n'étaient pas de son ressort. Enfin, Malherbe vint !... Le Conseil d'Etat, appelé à statuer, rendit un arrêt plein de sagesse qui, à la fois, donnait raison et tort à la municipalité de Bouzainville et blâmait, tout en l'approuvant, l'attitude du commandant de place ; laissant, il est vrai, à la Ville le soin d'enlever la guérite et de la transporter, à ses frais, en un chantier lui appartenant, mais imputait à la Place les frais de location et de garde dudit chantier : en tout, huit cents francs par an.

Ce n'était pas cher.

Qu'est-ce que quarante louis, en effet, dans un budget annuel de trois milliards et demi ? Surtout quand, comme dans l'espèce, ils peuvent être habilement prélevés sur l'ordinaire de la troupe !

GEORGES COURTELINE.

VIEUX MISSIONNAIRE

Là-bas, dans le sinistre pays jaune d'Extrême-Orient, pendant la mauvaise période de la guerre, depuis des semaines, notre navire, un lourd cuirassé, stationnait à son poste de blocus, dans une baie de la côte.

Avec la terre voisine, — montagnes invraisemblablement vertes ou rizières unies comme des plaines de velours, — nous communiquions à peine. Les gens des villages et des bois restaient chez eux, méfiants ou hostiles. Une accablante chaleur tombait sur nous, d'un ciel morne presque toujours gris, que voilaient de continuels rideaux de plomb.

Certain matin, pendant mon quart, le timonier de veille vint me dire :

—Il y a un sampan, capitaine, qui arrive du fond de la baie et qui a l'air de vouloir nous accoster.

—Ah ! qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Indécis, avant de répondre, il regarda de nouveau avec sa longue vue :

—Il y a capitaine... une manière de... bonze, de Chinois, je ne sais pas quoi, qui est assis tout seul à l'arrière.

Sans hâte, sans bruit, il s'avancait, le sampan, sur l'eau inerte, huileuse et chaude. Une jeune fille à visage jaune, vêtue d'une robe noire, ramait debout pour nous amener ce visiteur ambigu, qui portait bien le costume, la coiffure et les lunettes rondes des bonzes d'Annam, mais qui avait de la barbe et une surprenante figure pas du tout asiatique.

Il monta à bord et vint me saluer en français, parlant d'une façon timide et lourde.

—Je suis un missionnaire, me dit-il, je suis de la Lorraine, mais j'habite, depuis plus de trente ans, un village qui est ici, à six heures de marche dans les terres et où tout le monde s'est fait chrétien... Je voudrais parler au commandant pour lui demander du secours. Les rebelles nous ont menacés et ils sont déjà près de chez nous. Tous mes paroissiens vont être massacrés, c'est très certain, si l'on ne vient pas bien promptement à notre aide !

Hélas ! le commandant fut obligé de refuser le secours. Tout ce que nous avions d'hommes et de fusils avait été envoyé dans une autre région ; il nous restait, en ce moment, juste le nombre de matelots nécessaires pour garder le navire ; vraiment, nous ne pouvions rien pour ces pauvres "paroissiens-là", et il fallait les abandonner comme chose perdue.

Maintenant, arrivait l'heure accablante de midi, la torpeur quotidienne qui suspend partout la vie. Le petit sampan et la jeune fille s'en étaient retournés à terre, venant de disparaître là-bas, dans les malsaines verdure de la rive, et le missionnaire nous restait — naturellement — un peu taciturne, mais ne récriminant pas.

Il ne se montra guère brillant, le pauvre homme, pendant le déjeuner qu'il partagea avec nous. Il était devenu tellement Annamite, qu'aucune conversation ne semblait possible avec lui. Après le café, il s'anima seulement quand parurent les cigarettés, et il demanda du tabac français pour bourrer sa pipe : depuis vingt ans, disait-il, pareil plaisir lui avait été refusé. Ensuite, s'excusant sur la longue route qu'il venait de faire, il s'assoupit sur des coussins.

Et dire que nous allions sans doute le garder plusieurs mois, jusqu'à son rapatriement, cet hôte imprévu que le ciel nous envoyait ! Ce fut sans enthousiasme, je l'avoue, que l'un de nous vint enfin lui annoncer de la part du commandant :

—On vous a préparé une chambre, mon Père. Il va sans dire que vous

L'INSTRUMENT RÉVÉLATEUR



Mme Grosjean (1 heure a. m.).—J'ai des soupçons sur ce que fait Emile ! Il m'a dit qu'il allait à son bureau et je n'en crois rien. Nous allons essayer des Rayons X ; on en dit beaucoup de bien.

Mme Grosjean (2 heures a. m.).—Comme tu rentre tard, Emile. Moi je me suis amusée toute la journée à faire de la photographie. Vois donc l'épreuve que j'ai obtenu. (Il paraît qu'Emile a fait disparaître l'instrument.)

DE BON CŒUR



Madame Flanigan. — Restez donc à dîner avec nous, madame O'Meara, vous nous ferez grand plaisir à monsieur Flanigan et à moi !

Madame O'Meara. — Vous êtes bien aimable, madame Flanigan, mais vous êtes donc bien approvisionnée, car, vous savez, j'ai bon appétit !

Madame Flanigan. — Que cela ne vous gêne pas, madame O'Meara, depuis que notre cochon est mort, nous avons de la viande à jeter.

êtes des nôtres jusqu'au jour où nous pourrons vous déposer en lieu sûr.

Il parut ne pas comprendre.

— Mais... j'attendais la tombée de la nuit pour vous demander un petit canot et me faire reconduire là-bas, au fond de la baie. Avant la nuit, vous pourrez bien me faire porter à terre, au moins ? reprit-il avec inquiétude.

— A terre ?... Et que feriez-vous, à terre ?

— Mais, je retournerai dans mon village, dit-il avec une simplicité tout à fait sublime. Ah ! je ne peux pas dormir ici, vous comprenez bien... Si c'était pour cette nuit, l'attaque !

Voici qu'il grandissait à chaque mot, cet être d'un premier aspect si vulgaire, et nous commençons à l'entourer avec une curiosité charmée.

— Cependant, c'est vous qui serez le moins épargné de tous, mon père ?

— Oh ! c'est bien probable, en effet, répondit-il, tranquille et admirable comme un martyr antique.

Dix de ses paroissiens l'attendaient sur la plage au coucher du soleil ; tous ensemble, ils retourneraient la nuit au village menacé, et alors, à la volonté de Dieu !

Et comme on le pressait de rester, — car c'était courir à la mort, à quelque atroce mort chinoise, que de s'en retourner là-bas après ce refus de secours, — il s'indigna doucement, obstiné, inébranlable, mais sans grandes phrases et sans colère :

— C'est moi qui les ai convertis, et vous voulez que je les abandonne quand on les persécute pour leur foi ? Mais ce sont mes enfants, vous comprenez bien !...

Avec une certaine émotion, l'officier de quart fit préparer un de nos canots pour le reconduire, et nous allâmes tous lui serrer la main à son départ. Toujours tranquille, redevenu insignifiant et muet, il nous confia une lettre pour un vieux parent de Lorraine, prit une petite provision de tabac français, puis se mit en route.

Et, tandis que le jour baissait, nous restâmes longtemps à regarder en silence s'éloigner, sur l'eau lourde et chaude, la silhouette de cet apôtre qui s'en allait simplement à son martyr obscur.

Nous appareillâmes la semaine suivante, pour je ne sais plus où, et les événements, à partir de cette époque, nous bousculèrent sans trêve. Jamais nous n'entendîmes plus parler de lui, et je crois que, pour ma part, je n'y aurais jamais repensé, si monseigneur Morel, directeur des missions catholiques, ne m'avait demandé un jour avec instance d'écrire une petite histoire de missionnaire.

PIERRE LOTI.

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN ARABE

Le calife Hescham II, qui vivait au onzième siècle, était devenu l'effroi des peuples par ses cruautés. Il parcourait les campagnes de son empire sans suite et sans marques de distinction. Il rencontre un Arabe du désert, et lui parle en ces termes : " Ami, je voudrais savoir de vous quel homme est cet Hescham dont on parle tant. — Hescham, répond l'Arabe, n'est point un homme, c'est un tigre, un monstre. — Que lui reproche-t-on ? — Une foule de crimes : il s'est abreuvé du sang de plus d'un million de ses sujets. — Ne l'as-tu jamais vu ? — Non, jamais. — Eh bien ! lève les yeux, c'est à lui que tu parles. " L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarda d'un œil fixe, et lui dit fièrement : " Mais vous, savez-vous qui je suis ? — Non. — Je suis de la famille de Zobair dont chacun des descendants devient fou un jour de l'année ; mon jour de folie est précisément aujourd'hui. " Hescham sourit à une excuse si ingénieuse et lui pardonna.

NATURELLEMENT

Un monsieur, qui n'a pas la mémoire des noms, s'arrête court au milieu d'un récit.

— Elle s'appelle madame de la Tour... le reste du nom m'échappe... de la Tour... je ne sais plus quoi... Enfin vous la connaissez bien certainement : svelte, élancée.

— De la Tour Eiffel, parbleu.

LUI AUSSI !

— Moi aussi j'ai été victime d'une erreur judiciaire... quand on m'a poursuivi pour vol...

— On vous a acquitté ?

EN GASCOGNE

On part pour la chasse.

— Et vous dites qu'il y a beaucoup de cerfs dans la forêt ?

— J'en tue tellement que pendant tout l'hiver je me chauffe avec leurs bois.

MODÈLE DES GENDRES

Boireau (auquel la bonne passe un magnifique plat de champignons). — Pas du tout. Commencez, je vous prie, par servir belle-maman !

IL LE SAVAIT TROP BIEN

Mme Domisol (qui revient de l'Opéra). — Magnifique soirée, mon cher Charles ;

tu ne sais vraiment pas ce que tu as perdu.

Mr Domisol (retour du club). — Tu crois ? Ah bien si, par exemple, je ne le sais que trop.

PAS BEAUCOUP DE DANGER

Mr Têtemolle. — Oh ! mademoiselle Laure, votre resplendissante beauté me met la tête en feu et...

Mlle Laure. — Allons, Mr Têtemolle, n'en soyez pas trop alarmé. La conflagration n'est pas assez dangereuse pour qu'on appelle les pompiers.

LA RAISON

Madame Giffard. — Vous en avez une chance, vous ! Et depuis combien de temps votre servante est-elle aussi matinale ?

Madame Biffin. — Depuis qu'elle est amoureuse du laitier.

LE BARON DES ADRETS

Le baron des Adrets, capitaine huguenot, ayant pris une petite place aux catholiques, condamna les soldats qui l'avaient défendue à se précipiter du haut d'une tour de la forteresse. Un de ces infortunés guerriers s'avance deux fois au bord du précipice, et deux fois il recule pour ne point faire le saut fatal. " Allons donc ! poltron, lui dit le baron, dépêche-toi ; est-ce donc si difficile ? — Eh bien ! Monsieur, repartit aussitôt le soldat, puisque c'est si facile, je vous le donne en quatre. " Cette plaisanterie plut si fort au cruel baron, qu'il s'adoucit en faveur de l'infortuné et lui accorda la vie.

DEVINETTE



— Voulez-vous placer cette assiette, madame ? Mais où donc est passée madame ? Je ne la vois plus !

A QUOI SERVAIT-ELLE ?



Le professeur. — Comme cela, vous avez déjà oublié ce que je vous ai fait apprendre, hier ? Voyons, Pierrot, à quoi cela te sert-il d'avoir une tête ?

Pierrot. — A tenir mon col, m'sieu !

VARIÉTÉS

SANG-FROID

François d'Aubusson, duc de la Feuillade, futur maréchal de France (le même qui fit élever plus tard une statue à Louis XVI sur la place dite des Victoires) ayant été blessé à la tête au siège de Landrecies d'un coup de mousquet, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil, lui dirent que le coup était dangereux et qu'on voyait sa cervelle.

— Ah ! parbleu, messieurs, s'écria-t-il, prenez-en un peu, et l'envoyez de ma part au Cardinal de Mazarin qui m'a dit plus de cent fois que je n'en ai point !

* * *

UN BON CONSEIL

Certain chevalier d'industrie ayant été surpris à tricher dans un cercle, les joueurs furieux le jettent par la fenêtre. Notre homme racontait son cas à Talleyrand, et feignant de vouloir tirer vengeance de cet affront, lui demandait conseil.

— Quo feriez-vous à ma place ?

Talleyrand prend le temps de réfléchir, puis répond :

— A votre place, moi je ne jouerais plus qu'au rez-de-chaussée.

* * *

DANGER LOINTAIN

Un vieux moine se présentant un jour à l'audience du pape Benoît XIV, s'exhale en doléances, en larmes, en sanglots sur un malheur, le plus grand des malheurs possibles.

— De quoi s'agit-il donc ? demande le souverain pontife.

— Il m'a été révélé, répond le moine, que l'antéchrist est né.

— Vraiment ! et quel âge peut-il avoir en ce moment ?

— Trois ou quatre ans, Saint Père.

— Trois ou quatre ans, répète le pape. Ah ! je respire, ce sera l'affaire de mon successeur.

* * *

PRÉCAUTIONS EXTRÊMES

Au temps de Louis XIV, certain grand duc de Toscane était dans l'usage d'avoir toujours dans sa chambre deux grands thermomètres, sur lesquels il avait presque sans cesse les yeux attachés. Et selon les degrés de chaud ou de froid que ces instruments indiquaient, il ôtait de sa tête ou y remettait cinq ou six calottes qu'il avait toujours près de lui. C'était, dit l'abbé Arnaud, qui raconte le fait dans ses mémoires, c'était chose très plaisante à voir. Il n'y a point de jongleur de gobelets qui ait plus de dextérité à les manier que ce duc à manier ses calottes.

Le rêve et la vie, l'un est toujours l'ombre de l'autre. — G. D'ANNUNZIO.

BONAPARTE A UNE FEMME DE LA HALLE

Après la journée du 13 vendémiaire, le jeune général Bonaparte avait été chargé du commandement de l'armée de Paris. A cette époque, Paris était en proie à une affligeante disette, qui donna lieu à des démonstrations inquiétantes. Bonaparte, escorté de son état-major, parcourait la ville ; il fut entouré par un attroupement. C'étaient surtout par une multitude de femmes qui demandaient du pain à grands cris. Une femme monstrueusement grosse et grasse se faisait remarquer parmi les plus exaltées : " Tout ce tas d'épauletiers, criait-elle, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim." En entendant ces plaintes, Bonaparte s'approcha d'elle, et se plaçant bien vis-à-vis du colosse, il lui dit en souriant : " Ma bonne, regardez-moi bien, et dites-moi quel est le plus gras de nous deux." Bonaparte était alors d'une maigreur extrême. Cette question, faite d'un ton naturel, simple et tranquille, fut accueillie par un rire général, qui déconcerta l'oratrice de la halle et lui ferma la bouche.

GLACIAIRE !

Elle. — Cette demoiselle-là, c'est la fille de monsieur Lapépite ; on prétend qu'elle possède la richesse du Klondyke ?

Lui. — Oui, et les chercheurs de fortune ajoutent qu'elle est aussi froide que l'Alaska tout entier.

PAS JEUNE DU TOUT

La dame de la maison. — Alors, Jeanne, vous avez un jeune cavalier ?

La servante. — Non, madame, il est plus vieux que moi.

BATAILLE PERDUE POUR UN MELON

Le duc de Mayenne, chef des Ligueurs, aimait beaucoup la bonne chère ; il passait à table tout le temps que son infatigable rival, Henri IV, le laissait tranquille. Rarement il en sortait sans avoir la tête échauffée, et c'est dans ces moments heureux qu'il battait en idée Henri IV, tandis que celui-ci le battait en réalité. Le jour de la bataille d'Arques, Mayenne dina copieusement, comme à son ordinaire. On lui avait servi un melon excellent, et il se disposait à le manger, lorsqu'on vint l'avertir que la cavalerie de Henri IV s'était imprudemment avancée dans un taillis, où elle serait surprise et écrasée, s'il voulait en donner l'ordre, et que dès lors l'armée des Ligueurs pourrait à l'improviste se jeter sur le camp ennemi. " Un moment, dit Mayenne, laissez-moi achever mon melon."

Peu d'instants après, un officier survient et lui fait un rapport semblable au premier. Même réponse : " Laissez-moi achever mon melon." Enfin on lui annonce qu'on aperçoit l'armée ennemie, et qu'il n'a plus que le temps de monter à cheval.

" J'ai fini," s'écria-t-il avec un air de satisfaction. Il monte à cheval, mais il est complètement battu : juste châtiment de son trop grand appétit pour le melon, on plutôt de son intempérance et de son incurie.

PETIT MONDE

Papa. — Comment, Jean, toi qui n'aime pas le bouilli, tu en redemandes ?

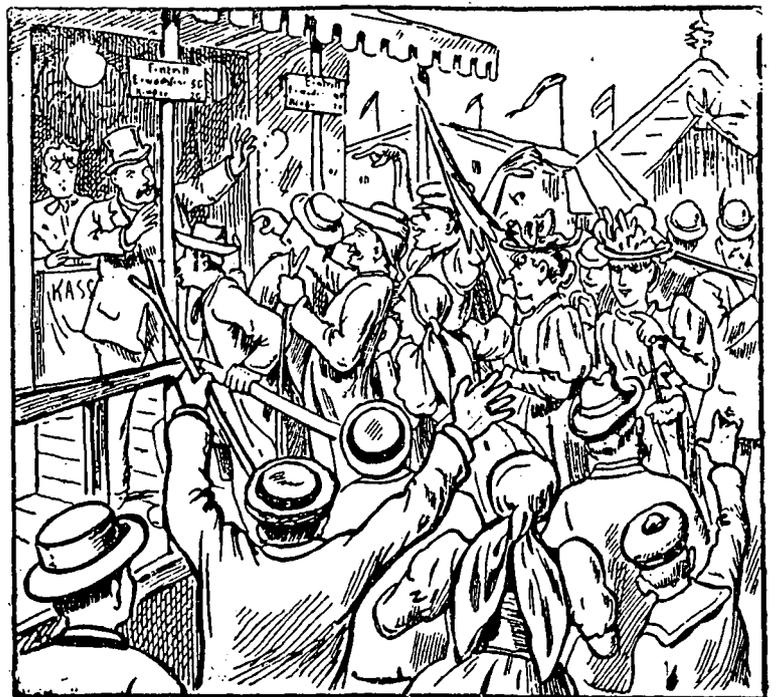
Jean. — C'est pour qu'il n'en reste plus pour demain.

ENFANTS TERRIBLES

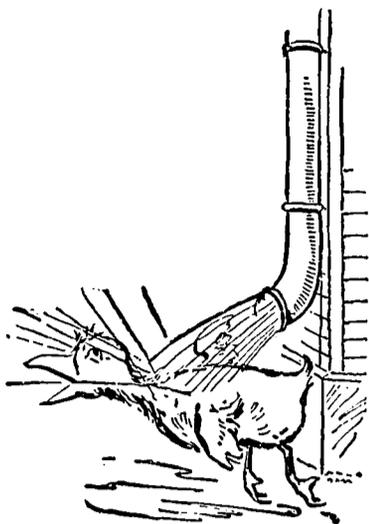
Maman. — Jeanne, qu'as-tu donc fait à ta poupée ?

Jeanne. — Je lui ai ôté ses dents pour les mettre dans un verre d'eau, comme toi, tous les soirs !

DEVINETTE



— Cherchez l'heureux propriétaire de la baraque où se précipite la foule.



Pas très bien portant.

C'est une plainte universelle. On ne se sent pas dans son assiette. L'appétit est nul. Rien ne semble bon. On ne dort pas bien. Le travail ennue. On se fait une montagne de tout. Il y a beaucoup de gens qui se sentaient comme vous avant de s'être rétabli le système en prenant ce grand remède pour le sang.

La Salsepareille d'Ayer.

Elle guérit des cas semblables depuis 50 ans. Essayez-la vous-même. Envoyez chercher le "Curebook," 100 pages. Gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Entre pères de famille : — Et à Mlle Clara, vous lui faites apprendre la musique ? — Oui, oui, la clarinette... Ça peut lui servir plus tard, si elle devient aveugle !

AU DÉBUT

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances et les ennuis qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Baume Rhumal* ; c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE
12 PAGES, GRAND FORMAT
Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARRELL, Administrateur.

Une Recette par Semaine

RÉSURRECTION DE FRUITS GELÉS

Il ne faut pas oublier que l'on est en hiver, et les fruits, dont on s'est approvisionné avec prévoyance sont exposés à geler.

Voici un procédé pratique pour ressusciter et revivifier, dans l'acception gastronomique du terme, les fruits atteints par l'intempéste gelée. Placer à la cave un récipent en bois rempli d'eau et, lorsque celle-ci est à la température de la cave, prendre les fruits gelés un à un par le pédoncule, les laisser glisser assez doucement dans l'eau, de façon à éviter tout choc des fruits contre les parois du vase, ou celui d'un fruit.

B. DE S.

POUR LES FÊTES

Pour les fêtes de Noël, un joli spectacle à offrir aux enfants, c'est celui de l'Historiographe, installé au Théâtre de l'Éten-Musée.

Toutes les maisons d'éducation, les communautés religieuses et un grand nombre de particuliers ont déjà retenu les services de Mr d'Hauterives, le directeur de ce magnifique spectacle.

On nous promet pour les fêtes, vers le 15 décembre, une ou plusieurs représentations au Monument National, avec toute une série de tableaux nouveaux : La vie de Jeanne d'Arc, les chefs-d'œuvres des maîtres-peintres contemporains, Féeries enfantines, etc.

Chaque famille ne devra pas manquer d'aller voir cela.

Bibliographie

Accusons réceptions à la maison J. B. Rolland et fils, éditeurs, du Calendrier de la Puissance du Canada, pour l'année 1898.

Une foule de renseignements, comme d'habitude, dans ce calendrier mural, toujours bien venu dans la famille canadienne.

TRIO DE PROVERBES

Mieux vaut faire envie que pitié.
×
Tel rit d'un œil qui pleure de l'autre.
×
Il faut donner quelque chose au hasard.

SANCHO PANÇA.

La leçon de Bébé :
— D'où viennent les pommes ?
— Des pommiers.
— Les poires ?
— Des poiriers.
— Et les dattes ?
Bébé, après un instant de réflexion et tout triomphant :
— Des calendriers.

DES PROMPTS RÉTABLISSEMENTS

Nashua, N. H., 9 aout, 1895.
Roy & Boire Drug Co. — Ayant fait personnellement usage du *Menthol Cough Syrup*, j'ai obtenu un prompt rétablissement. Je certifie son efficacité et je n'hésite pas de le recommander dans toutes les affections pulmonaires, rhumes, bronchites aiguës, etc.
Dr E. Simard,
74 rue Canal.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LE SANG

L'importance qu'il y a de conserver pur cet élément vital

Les PILULES ROUGES du Dr CODERRE

Sont un grand Specificque pour les Maladies causés par l'impureté du Sang

Mlle BERGERON COMPLETEMENT GUERIE

De Dartres et Faiblesse Féminine par les PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

"Je certifie que les choses dites dans le présent témoignage de ma fille sont vraies," ajoute M. Alfred Bergeron

Une jeune fille qui se voit tout à coup couverte de dartres, de boutons, de pustules, de clous et autres défigurements semblables, doit être bien découragée, car elle n'a plus rien de sa beauté naturelle.

Ces éruptions sont dues à l'impureté du sang, les femmes ainsi atteintes sont dans une condition dangereuse, lentement, mais sûrement, la vitalité disparaît, le système nerveux est affecté, et le corps devient une proie facile pour un grand nombre d'autres maladies encore plus graves. Dans ce cas, l'action par l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre doit être immédiate.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande spécialité qui existe aujourd'hui pour les femmes, elles rendent les femmes faibles, fortes, les joues pâles, roses, les yeux ternes, luisants ; elles font du sang pur, fort, riche, rouge. Elles guérissent le Beau Mal, les Pertes blanches, les Irregularités, la

Constipation, et tous ces maux de Tête, d'Estomac, de Reins, de Côtés, Douleurs dans le Bas-Ventre, les Étourdissements, la Nervosité et autres maladies de la femme.

Mlle Zéphyrine Bergeron demeure au No 10 rue Shannon, Montréal. Depuis cinq ans elle souffrait de faiblesse féminine compliquée de maladies de la peau.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules l'ont guérie de toutes ses maladies. Son père, qui est très heureux de la guérison de sa fille, signe comme témoin et ajoute : "Non seulement je donne l'autorisation à ma fille de signer le témoignage, mais je suis content de signer moi-même, pour certifier que les choses dites dans le présent témoignage sont vraies et de plus je permets sa photographie dans les journaux."

Mlle Zéphyrine Bergeron dit : "Depuis l'âge de onze ans que je souffre de l'impureté du sang, j'étais très faible, j'avais de terribles palpitations du cœur. Je souffrais beaucoup à chaque mois, j'avais le corps très sensible, j'avais mal aux côtes et aux reins presque continuellement, j'avais mal à la tête, mes vivres ne pouvaient plus digérer, avec tout cela j'étais couverte d'affreuses dartres ; parfois j'étais assez malade pour être au lit, le courage seul

me retenait. Je n'hésite pas à certifier que seules les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéries. Je suis maintenant parfaitement bien, c'est comme si je n'avais pas été malade. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à Mlle Rosa Dubrulé et à plusieurs de mes amies, les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un grand remède pour les femmes."

Mlle ZEPHYRINE BERGERON, 10 rue Shannon, Montréal.

Nous avons à votre disposition un médecin spécialiste d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Notre médecine fera à votre cas toute l'attention dont il est capable, il vous expliquera très clairement la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Ses consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au Département Médical de la Compagnie sont ouvertes par lui seulement et tenues confidentielles par lui. Si vous souffrez, écrivez aujourd'hui, tout ce qui aggrave votre maladie.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont tous jours vendues en boîtes de 50 pilules rouges ; jamais autrement. Elles se vendent 50 cent la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Exigez de votre marchand qu'il vous donne les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre. Vous aurez alors celles qui guérissent. S'il ne les a pas ne lui permettez pas de vous en vendre d'autres. Écrivez nous, nous vous les enverrons par la maille sur réception du montant.

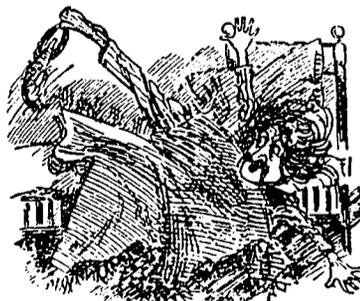
Adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boite Postale 2306. MONTREAL, Can.

CE QU'A REVÉ BOISEC



Cet infortuné Boisec a eu un terrible cauchemar, la nuit dernière ; il a rêvé qu'un fantastique homard le maugeait tout vif. Ainsi rêvent les malheureux alcooliques. Le remède, me direz-vous ? Allez chez le Dr Guilbaut, 313 rue Amherst, ou chez Mr J. H. Chasles, 513 avenue Laval, ils vous diront en quoi il consiste.

En correctionnelle :
— Accusé, quel est votre âge ?
— Allons, mon président, faites pas l'enfant. J'ai trois ans de plus que la dernière fois !

Annonce cueillie ce matin dans un journal :
"Un jeune homme, marié depuis quinze jours, demande un(e) place de garçon."

Celebre Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

Un professeur opportuniste.
—Comment appelle-t-on le fils du czar ?
— ?
—Le czarowitch, petit ignorant !
—Alors, M'sieu, le fils de George Sand doit s'appeler Sandwich ?

Entre acteurs :
—Quand je suis en scène, j'oublie tout. Rien n'existe plus pour moi excepté mon rôle. Le public disparaît...
L'ami :
—Quand à ça, ça ne me surprend pas !

Au palais de justice, entre avocats :
—Etes-vous d'avis que les femmes-avocates doivent porter robe sur robe ?
—Oh ! je crois qu'elles ne tiennent pas à une seconde robe. Le rabat leur suffirait. Qu'est-ce qu'elles demandent ? C'est d'avoir à tailler des bavettes !

La dernière gaffe de M. X...
Mme Z...—Mon cher monsieur, nous comptons bien sur vous demain soir, il y aura beaucoup de jolies femmes.
M. X...—Quo m'importe, madame, je ne viendrai pas pour les jolies femmes, je viendrai pour vous !

A la correctionnelle.
Le président, au prévenu :
—Comment vous appelez-vous ?
Le prévenu, modestement :
—Oh ! Monsieur le président, mon nom ne vous dirait rien !

Les enfants auxquels on donne le *Menthol Soothing Syrup* recouvrent un sommeil doux, naturel et réparateur, prennent de l'embonpoint, ont l'appétit régulier et remplissent leurs fonctions avec régularité : les mères et nourrices ne craignent plus rien, elles sont assurées que le remède est supérieur à tout autre et que les enfants ne peuvent que bien se trouver de son usage.
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LE MOYEN FACILE



—Voici un charmant bébé qui n'a pas l'air d'avoir mal aux dents.
—C'est qu'on lui donne constamment de cette excellente *Gomme du Dr Adam*.

**Poirier,
Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

A QUI LA FAUTE ?



Le philanthrope.—Et vous, mon pauvre ami, avez-vous bien réfléchi depuis que vous êtes ici ? A qui attribuez-vous la responsabilité de votre chute ?
Le prisonnier.—Je blâme mon maître d'école !
Le philanthrope (étonné).—Votre maître d'école ? En quoi peut-il donc être coupable ?
Le prisonnier.—C'est lui qui m'a appris à écrire, donc.
Le philanthrope.—(?)
Le prisonnier.—Et si j'ai contrefait des chèques c'est bien de sa faute.

Dans un magasin de sixième ordre :
—Voilà un parapluie que j'ai à peine ouvert trois fois et qui est déjà hors d'usage. Vous me l'avez pourtant vendu comme un article-réclame...
—Eh bien ! vous voyez que j'avais raison... vous réclamez !

Le sergent d'exercice (à sa compagnie) Je vais vous ordonner de marcher vers ce mur. Quand je vous dirai *Halte*, vous vous arrêterez ; non pas par rapport au mur, mais par rapport à mon commandement. La discipline voyez-vous, c'est tout.

Petite scène conjugale :
Madame.—C'est ça le mariage ! n'avoir rien à se mettre, quand on voit des drôlesses parées comme des chasses !
Monsieur.—On marche au moins la tête haute.
Madame.—La tête haute, avec un chapeau qui date de trois mois ? Tu crois ça, toi ?

A la campagne.
—C'est très curieux, mais il me semble que les œufs étaient plus frais à Paris.
La fermière, blessée :
—Ce que c'est que la prévention, Monsieur !... c'est de là que nous les faisons venir !...

On demande à un commerçant :
—Quel âge a votre fils aîné ?
—Hé ! répond-il avec orgueil, le gail- lard a déjà vingt-deux ans à son actif !

DE BONS RESULTATS

Chicopee, Mass, 12 Juil. 1890.
Roy & Boire Drug Co., Messieurs :—Je soussigné certifie que j'ai employé votre *Menthol Cough Syrup* pour les cas de rhume, bronchite aigue, etc., avec de bons résultats. Je le recommande à tous ceux souffrant de ces maladies.
J. O. Guimond, M. D.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

A propos du doyen de l'armée française :
—Vous avez vu, dit quelqu'un, c'est Ladmiraute qui est le doyen de l'armée.
—Mais avec son nom, répond Calino, il doit l'être aussi de la marine !

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6⁵⁰ STEEL WIND & SET LADIES OR GENTS 14k

14k HUNTING CASE LADIES OR GENTS 14k

3⁹⁵ HUNTING CASE LADIES OR GENTS 14k

14k

Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.
Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :
Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de classe, boîte gravée par Duebor, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.
Nous vous l'enverrons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement telle que représentée, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'argent et \$6.50.—TOUT CELA EST DE BONNE FOI.
On alors nous vous proposons :
Une montre magnifiquement gravée, boîtiers de classe, mouvement de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement plaquée à 14k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyée à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous paierez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

En police correctionnelle.
Le président interroge un témoin :
—Quelle est votre profession ?
—Je travaille dans les cuirs, mon président.
—Alliez vous souvent chez le prévenu ?
—Ma foi non... je n'y suis-t-été que de loin z en loin...
—Témoin, vous n'êtes point ici pour exercer votre profession.

Trois Jours de Bon Marché

Lundi,
Mercredi et
Vendredi

LA VERITABLE
ECONOMIE en fait
de MEUBLES consiste à acheter les
meilleurs aux plus
BAS PRIX. Nous
vendons les meilleurs Meubles à
des prix plus bas
que ceux de tout
autre marchand
de la ville.

Lundi,
Mercredi et
Vendredi

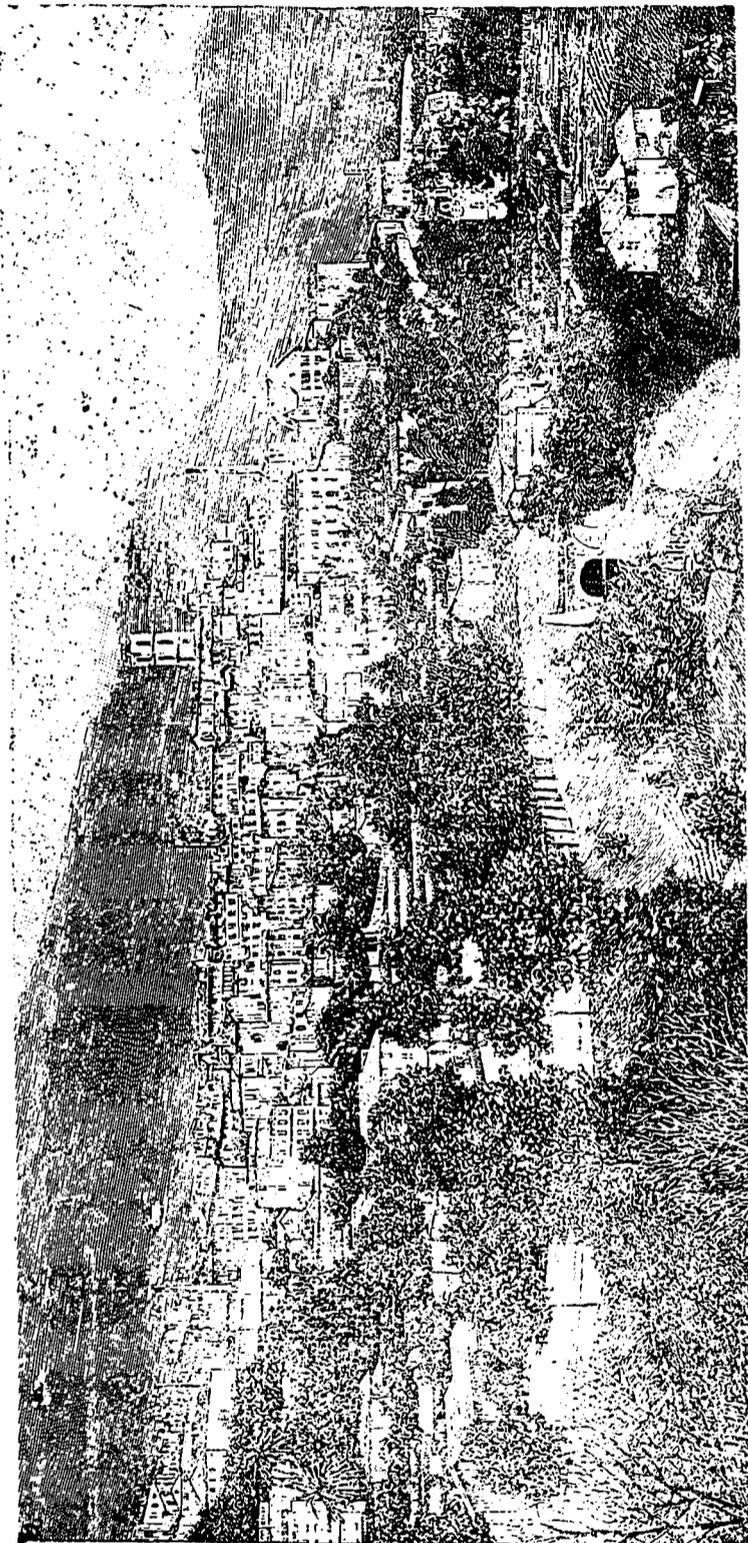
F. LAPOINTE
Le Marchand reconnu pour vendre aux Plus Bas Prix
1551 RUE SAINTE-CATHERINE

MARIVAUDAGES

Lui.—Je suis bien sûr, ma chère, que vous m'aimez tendrement?
Elle.—Où! Alo rs vous en savez beaucoup plus long que moi.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 107

—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.



Ont trouvé la solution juste: Mmes Chouvier, M. Lord, Dlle A Aubertin, P. Beauchamp, A. Blondin, M. Duché, R. H. V. Leblanc, A. Lortie, L. Richard, messieurs J. E. Barrette, E. J. Charité, F. Christin, J. Dumais, E. Dulac, E. Fondeur, L. Labelle, A. Laurin, J. Paradis, B. Paquet, A. Payette, J. Piquet, A. Pilon, P. O. Richard, J. F. St. Cyr, G. Vadeboncoeur (Montréal), Dlle V. Trudel (Ahuntsic, Q.), L. Bessette, imprimeur (Farnham, Q.), Dlle L. Trudel (Hedleyville, Q.), Dlle M. Montreuil, A. Bouchard (Lévis, Q.), G. Deville (Magog, Q.), Dlle M. Lemay (Mirville, Q.), J. Lagault (Mile End, Q.), Dlle C. Parisien (Milton East, Q.), Dlle Brunette V. (Ottawa, Ont.), A. Roy (Pointe au Pic, Q.), Mme L. Robitaille, Dlle B. Laperrière, Dlle G. Thomas, W. Deschamps, A. Guertin, A. Labrosse (Quebec), M. C. Leblanc, (Stanford, Q.), Mlle D. Boule (St. Anselme, Q.), A. Durocher, (Ste-Cunegonde, Q.), Dlle C. Javelle (St-Cyrille de Woodlover, Q.), J. Chouet (St-Hilaire, Q.), Dlle E. Grégoire (St-Hyacinthe, Q.), J. A. Marier (Marquis (St-Roch de Québec), Ar.ée et Flore (Ste-Théodose), P. Durand, O. Lamontagne (Ste-Thérèse de Blainville), A. Beauchemin (St-Thomas de Pierreville), Dlle A. Chapleau (Terrebonne, Q.), F. Bellefeuille (Trois-Rivières), A. Chouquette (Valleyfield, Q.), Dlle S. Houle (Windsor, Q.), A. H. Dubé, Dlle A. McTavoy, P. Poulin (Windsor, Mo.), A. Bouchier, C. Morin (Berlin, N. H.), Dlle A. Durval, O. Durval, C. Guimond (Berlin Falls, N. H.), Dlle E. Couture, P. Couture (Berlin Mills, Q.), P. Paveson (Biddeford, Me), Mlle Vo E. Picard, N. Bousquet, F. Desrosiers, J. A. Fortin (Brunswick, Mo), A. Montminy, Jos. D. Thibault (Fall River, Mass), A. Lefebvre (Fitchburg, Mass), A. Daulier (Howard, R. I.), G. Lajole, A. Paquette,

J. M. Roy (Holyoke, Mass), Dlle D. Cota, F. Lecours (Lawrence, Mass), Dlle C. Lavoie, Dlle M. St-Hilaire, O. Dechou (Lawston, Me), Mlle J. Dionne, Mlle O. St-Hilaire, Dlle B. Belanger, A. Cantin, R. Labrecq, H. Mailoux, A. Tremblay, Joseph, Couture, A. Hamelin, M. Lafortune, C. Lurette jr, R. Linette, Francis Perrault, (Lowell, Mass), Dlle M. L. Paquette, R. Boucher, A. Grenier, J. Roudeau (Manchester, N. H.), Dlle A. Lavoie, A. L. Newton (Nashua, N. H.), L. Melancon New Bedford, Mass, J. Desrocher (Newmarket, Mass), Dlle A. Abadie, B. Mammur, S. Poyau, L. Boimezzo, G. Capleville, J. Derbes, J. M. Bossat, H. Werhmann (Nouvelle-Orléans, La), Mlle C. Thibault (Salem, Mass), Dlle M. Leclerc (Worcester, R. I.), H. Boyers (Warrinton, W), Dlle M. T. Bouchard (Worcester, Mass), Dlle M. Lange, Alex. Deslas (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Joseph Picard, 105 St André, J. F. St-Cyr, 1717 Notre-Dame, (Montréal), Mlle Léona Trudel (Hedleyville, Q.), Mlle Berthe Mammur, (Station F., Nouvelle-Orléans, La), Clavis Guimond (Berlin Falls, N. H.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

On cause duels :
—Moi, dit Cabassol, j'ai failli avoir une affaire avec un saltimbanque forain dont la spécialité était de faire le serpent. Je lui ai même envoyé des témoins...
—Et alors ?
—Ils ont trouvé visages de boa !

On parle de Napoléon Ier.
—C'était un homme prodigieux... il savait tout... sauf la musique, ajoute le farceur.
—Mais si ! proteste Calino, mais si, il savait aussi la musique ; à preuve son fameux *Duo des Pyramides*.

Chez Calino :
Lui.—Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand j'ai sonné ?...
John.—Je n'ai pas entendu la sonnette, Monsieur !...
—Eh bien ! quand vous n'entendez pas, il faut venir me le dire... Je sonnerai plus fort.

Dans un restaurant de vingtième ordre :
—Garçon, je voudrais faire un bon déjeuner. Que me conseillerez-vous ?
—Je conseillerais à Monsieur d'avoir un chez soi !...

Les vieux comme les jeunes, tous prennent avec les meilleurs résultats les *Pilules C. T. C.* pour la migraine. Ces pilules se vendent 25 cts la boîte.

Dr BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

ETABLI EN 1888.
T. A. CARDINAL
Poseur d'Appareils à Gaz,
... A Eau Chaude et à Vapeur
PLOMBIER.
Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.
No 1 RUE LABELLE
Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL
SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

Propos de chasse :
—Comment, tu as vu onze perdreaux, treize canards, et sept lièvres, et tu ne les a pas tués ?
—Non !
—Pourquoi ?
—Parce qu'ils ne m'avaient rien fait !

Enseigne cueillie à la porte d'un pâtisseries-boulangers établi dans les nouveaux quartiers :
" A partir du 15 octobre prochain, M. X., cessera la boulangerie et continuera, comme par le passé, à faire des brioches."

Dans un magasin :
—Voilà un parapluie que j'ai à peine ouvert trois fois et qui est déjà hors d'usage. Vous me l'avez pourtant vendu comme article réclame !
—Eh bien ! vous voyez que j'avais raison... puisque vous réclamez !

L'AMI DU BÉBÉ
Le confort de la mère c'est le *Menthol Soothing Syrup*, le seul sirop calmant indispensable dans tous les maladies des enfants. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, chez
AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

ILS RENFORCENT LE CORPS
Les bains turco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
JOURS DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez
L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
8 Rue St-Laurent.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal

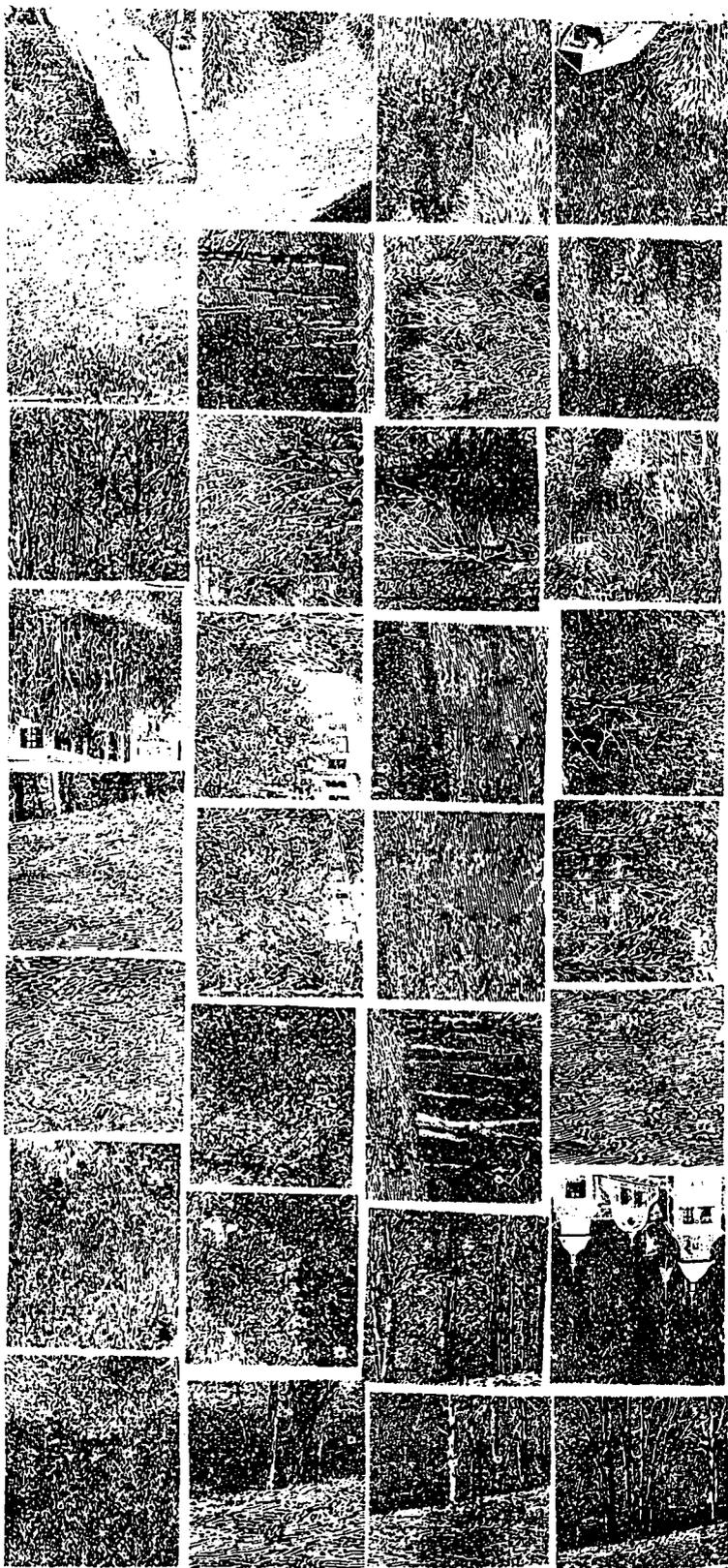


Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité
et fait les Dentiers d'après les procédés les plus
nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes
de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de
Vieilles Racines.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Le PAPA — Voyons, Toto, veux-tu
bien ne pas te tirer les croûtes du nez
comme cela. C'est très vilain !
Toto. — Te fâche pas, papa, je vaig
les remettre !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 109



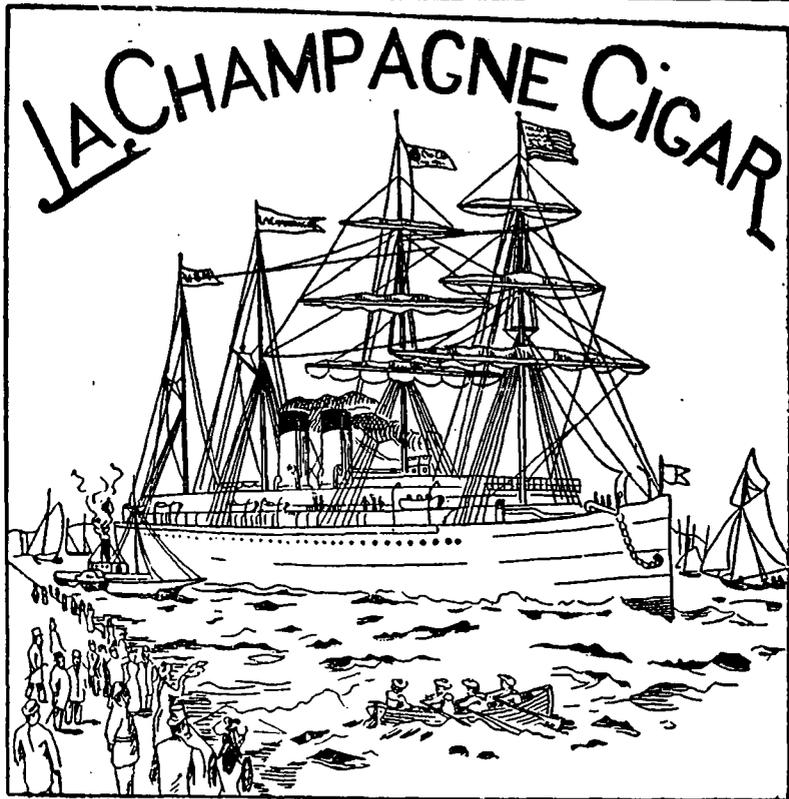
INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, RÉSIDENCE D'ÉTÉ DE L'IMPERATRICE D'ALLEMAGNE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 3 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard le jeudi 23 décembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 50.

PHARMACIE DANIEL
1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice
PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médicines Brevetées
Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...
Les Dimanches et Fêtes : 9 heures s.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 6 heures p.m.
Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2260 ED F. G. DANIEL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ **SIROP**
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**

POUR **PILULES** GUERISON
DE **Noix Longues** CERTAINE
(Composées) DE TOUTES
Affections bilieuses,
De **McGALE** Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Quand Dieu efface, c'est qu'il se prépare à écrire. — BOSSUET.

LES **CIGARES** et **CIGARETTES**

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.